



# Jacques PERRIAULT, *Éducation et nouvelles technologies. Théories et pratiques*

Paris, Nathan université, coll. 128, 2002, 125 p.

**Gisèle Bezon**

DANS **QUESTIONS DE COMMUNICATION 2003/1 n° 3**, PAGES OZ À OZ  
ÉDITIONS **ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE**

ISSN 1633-5961

DOI 10.4000/questionsdecommunication.7569

Date de mise en ligne : 23/09/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-questions-de-communication-2003-1-page-oz?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'Université de Lorraine.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## > NOTES DE LECTURE

- 247 Ruth Amossy, dir., *Pragmatique et analyse des textes* (Raymond Michel)
- 250 Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boetsch, Eric Deroo, Sandrine Lemaire, dirs., *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows* (Jean-François Bert)
- 251 Michel Bernard, *De la création chorégraphique* (Roland Huesca)
- 252 Josie Bernicot, Alain Trognon, Michèle Guidetti, Michel Musiol, dirs., *Pragmatique et psychologie* (Frédéric Verhaegen)
- 254 Jean-Pierre Bertin-Maghit, Béatrice Fleury-Vilatte, dirs., *Les institutions de l'image* (Geneviève Sellier)
- 255 Jean-Philippe Bras, Larbi Chouikha, dirs., *Médias et technologies de communication au Maghreb et en Méditerranée. Mondialisation, redéploiement et art de faire* (Kamel Hamidou)
- 258 Mathieu Brugidou, Jérôme Cihuelo, Hélène Y. Meynaud, dirs., *Tempête sur le réseau. L'engagement des électricien(ne)s en 1999* (Géraldine Jannin)
- 260 Dominique Carré, Jean-Guy Lacroix, dirs., *La santé et les autoroutes de l'information. La greffe informatique* (Géraldine Jannin)
- 262 Patrick Charaudeau, Dominique Maingueneau, dirs., *Dictionnaire d'analyse du discours* (Raymond Michel)
- 264 Akiba A. Cohen, Tamar Zemach-Marom, Jürgen Wilken, Birgit Schenk, *The Holocaust and the Press. Nazi War Crimes Trials in Germany and Israel* (Christoph Vatter)
- 265 Marlène Coulomb-Gully, *La démocratie mise en scènes. Télévision et élections* (Sébastien Rouquette)
- 267 Laurent Creton, *Économie du cinéma, perspectives stratégiques* (Kristian Feigelson)
- 269 Aeron Davis, *Public Relations Democracy. Public Relations, Politics and the Mass Media in Britain* (Jerry Palmer)
- 271 François Dubet, *Le déclin de l'institution* (Jean-François Bert)

- 272 Claude Forest, *Économies contemporaines du cinéma en Europe* (Kristian Feigelson)
- 274 Alessandro Gomasasca, dir., *Poupées, Robots. La culture pop japonaise* (Béatrice Rafoni)
- 275 Philippe Hamman, Jean-Matthieu Méon, Benoît Verrier, dirs, *Discours savants, discours militants : mélange des genres* (Emmanuel Henry)
- 277 Roland Huesca, *Triumphes et scandales. La belle époque des ballets russes* (Jean-François Diana)
- 279 Martine Joly, *L'image et son interprétation* (Sylvie Thiéblemont-Dollet)
- 281 Laurent Jullier, *L'analyse de séquences* (Jean-François Diana)
- 283 Ingo Kolboom, Sabine Alice Grzonka, eds, *Gedächtnisorte im anderen Amerika. Tradition und Moderne in Québec/Lieux de mémoire dans l'autre Amérique. Tradition et modernité au Québec* (Christoph Vatter)
- 284 David Le Breton, *Conduites à risque : des jeux de mort aux jeux de vivre* (Fabienne Martin-Juchat)
- 286 Melani McAlister, *Epic Encounters. Culture, Media and U.S. Interests in the Middle East, 1945-2000* (Michael Palmer)
- 287 John McCumber, *Time in the Ditch : American Philosophy and the McCarthy Era* (Sebastian Rand)
- 289 Philip Milburn, *La médiation : expériences et compétences* (Hervé Levilain)
- 291 Michel Musiol, Alain Trognon, dirs, *Éléments de psychopathologie cognitive. Le discours schizophrène* (Alexandra Ponsignon)
- 293 Gérard Noiriel, *Atlas de l'immigration en France* (Sylvie Thiéblemont-Dollet)
- 295 Stéphane Olivesi, *La communication au travail. Une critique des nouvelles formes de pouvoir dans l'entreprise* (Vincent Meyer)
- 297 Jerry Palmer, *Spinning into Control. News values and Source Strategies* (Aeron Davis)
- 298 Jacques Perriault, *Éducation et nouvelles technologies. Théories et pratiques* (Gisèle Bezon)
- 300 Michel Picard, *La Tentation. Essai sur l'art comme jeu* (Catherine Bourdieu)
- 301 Muniz Sodré, Raquel Paiva, *O império do grotesco* (Marcelle Santana)
- 304 Alfred Wahl, *La balle au pied. Histoire du football* (Roland Huesca)

Ruth Amossy, dir., *Pragmatique et analyse des textes*.

Tel-Aviv, Presses de l'université de Tel-Aviv, Département de Français, 2002, 300 p.

Les premières lignes de l'« Avant-Propos », rédigées par Ruth Amossy, définissent l'enjeu de ce recueil de textes : montrer « l'apport des sciences du langage, et plus particulièrement de la pragmatique, à l'analyse textuelle » (p. 5). Aussi, nombreuses sont les communications qui privilégient l'étude de textes littéraires, tant ceux-ci semblent constituer un corpus de choix, eu égard à leur singularité revendiquée et aux questions qu'ils posent à la théorie linguistique. Ces contributions émanent de chercheurs de l'équipe de Tel-Aviv et de chercheurs français. Ruth Amossy constate que tous « les articles portent la trace des débats, parfois vifs, qu'ils ont suscités lors de leur présentation initiale » à l'université de Tel-Aviv (p. 6). Le volume s'organise autour de quatre problématiques, délimitées en quatre sections.

La première partie du volume (« L'énonciation : dispositifs et enjeux ») traite du dispositif d'énonciation dans le récit. Gilles Philippe (« L'appareil formel de l'effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur ») reprend l'opposition canonique « discours/récit », avancée par Benvéniste, et rappelle qu'il ne faut pas considérer ces notions « sur le mode de la complémentarité (un texte est soit du récit, soit du discours), mais sur celui de l'inclusion » (p. 19). Il s'ensuit qu'on aurait un *continuum* entre des textes « avec forte prise en charge énonciative et textes avec prise en charge plus discrète et même (mais idéalement seulement) nulle » (*ibid.*). Le but de cet article est donc de voir quel peut être l'intérêt d'une notion comme « l'appareil formel de l'effacement énonciatif » – gommage de toute référence au sujet d'énonciation – pour l'analyse pragmatique des textes, et en particulier certains textes narratifs littéraires (Flaubert, Sartre). En effet, ces textes « non-énoncés » instituent un « contrat de lecture bien spécifique

[puisque] l'effacement de toute référence à une situation d'énonciation autonomise le contenu prédiqué » (p. 27) et permet de construire une sorte d'« *ethos* textuel » (p. 28), indépendant de toute figure énonciative. Ruth Amossy (« De l'énonciation à l'interaction. L'analyse du récit entre pragmatique et narratologie ») traite de la question du dispositif énonciatif des récits de fiction dans son rapport à l'interaction. L'auteur, dont l'intention déclarée est de dynamiser la narratologie, rappelle qu'il s'agit moins de décrire « en termes formels le dispositif d'énonciation du texte [que] de voir comment le sens et l'impact du récit dérivent des modalités verbales d'un échange socialement et institutionnellement situé » (p. 40). L'analyse de *Quelqu'un* de Robert Pinget sert à mettre en évidence la complexité et la hiérarchie des différents paliers d'interactions à l'œuvre dans le texte, qu'ils soient explicitement inscrits dans le discours (narrateur/narrataire) ou marqués en creux (narrateur/lecteur virtuel, auteur imaginaire/public). Le sens du texte n'est, donc, qu'appréhendable en termes de polyphonie, d'interaction et de dialogisme, bref de dynamique interactionnelle.

La deuxième partie de l'ouvrage (« Hétérogénéité discursives : questions de pragmatique, questions de style ») regroupe des articles qui ont pour objet l'hétérogénéité discursive, le discours rapporté (DR), le travail de l'intertexte. Anna Jaubert (« Énonciation clivée et discours littéraire. La pragmatique à large spectre des vrais et faux reports de voix ») étudie la « question de la reconnaissance et des frontières du discours rapporté, lorsque, précisément, il n'est pas signalé comme tel » (p. 62). Cela l'amène à analyser les degrés intermédiaires, les « formes mixtes », de l'appropriation de la parole de l'autre dans les textes littéraires (en particulier le discours indirect libre, le discours direct libre, et les pensées rapportées). Sont mis en évidence les phénomènes de « bivocalité » tant dans un cadre narratif (Mauriac, Nerval, La Fontaine) qu'en contexte discursif (Marivaux). Isabelle

Serça (« Ponctuation et énonciation. Guillemets, parenthèses et discours rapporté chez Proust », quant à elle, se propose d'étudier « le discours rapporté chez Proust dans une perspective d'énonciation littéraire, voire de pragmatique », en choisissant le « biais formel [de] la ponctuation, et tout particulièrement, ces signes de ponctuation énonciatifs que sont les parenthèses et les guillemets » (p. 95). Cette étude permet de mettre en évidence non seulement la polyphonie du texte proustien, due à une juxtaposition des points de vue et à une vision « kaléidoscopique », mais aussi une esthétique de la traduction (la traversée des apparences, le déchiffrement conçu comme mode de relation au monde et aux autres) et la singularité d'un style. Enfin, Galia Yanoshevsky (« L'écriture polyphonique de l'essai littéraire. L'exemple de Robbe-Grillet ») étudie « l'insertion du discours de l'autre au sein de la parole de l'essayiste » (p. 122), à savoir Alain Robbe-Grillet, auteur et théoricien du Nouveau Roman. Dans cet article – c'est une constante de tous ceux de cette section – il s'agit moins de décrire les modalités formelles du DR que les stratégies discursives adoptées par un discours de type polémique, à la recherche d'une parole singulière légitime et efficace. À cet égard, est éclairant le traitement que Robbe-Grillet opère aussi bien sur les textes des partisans du nouveau roman (Sarraute, Barthes) que sur ceux de ses opposants (*Le Monde*, *Le Figaro littéraire*) : citation, allusion, quasi-plagiat, résumé plus ou moins fidèle, ironie, paradoxe discursif. L'étude pointe, en particulier, les transformations – l'effacement du nom de Roland Barthes est symptomatique – que subissent les articles, publiés dans un premier temps dans un support journalistique, quand ils sont repris dans l'essai *Pour un nouveau roman* (1963). Cette réécriture montre que le discours rapporté dans l'essai littéraire, au-delà de l'orchestration polyphonique qu'il instaure, possède une dimension argumentative évidente.

Les articles de la troisième partie (« Les actes de discours : le factuel et le fictionnel ») montrent comment une

notion comme celle des « actes de discours » enrichit l'analyse des textes. Gisèle Valency-Slakta (« Actes de discours indirects et double adresse : malentendus et jeux de mots ») choisit de s'inscrire dans le cadre élaboré par Searle et ses successeurs (Roulet...) pour étudier le jeu de mots et le malentendu, « à partir d'exemples principalement puisés dans la fiction balzacienne » (p. 155). « La divergence entre la signification explicite de l'énoncé et les conséquences perlocutoires », la notion de « double adresse », permettent de « mettre en évidence les conventions implicites » (*ibid.*) que requiert l'interprétation de ces phénomènes discursifs, qui font toujours appel à la complicité du lecteur. Carole Dornier (« Verbes assertifs à la première personne et pragmatique du témoignage dans les mémoires de Valentin Jamerey-Duval ») prend comme objet d'analyse un récit de vie, qui pourrait recevoir l'appellation de « littérature de témoignage », pour étudier la « question de la crédibilité et de l'autorité [d'un tel] discours » (p. 181). Il s'agit de voir comment « dans la totalité de l'œuvre, se construisent les conditions de son acceptabilité [...] comment le sujet de ce discours négocie avec un lecteur virtuel dont il anticipe les attentes ou les objections et dont il sollicite l'adhésion » (*ibid.*).

Carole Dornier montre, en effet, comment derrière l'apparente transparence du témoignage se tissent, de façon indirecte, des procédés argumentatifs qui transforment ce récit de vie en véritable réquisitoire doté d'un contenu éthique. De ce fait, l'œuvre écrite, quittant le simple compte rendu factuel et s'adressant à un public plus large, effectue cet acte de langage si particulier au discours littéraire « par lequel des morts s'adressent aux vivants, qui peuvent alors faire parler les morts » (p. 200). Cette ouverture vers l'éthique impliquée par le discours est l'enjeu aussi de la constitution de Roselyne Koren (« Parole littéraire, légitimation et désengagement : de quelques paradoxes tout à fait admissibles »). L'auteur examine, d'une façon critique, la thèse du

« “suspens” de la “valeur illocutoire” qui caractériserait les récits de fiction, et autoriserait, donc, le désengagement de l’artiste et de son auditoire quant à la vérité de la narration » (p. 204). L’analyse d’extraits d’articles de journaux (« Les terroristes dans la rue ») et de romans (« Les terroristes dans le roman ») montre que le désengagement supposé de l’écrivain et du lecteur, en régime de fiction et dans une esthétique dite du « miroir », n’est pas sans poser de graves problèmes éthiques. Et l’auteur de regretter qu’une approche purement searlienne de la fiction ne permette pas de « penser la contribution [...] de l’esthétique à la structuration interactionnelle du sens dans sa dimension éthique » (p. 232).

Enfin, la dernière partie (« L’interaction épistolaire ») exemplifie l’apport de la linguistique pragmatique, dans son versant interactionnel, à l’étude de types de discours aussi divers que la lettre d’amour et la missive diplomatique. Sivane Cohen (« Étude taxémique d’une correspondance diplomatique. Images de la France et de l’Allemagne après la guerre de 1870 ») mobilise « des outils de pragmatique linguistique dans le cadre d’une approche argumentative de la correspondance diplomatique » (p. 239), à savoir deux lettres, « rapportant une même conversation du 14 août 1871 entre le Chancelier allemand Bismarck et le chargé d’affaires français en Allemagne, le Marquis de Gabriac » (p. 241). L’étude de cette correspondance se fait dans une perspective interactionnelle et non monologique. Elle décrit « les relations qui se construisent, par le biais de l’interaction, entre les interactants eux-mêmes, à partir du postulat que la relation interpersonnelle est l’enjeu principal de toute interaction » (p. 239). L’analyse porte, donc, non seulement, sur l’usage du discours rapporté, mais aussi sur les marqueurs linguistiques de la relation, à savoir les « taxèmes » dont la fonction est de marquer « la “place”, ou position haute ou basse dans l’interaction » (p. 240). Tous les outils de la pragmatique (théorie de la politesse, gestion des “faces”, rapports de place entre les correspondants, objectifs

argumentatifs respectifs, images de soi et de l’autre...) sont convoqués pour montrer l’enjeu historique d’un tel type de discours. Quant à Jürgen Siess (« Éléments pour une approche pragmatique du discours épistolaire au XVIII<sup>e</sup> siècle »), il mobilise, lui aussi, les notions centrales de la pragmatique (interaction, cadre normatif, images construites dans le discours) et de la rhétorique pour étudier le discours épistolaire, et plus précisément la lettre d’amour. Il s’agit, pour lui, de montrer que ce discours « se caractérise par un “rapport de places” [...] qui sous-tend le texte et que les interlocuteurs-interactants sont tenus de “renégocier” continuellement, et par un ensemble de règles discursives et socio-culturelles » (p. 266). Aussi l’analyste prend-il en considération l’ensemble du contexte communicatif (traits idiosyncrasiques et normes qui régit les discours et les comportements) pour faire ressortir la dynamique d’interlocution et d’interaction qui régissent le discours épistolaire privé.

La rencontre, dans ce recueil, de spécialistes du langage et de spécialistes du texte littéraire montre, à l’évidence, qu’au-delà de la différence de leurs objectifs principaux (recours au texte littéraire pour cerner des fonctionnements langagiers/meilleure compréhension du discours littéraire), il existe une convergence de préoccupations théoriques profonde et enrichissante pour les deux partis. En effet, si la linguistique pragmatique est amenée à affiner les concepts de poétique, en particulier ceux de la narratologie, et si elle permet de définir avec plus de précision les différents genres de discours, le discours littéraire, pour sa part, oblige la linguistique à s’interroger sur certains de ses « points aveugles », à savoir, entre autres, la question du style, les enjeux éthiques et l’axiologisation des discours en acte.

**Raymond Michel**  
CELTED, université de Metz

Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD, Gilles BOETSCH, Éric DEROO, Sandrine LEMAIRE, dirs, *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*. Paris, Éd. La Découverte, coll. Texte à l'appui/Histoire contemporaine », 2002, 477 p.

Si l'anthropologie historique a ouvert la voie à des études, souvent brillantes, mêlant la discipline historique et l'ethnologie, dans le but de montrer l'évolution de l'homme dans sa sensibilité, ses gestes ou plus simplement son corps, cet ouvrage collectif en est peut-être l'exemple le plus abouti. En plus d'être l'histoire de notre passé impérialiste, trop souvent ignoré ou refoulé par les historiens, les auteurs proposent une histoire de l'assimilation par l'ethnologie de cet « Autre » qui jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle était encore exhibé, mesuré, disséqué et mis en scène, soit pour sa laideur et sa difformité, soit pour un soi-disant attrait scientifique qui répondait en fait à un discours racial en pleine construction. Discours qui, comme le rappelle le titre de l'ouvrage, a pris la forme d'un véritable zoo puisque le nouveau mot d'ordre de cette société du XIX<sup>e</sup> siècle est de montrer et d'exhiber, à la fois pour faire connaître et pour informer, mais aussi pour divertir. Le corps du sauvage, souvent nu, puissant ou tout autrement, difforme, comme celui de la Vénus hottentote, sera donc largement valorisé lors de ces exhibitions par certaines attitudes comme la danse, la musique ou le sport. Cependant, si ces spectacles urbains fascinent autant, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont une forme plus moderne des divertissements carnavalesques, mais aussi parce que l'Européen du XIX<sup>e</sup> siècle y cherche, comme le pense Nicolas Bancel, la réaffirmation de sa puissance perdue.

La recherche de la pure distraction s'incarne principalement dans le personnage désormais mythique de Barnum qui, le premier, créa un spectacle mettant en scène une particularité physique. Une deuxième façon, sans

doute moins spectaculaire d'appréhender ce corps étranger, sous toutes ses formes et ses figures, a été celle élaborée par de nombreux scientifiques, désireux de prendre ces expositions comme de véritables objets d'étude, et ainsi avoir l'occasion « d'examiner, à deux pas de leurs laboratoires, des spécimens vivants » (p. 12). Cette voie a été largement suivie en France par Geoffroy Saint-Hilaire, alors directeur du Muséum d'histoire naturel et tératologue ou encore d'André Topinard « qui voyait dans ses démonstrations non seulement une possibilité d'étude de spécimens, mais surtout une facilité pour pouvoir récolter de précieuses données sur des races » (p. 60). Ce livre rappelle combien l'eugénisme, comme l'anthropologie physique ou la craniométrie, ont largement sous-tendu une certaine forme de racisme (ces nombreux savants du XIX<sup>e</sup> siècle commencèrent simplement par dire de ces *freaks* : « voyez ce qu'ils sont »), permettant à chaque pays de valoriser son particularisme dans la construction de sa propre image d'État-nation. Ces « zoos humains » ont indéniablement laissé des traces sur notre appréciation de l'autre. Il faut donc retourner les propos des auteurs et comprendre ce livre comme l'histoire de notre racisme qui est double dans son fondement.

Il y a bien ce racisme à l'égard de l'autre, où s'affrontent indéniablement deux races différentes dans leur essence. Mais ces expositions du vivant démontrent aussi qu'il existe un deuxième type de racisme, cette fois-ci infiltré dans l'ensemble du corps social. La division n'y est plus celle qui sépare deux races puisque, désormais, dans une seule et même entité, on trouvera la distinction entre ce que les discours biogéogéographiques ont désigné comme sur-race et sous-race. Ce livre nous met donc face à l'histoire de notre discours de normalisation, à la fois dans la relation à un autre plus ou moins éloigné, les aborigènes, les canaques ou les amazones, mais aussi dans la relation plus quotidienne encore, avec un autre

proche de nous, les fous ou les handicapés.

Quoi qu'il en soit, la tentative des auteurs n'est ni d'excuser, ni de réhabiliter le comportement de ces pères fondateurs de l'anthropologie physique. Il s'agit surtout de mettre en lumière, d'une manière largement documentée, ce lieu de naissance particulier de l'ethnologie et, peut-être, d'une plus grande partie des sciences humaines. Dans ce questionnement épistémologique sur les fondements de l'ethnologie qui recoupe les idées développées par Michel Foucault, en particulier dans son cours de 1974-1975, concernant la pathologisation croissante du pervers et de l'obsédé (*Les Anormaux, cours au collège de France 1974-1975*, Paris, Gallimard, 1999), les nombreuses idées développées montrent que l'étude du monstre et de la monstruosité doit être considérée en relation à celle de la figure de l'incestueux puisqu'elle est, sans aucun doute, fondatrice de la discipline, entendue comme une réflexion sur les populations dites « primitives ».

**Jean-François Bert**  
ÉRASE, université de Metz

Michel BERNARD, De la création chorégraphique.  
Paris, Éd. Centre national de la Danse, 2001, 270 p.

Dès les premières lignes de son essai sur la création chorégraphique, Michel Bernard, professeur émérite d'esthétique théâtrale et chorégraphique et, fait singulier en France, fondateur du département Danse de Paris 8, place corporéité et temporalité au centre de son discours. Acte de danser, dynamique sensorielle, « pouvoir fictionnaire » du corps, processus de création ou encore réception du spectacle chorégraphique offrent, ici et là, matière à l'analyse. Sa thèse ? Montrer combien la danse participe à la temporalité de la trame corporelle constitutive de notre être. Invitant, sous sa plume, Edmund Husserl, Maurice Merleau-Ponty, Gilles Deleuze,

Michel Bernard traque les paradoxes et teste la validité des modèles cognitifs mis en œuvre dans les champs discursifs et chorégraphiques. En quatre chapitres, il entame une épistémologie des différentes approches de la « corporéité ». Central dans l'étude, ce concept se déploie comme un véritable « principe de connaissance », un fond originel permettant de comprendre les phénomènes empiriques qui se manifestent dans les comportements dansés.

Une longue discussion critique sur la question de « l'organique » donne sens à la démonstration. De Descartes à Gilles Deleuze, l'auteur pointe patiemment les incertitudes et les *a priori* épistémologiques et idéologiques que recouvre ce vocable. Il en montre les insuffisances dans l'appréhension de l'acte dansé. À terme, selon lui, il s'agit de recourir à une problématique spécifique prenant en compte la seule corporéité sensorielle et motrice mise en œuvre dans la situation d'atelier de danse. De ce point de vue, ce qui s'expose dans un spectacle n'est plus la prétendue réalité anatomique du corps identifié par la pratique de nos vies quotidiennes, mais « une constellation d'apparences mobiles ». Selon lui, un flux ininterrompu d'interférences sensorielles, énonciatives et expressives, se révèle peu à peu au cœur de nos perceptions. Dès lors, l'acte chorégraphique ne peut que s'inscrire dans une « fantasmagorie », un ensemble de simulacres et de fictions que le spectacle ne peut pas ne pas produire. Au gré de cette théorie « fictionnaire de la sensation », l'art devient le paradigme d'une cause plus large. Conçue comme une « dynamique de métamorphoses incessantes », la « corporéité » dansante participe de plain-pied à déconstruire la réalité ontologique prêtée au corps par la tradition philosophique occidentale, dans la mesure où, sans cesse, le spectacle désagrège et dénie la réalité charnelle qu'il prétend exposer.

Plusieurs exemples, puisés aux sources privilégiées de la création contemporaine, illustrent la démonstration : danse et texte, danse et image, danse et musicalité,

danse et hasard. Après avoir situé les enjeux théoriques fondant chacune de ses propositions artistiques, l'auteur fait fonctionner son modèle. Puisque toute corporéité est régie par des entrecroisements sensoriels, puisque toute sensation est habitée par un mouvement fictif, les rapports de la danse aux autres arts et au monde doivent être appréhendés dans le mode dynamique de croisement des diverses conjonctions sensorielles. À ce point, on pense, bien sûr, aux travaux du symboliste Victor Segalen, ou plus encore à ceux du futuriste Velimir Hlebnikov revisités, ça et là, à la lueur des apports de Gilles Deleuze et Félix Guattari (et surtout de leur conception rhizomatique du monde). D'un même geste, Michel Bernard construit son esthétique de la réception à partir d'une hypothèse simple et classique : l'écriture chorégraphique est toujours une réécriture soutenue par le jeu perceptif du spectateur ; son histoire personnelle et sociale conditionne la réception de l'œuvre. Enfin, l'auteur termine en avançant quelques thèses sur la pédagogie. Là encore, la déconstruction guide un discours restituant à l'imaginaire et à la sensorialité leurs lettres de noblesse.

En refermant cet ouvrage savant et cultivé, mais parfois difficile d'accès (cette impression est renforcée par les nombreuses répétitions dues au genre, l'ouvrage rassemblant plusieurs articles ou conférences), on formulera quelques regrets. Traquant l'essence de la sensorialité, et passant au second plan la matérialité même des œuvres, Michel Bernard propose une vision essentialiste de la corporéité. Cependant, en suivant les thèses d'Ernst H. Gombrich ou celles d'Arthur Danto, si essence il y a, ne se révèle-t-elle pas dans les dispositifs historiques et sociaux qui l'organisent et lui donnent sens ? Ne se dévoile-t-elle pas dans l'Histoire, et plus singulièrement dans l'histoire de la danse ? Bref, en optant pour ce parti pris, Michel Bernard ne nous livre-t-il pas plus une réflexion sur la « corporéité » qu'un manuscrit sur la création chorégraphique, comme l'annonce le titre ? Mais peut-être

quittons-nous ici les limites du champ de l'esthétique revendiquée par l'auteur. Qu'importe ! Ces réserves ne grèvent en rien la portée des analyses avancées, car, pour le chercheur en sciences humaines, ce texte brille aussi par son aspect stimulant. Proposant ses grilles d'analyses, il offre, par la « pénétration analytique » de son objet, d'utiles soubassements, à critiquer ou à utiliser, pour déployer des études d'histoire, de sociologie ou de psychologie ayant soin de ne pas occulter le problème de la « corporéité ».

**Roland Huesca**  
ÉRASE, université de Metz

Josie BERNICOT, Alain TROGNON, Michèle GUIDETTI, Michel MUSIOL, dirs, *Pragmatique et Psychologie*. Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Langage-Cognition-Interaction, 2002, 362 p.

*Pragmatique et Psychologie* trouve son origine dans l'école thématique CNRS « Pragmatique : langage, communication et cognition » qui s'est déroulée en septembre 2000, à la Maison des Sciences de l'Homme et de la Société de l'université de Poitiers. Ce livre a pour objectif de présenter un bilan et de dégager les directions d'avenir pour la pragmatique, définie comme l'usage du langage dans des contextes sociaux. La pragmatique est devenue un objet d'étude à part entière, au carrefour de nombreuses disciplines des sciences cognitives : en particulier la philosophie (du langage et de l'esprit), la logique (formelle et naturelle), l'intelligence artificielle, la linguistique, la psychologie (clinique, pathologique, développementale, sociale et du travail), la neurologie, la psychiatrie et l'anthropologie. Ce livre réunit les contributions de quelques-uns des spécialistes internationaux du domaine, regroupées en quatre thématiques abordant tant du point de vue de la recherche fondamentale que de ses applications les différentes perspectives (chapitre 1 à 4), le raisonnement (chapitre 5 à 8), le développement de l'enfant (chapitre 9 à 13) et les pathologies

(chapitre 14 à 18). Il s'adresse aux étudiants de second et troisième cycles de nombreuses disciplines des sciences humaines, médicales et sociales, ainsi qu'à tous les enseignants et chercheurs s'intéressant au fonctionnement humain en contexte social. Il apportera également des compléments de connaissance à tous les professionnels exerçant dans les secteurs du langage et de la communication. L'ouvrage est également accompagné d'un CD-ROM qui reproduit quelques extraits vidéoscopés de certaines contributions, constituant ainsi un outil supplémentaire de réflexion et d'information.

L'approche pragmatique en psychologie peut être considérée comme récente. Récente si l'on considère sa sous-représentativité au sein de la littérature scientifique, alors même qu'elle constitue un programme de recherche fructueux par les nombreux travaux déjà effectués et ceux pleinement engagés dans les sous-disciplines de la psychologie, ainsi que dans l'ensemble des sciences de la cognition. Elle l'est beaucoup moins si l'on prend en compte l'évolution historique des concepts qui a permis la constitution d'un tel paradigme. L'objet de cet ouvrage n'est pas tant une contribution de la pragmatique (appartenant à une branche de la linguistique) à la psychologie, que l'analyse d'un paradigme susceptible de renouveler les concepts, les méthodes et théories classiquement utilisés dans le champ de la psychologie. Cette approche prend donc, comme domaine *princeps* d'investigation, le langage et la communication, et plus particulièrement toutes les situations d'interaction où l'on use du langage, dans la mesure où le comportement langagier est porteur des traces de l'activité cognitive. Elle préconise la description la plus précise possible des contextes interactionnels dans lesquels « tous » les individus humains évoluent (enfants en bas âge, personnes atteintes de pathologies, individus face à des situations de résolution de problème, etc.). Constituée en paradigme depuis une dizaine d'années, la psychologie pragmatique contribue à l'accroissement des

connaissances scientifiques sur le fonctionnement de l'individu en contexte social. Ces apports ne sont plus fragmentaires, mais apparaissent comme unifiés au sein d'un domaine d'étude dont les perspectives sont tracées et qui sont largement détaillées dans la première partie de l'ouvrage. À ce sujet, le titre même du premier chapitre est évocateur « Le tournant pragmatique en psychologie ». Étudiant « de façon scientifique la cognition, le langage et la communication comme des comportements réellement produits dans des situations quotidiennes » (p. 26), les auteurs y soulignent l'impact de cette approche pragmatique sur l'ensemble des sous-disciplines de la psychologie – ce qui lui confère légitimement son statut de paradigme – et l'influence des nouvelles orientations engendrées par ce paradigme sur la production de connaissances scientifiques. L'orientation pragmatique présente donc l'avantage de décrire des aspects du comportement en représentant certains des processus psycho-cognitifs qui s'apparentent à la pensée complexe des individus et qui relèvent de l'intentionnalité, de la rationalité, de l'inférence, ou encore de la coordination des actions (M. Musiol, A. Trognon, *Éléments de psychopathologie cognitive. Le discours schizophrène*, Paris, A. Colin, 2000). Cette approche s'ancre, avant tout, dans une démarche formelle susceptible de modéliser l'aspect dynamique naturel de l'interaction verbale. Néanmoins, elle n'hésite pas à recourir à l'expérimentation quand cela est nécessaire et possible, compte tenu des données empiriques dont elle dispose (des tentatives dans quelques sous-disciplines sont engagées). Ce courant pragmatique signe son appartenance au courant cognitiviste et pallie certaines critiques qui lui sont adressées. En effet, le paradigme pragmatique permet l'accès aux processus susceptibles de gouverner l'intégration de processus d'un niveau plus élémentaire, proposant de circonscrire des propriétés d'une autre nature que celle du niveau « en dessous ». Si les propriétés de niveau élémentaire peuvent être accessibles au

sein de procédures expérimentales toujours plus fines, il n'en reste pas moins que l'accès aux propriétés de niveau supérieur reste difficilement appréhendable au sein de ces situations. Certes, celles-ci sont « aseptisées » (p. 26), mais elles correspondent trop souvent à une réduction de la complexité de la réalité psychique telle qu'elle s'exprime vraiment – en l'occurrence de façon intentionnelle – en situation naturelle. Ainsi, des outils méthodologiques sont-ils d'ores et déjà disponibles. La théorie de la logique interlocutoire, élaborée par le Groupe de recherche sur les communications, en est un exemple des plus notables. La conversation devient alors un objet d'investigation privilégié (A. Trognon, M. Musiol, K. Kostulski, « Une théorie de la conversation est-elle possible ? », in : M. Musiol, A. Trognon, « Une théorie de la conversation est-elle possible ? », *Verbum*, XXI, 2, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1999, p.133-146).

En psychologie du développement, la conversation aide à montrer comment des facteurs inhérents à l'interaction conditionnent le progrès cognitif, par exemple, lorsqu'un enfant devient conservant après avoir réalisé une tâche en groupe. En psychologie du raisonnement, elle permet l'élucidation d'erreurs commises par des sujets lorsqu'ils sont confrontés à une tâche comme celle du test de Wason. En psychopathologie, elle aide à la formulation des troubles, ou encore à la circonscription et à l'appréhension du déficit des sujets pathologiques (M. Musiol, *Les conditions de l'analyse des troubles de la pensée dans l'interaction verbale (Contribution au programme pragmatique et cognitif en psychopathologie)*, Habilitation à Diriger des Recherches, Paris, Université Paris 8, 2002). L'approche pragmatique est donc devenue, à ce jour, une référence théorique et technique majeure pour tous ceux qui s'intéressent à la communication (R. Ghiglione, A. Trognon, *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993).

**Frédéric Verhaegen**  
LPI/GRC, université Nancy 2

**Jean-Pierre BERTIN-MAGHIT, Béatrice FLEURY-VILATTE, dirs, *Les institutions de l'image.***

Paris, Éd. de l'EHESS, coll. Les représentations de l'histoire, 2001, 250 p.

Comme le titre ne l'indique pas, cet ouvrage privilégie une perspective d'histoire politique et culturelle pour explorer les diverses façons dont les images et les sons sont traversés par les institutions qui cherchent à construire, contrôler ou mémoriser les événements qui constituent la trame des récits historiques. Les textes de vingt-cinq chercheurs européens et américains sont placés sous le parrainage de Marc Ferro qui préface le volume. On ne peut que se réjouir de voir enfin la communauté internationale relever le défi d'une approche historique des représentations cinématographiques et audiovisuelles qui a mis si longtemps à s'imposer en France.

Organisées autour de trois points, « Construction de l'événement », « Contrôle de l'événement » et « Mémoire de l'événement », les contributions mettent l'accent sur la dimension institutionnelle des représentations filmiques et audiovisuelles. Les images et les sons, même quand ils sont individualisés et sacralisés par le nom d'un auteur, mettent toujours en œuvre un processus institutionnel, c'est-à-dire des mécanismes qui informent et formatent les volontés et les talents individuels, à travers leur inscription sociale et historique. Les analyses abordent, avec une précision et une rigueur qui font la qualité de l'ouvrage, les objets les plus variés : productions audiovisuelles – de toutes les époques, de tous les niveaux socioculturels et des pays les plus divers –, actualités filmées, films d'auteur, émissions de télévision, fictions de masse ou archives filmiques.

Parmi beaucoup d'essais stimulants, Sylvie Lindeperg « s'intéresse à la manière dont le passé, l'événement historique, est convoqué et reconfiguré par le cinéma en fonction des enjeux et des logiques du présent », en prenant entre autres exemples la version des *Misérables* de Claude Lelouch ; Pierre Beylot décortique

l'usage que fait Marcel Ophuls de l'événement historique dans *Veillée d'armes* ; Jean-Pierre Esquenazi met en évidence les différentes postures de trois cinéastes américains (Capra, Ford, Huston), auteurs de documentaires de propagande pendant la Seconde Guerre mondiale ; Gian Piero Brunetta dissèque les liens étonnants et révélateurs entre Mussolini et Hollywood avant la guerre ; Dudley Andrew explicite le sous-texte philosophique et moral des *Dames du bois de Boulogne*, en écho aux courants antagonistes du catholicisme français de l'après-guerre.

La partie centrale de l'ouvrage, consacrée aux rapports « dialectiques » entre les cinéastes et les diverses institutions de censure, est particulièrement novatrice. Elena Dagrada et Rémy Pithon mettent à jour les confrontations entre les cinéastes et les censures religieuses, politiques et économiques dans l'Italie d'après-guerre, la première à travers l'étude des diverses versions d'*Europe 51*, le second en éclairant d'un nouveau jour la « comédie à l'italienne » des années soixante, comme stratégie de contournement de ses censures. Jean-Pierre Bertin-Maghit explore, via les démêlés du film Claude Autant-Lara, *Tu ne tueras point*, avec la censure, les rapports de cette institution avec les pouvoirs politiques et religieux, mais aussi les distorsions que l'idéologie individualiste du cinéaste fait subir à la problématique de l'objection de conscience. Martine Godet met à jour l'incroyable complexité du fonctionnement de la censure soviétique à propos du film de Kira Muratova, *Longs Adieux*.

La dernière partie « Institution et mémoire de l'événement », fait un sort à un objet de mémoire particulièrement complexe : le génocide juif. Vicente Sanchez-Biosca revient opportunément sur la notion d'irreprésentable en pointant les abus rhétoriques ; Pierre Sorlin aborde d'un point de vue didactique des problèmes spécifiques de représentation que pose cet événement historique sans précédent ; Jacques Walter analyse avec minutie le projet « industriel » lancé par Steven Spielberg

pour constituer une mémoire testimoniale et audiovisuelle du génocide juif, son intérêt et ses limites. L'usage que font de la mémoire les institutions audiovisuelles est également questionné, entre autres contributions, par l'étude historique de la représentation des Pieds-noirs à la télévision française par Béatrice Fleury-Vilatte.

Au-delà de la diversité des objets d'analyse, cet ouvrage met en évidence le point commun de toutes les contributions : la rigueur scientifique de l'approche historique des images, longtemps parent pauvre des études historiques et des études cinématographiques. Désormais, les méthodes semblent au point, en partie grâce à la maîtrise d'instruments multimédias et informatisés qui permettent des investigations systématiques sur des ensembles importants. Et les problématiques, pour diverses qu'elles soient, se construisent dans la conscience du principe que rappelle Marc Ferro, après François Furet et Paul Ricoeur : « En histoire, l'initiative appartient à la question posée plutôt qu'au document ». Un volume de cette qualité atteste que ce type d'approche est définitivement sorti de l'amateurisme. Les hypothèses proposées ouvrent des perspectives passionnantes sur les interactions entre forces sociales, politiques et culturelles dans le champ des productions audiovisuelles.

**Geneviève Sellier**  
CREDas, université de Caen

Jean-Philippe BRAS, Larbi CHOUIKHA, dirs, Médias et technologies de communication au Maghreb et en Méditerranée. Mondialisation, redéploiement et « arts de faire ». Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2002, 158 p.

L'ouvrage rassemble les contributions de chercheurs qui, lors d'un séminaire (Tunis, 6-7 oct. 2000), avaient été invités à dresser un état des lieux des stratégies, mises en œuvre par les pays arabes, pour s'adapter et réagir à l'internationalisation du paysage médiatique. En effet,

l'avènement de l'Internet et la transgression – de plus en plus flagrante – des frontières géographiques par les images satellitaires, amènent les pouvoirs politiques à craindre de perdre leur emprise sur les contenus délivrés par les médias audiovisuels. Non seulement, cette évolution risque de rendre obsolètes des canaux officiels qui relient les gouvernants aux gouvernés, mais aussi de favoriser l'émergence de nouvelles sociabilités qui échapperaient à tout contrôle politique ou sociétal et face auxquelles les États seraient impuissants. La réflexion menée par des auteurs qui sont aussi bien maghrébins, égyptiens que français, italiens et canadiens, ne se réduit pas à une analyse des stratégies étatiques d'adaptation et de modes de gestion. Elle s'ouvre également aux stratégies mises en œuvre par les individus pour s'accommoder de l'évolution des médias, suivant des usages et satisfactions personnels, et rend compte de l'évolution des formes et des contenus télévisuels. Ces trois axes sont couverts par des observations menées au Maghreb, au Moyen-Orient ainsi que dans le Golfe arabo-persique. Ils concernent plus particulièrement deux types de médias : l'Internet et la télévision hertzienne et satellitaire.

Le premier axe s'intitule « Les nouveaux modes de gestion étatique de l'espace public médiatique ». Riadh Ferjani (« Du rôle de l'État dans le champ télévisuel en Tunisie : les paradoxes de l'internationalisation ») et Tourya Gaaaybess (« De l'État-émetteur à l'émetteur-État dans le champ télévisuel égyptien ») concentrent leur propos sur la télévision et analysent les stratégies d'anticipation élaborées par les gouvernements tunisiens et égyptiens par rapport aux bouleversements affectant les médias audiovisuels. Il en ressort que la politique d'ouverture orchestrée aussi bien par la Tunisie que par l'Égypte ne correspond nullement à une évolution des conceptions que les pouvoirs ont de la liberté d'expression et de la libre circulation des idées. Au contraire, cette politique d'ouverture a

été animée par la volonté d'encadrer le changement de manière à conserver un champ d'intervention qui éviterait aux gouvernements de perdre le contrôle de leur espace public audiovisuel. Dans « Ordre public, politique publique et Internet en Tunisie », Jean-Philippe Bras s'intéresse à l'Internet à partir de l'exemple de la Tunisie où l'État essaya différentes formules pour réglementer l'accès à la toile. La politique très volontariste de diffusion du web s'y est accompagnée d'une logique autoritariste qui en limite la portée et l'efficacité. Réglementations, restrictions, contrôles, interdits, productions normatives, tout concourt à encadrer l'accès à l'Internet et corrobore l'existence d'une volonté latente chez le politique de contrôler l'ouverture au web.

Dans le deuxième axe, Salam Kawabiki, Dina El Khaouaga et Souhayr Belhassen étudient « Le nouveau paysage de la communication et l'évolution des médias nationaux ». C'est pour eux l'occasion d'évoquer certaines évolutions qualitatives, révélatrices du paysage audiovisuel arabe, dont l'une des plus significatives est sans aucun doute l'apparition de la chaîne satellitaire al-Jazira. L'autre évolution significative concerne l'Égypte qui procéda à la restructuration de son paysage audiovisuel, en réponse aux normes imposées par la multiplication des chaînes satellitaires étrangères. La troisième touche plus particulièrement la Tunisie où l'on observe un glissement de langage dans les programmes télévisuels qui voient disparaître le style classique conventionnel, empreint de pudeur, au profit d'un ton plus libre, plus impertinent, voire provocateur. Le succès de la chaîne arabe al-Jazira traduit la soif réelle de la jeunesse arabe, de plus en plus façonnée par des modèles culturels différents des siens, de voir autre chose que des programmes normatifs sclérosés. La liberté de ton qui caractérise cette chaîne, et qui est fort appréciée par les jeunes, répond aussi à leur envie de débat contradictoire ainsi qu'à leurs aspirations anti-conformistes.

D'ailleurs, la nouvelle forme de langage qui se développe à la télévision tunisienne est, elle aussi, de plus en plus appréciée par le public, car elle correspond au désir d'entendre des mots simples, ceux de la vie quotidienne, loin des formules stéréotypées du langage officiel. Pour sa part, la restructuration du paysage médiatique égyptien renvoie à des motivations différentes. Initiée par le pouvoir politique, elle répond à une double finalité : contrecarrer, au niveau interne, le discours islamiste qui émerge dans certaines régions de la terre des pyramides – mission qui revint aux nouvelles chaînes régionales lancées en 1996 – et contrecarrer, au niveau externe, la concurrence de plus en plus menaçante des chaînes satellitaires arabes qui avaient commencé à empiéter sur le *leadership* médiatique de l'Égypte dans le monde arabe – mission qui revint aux chaînes satellitaires ESC1 et ESC2, respectivement lancées en 1991 et en 1998. Dans ces trois exemples, il apparaît clairement que les évolutions, qu'elles soient voulues ou non par les pouvoirs politiques, sont impulsées et provoquées par des facteurs exogènes qui imposent aux pays arabes une rapide adaptation, sans laquelle ils risqueraient de perdre définitivement leur propre espace public télévisuel.

Le troisième axe s'intitule « Usages et style de l'usage des médias ». Il s'agit pour les auteurs de mettre en évidence la diversité des usages des médias en fonction des attentes des individus et d'évoquer le rôle actif que joue le téléspectateur arabe, soit en sélectionnant les programmes, soit en les interprétant de façon personnelle, ce que d'aucuns ne peuvent lui reprocher. Comme le montre l'analyse de l'usage de la parabole en Algérie, proposée par Ratiba Hadj-Moussa, les téléspectateurs s'emploient collectivement ou individuellement à contourner les canaux officiels de diffusion normative. Quand ils accèdent au sens, ils entrent en négociation sémantique pour n'en retirer que ce qui correspond

à leur propre interprétation, aussi bien lorsqu'ils regardent des programmes nationaux que lorsqu'ils s'exposent aux programmes à valeur culturelle exogène. Cet usage met également en évidence une nouvelle dimension, celle de l'identité, qui se construit dans un jeu complexe où la perception de soi évolue en fonction de la perception de l'autre. L'article de Ratiba Hadj-Moussa, « La télévision par satellite post-coloniale », et celui de Manuela Malchiodi, « La réception de la télévision italienne en Tunisie : un nouveau regard sur l'autre et sur soi » sont particulièrement éclairants sur ce point. Par ailleurs, Larbi Chouikha a observé les « Identités au miroir des temporalités télévisuelles » en analysant le comportement des téléspectateurs tunisiens pendant deux périodes distinctes, dont la signification culturelle et religieuse est antinomique : le mois du Ramadan et le réveillon du Nouvel An. Il apparaît que les habitants de la Tunisie vivent ces deux événements avec une égale ferveur. Mais, abstraction faite de la signification culturelle ou religieuse, il faut envisager ces derniers comme des moments privilégiés de sociabilité familiale. Le premier correspond au besoin de communion avec la communauté nationale (c'est-à-dire la société tunisienne), d'une part, avec la communauté religieuse au sens large (la Oumma, la nation musulmane), d'autre part, tandis que le Nouvel An renvoie au besoin de communion « laïque » avec la communauté mondiale, ce qui permet au téléspectateur concerné de se situer dans une temporalité universelle. Il ressort de cette analyse qu'il ne faut pas considérer la question de l'identité dans le monde arabe comme une réalité figée, mais comme une réalité mouvante qui évolue chez les personnes au gré des préoccupations nationales et mondiales. L'ensemble de ces contributions présente la particularité de mettre en parallèle l'expérience de plusieurs pays arabes, de telle sorte que le lecteur puisse se faire une idée d'ensemble et qu'il saisisse, à la fois les enjeux et les contradictions qui traversent le monde arabe, souvent perché à tort

comme un bloc uniforme. L'originalité des thèmes développés ainsi que leur complémentarité donnent à ces recherches une envergure supplémentaire. Rares sont en effet les travaux sur les médias arabes qui ne se contentent pas d'une approche historique, comme l'ont si bien fait les participants de ce séminaire. Le lecteur avisé appréciera à n'en pas douter la prise en considération de l'individu récepteur comme variable déterminante alors qu'il avait été plus ou moins négligé dans les études antérieures. Les actes de ce séminaire contribuent donc indéniablement à une meilleure compréhension des politiques médiatiques des pays arabes et ouvrent de nouvelles perspectives méthodologiques qui, nous l'espérons, seront explorées par tous ceux qui sont intéressés par l'évolution des médias au sein du monde arabe.

**Kamel Hamidou**  
CREM, université de Metz

Mathieu BRUGIDOU, Jérôme CHUELO, Hélène Y. MEYNAUD, dirs, *Tempête sur le réseau. L'engagement des électricien(ne)s en 1999*. Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2002, 254 p.

Quelle est la pertinence du concept de « crise » pour qualifier « l'événement tempête » de fin 1999 ? Quelles sont les formes et la nature de la mobilisation – de l'engagement – des acteurs observée au sein d'EDF pendant la tempête ? Quels enseignements exploiter pour la gestion des crises futures ? Il s'agit là de quelques-unes des questions essentielles à l'origine de l'ouvrage proposé par l'équipe pluridisciplinaire du GRETS-EDF (Groupe de Recherche Énergie-Technologie et Société). *Tempête sur le réseau. L'engagement des électricien(ne)s en 1999* peut, d'abord, se lire comme un regard de l'intérieur sur la manière dont les tempêtes de 1999 ont été gérées par l'entreprise publique. Plus largement, l'ouvrage est aussi une contribution aux débats sur la prévention des crises au sein des sociétés post-industrielles

contemporaines, dans un contexte de dépendance technologique et énergétique croissante.

Le point de départ de l'ouvrage s'inscrit dans le dispositif de « Retour d'Expérience Tempête » (REX) commandé par la direction d'EDF, soucieuse d'identifier les enseignements opérationnels à exploiter dans l'avenir. D'emblée, les auteurs informent sur le cadre de l'étude. En raison de l'ampleur de l'événement, des multiples aspects imbriqués dans « l'objet tempête » (institutionnel, humain, technologique, organisationnel, managerial...), de la complexité de leurs interactions et des limites méthodologiques du dispositif d'enquête, les auteurs ont privilégié les thèmes « gestion de crise » et « aspects humains et sanitaires ». Une large place est également faite à la dimension communicationnelle pendant la « crise », celle-ci participant aussi à la construction des représentations de l'événement. L'approche adoptée s'inscrit dans la tradition compréhensive. À partir de témoignages recueillis par entretiens et, via le forum Intranet ouvert dès début janvier, il s'agit de privilégier la compréhension du sens que les acteurs ont donné à leur engagement et leur(s) représentation(s) de l'événement. L'ouvrage, organisé en trois parties et sept chapitres, s'accompagne d'une bibliographie thématique et d'un précieux index de sigles.

Dans la première partie, les contributeurs portent un regard critique et distancié sur le dispositif conceptuel et méthodologique (REX) mis en place avec une visée prospective. Certes, comme ils le soulignent, les contraintes (de délais, de coût) imposées par le REX ont interféré sur la nature et l'exhaustivité des données recueillies (choix des sites de l'étude et des protagonistes interviewés). En partant du point de vue et des représentations des acteurs impliqués (cadres et opérateurs de base), l'étude de terrain apporte un premier éclairage sur la réponse de l'entreprise, dans ses aspects positifs et négatifs. Ainsi, apparaissent, d'une part, la mobilisation subjective de grande ampleur – souvent spontanée – des agents,

le professionnalisme et le savoir-faire des agents favorisant l'efficacité des réponses et, d'autre part, *a contrario* des dysfonctionnements tels « l'adéquation insuffisante de l'organisation de crise prescrite », « le manque d'anticipation de l'entreprise vis-à-vis de ces phénomènes », « le décalage de perception des problèmes entre les cellules nationales et les unités locales » (pp. 58-60). L'objectif de l'étude dépasse le simple bilan analytique des aspects positifs *versus* aspects négatifs. Il s'agit de rechercher, d'identifier « les zones majeures de vulnérabilité organisationnelle » (p. 62) qui seraient susceptibles d'aggraver la situation. Si le concept de crise est remis en cause et si l'expression de « système sociotechnique fortement sollicité par un accident majeur » est privilégiée, les auteurs concluent cependant sur l'hypothèse que « des facteurs de crise latents demeurent » (p. 70), facteurs dont il faut tenir compte dans la construction d'une stratégie de gestion des crises futures. Ce diagnostic est enrichi par la contribution d'un expert d'Hydro-Québec, Richard Chabot, favorisant ainsi un échange d'expériences.

L'engagement, reconnu, des électricien(ne)s méritait d'être explicité. C'est donc au thème de la mobilisation interne des acteurs qu'est consacrée la deuxième partie de l'ouvrage. Celle-ci est abordée sous différents angles. À partir d'entretiens – construits sur la base du *forum Intranet* ouvert début janvier –, Elisabeth Chauffier et Jérôme Cihuelo explorent les ressorts de la mobilisation. En bousculant l'organisation prescrite, la tempête a créé du « jeu », permettant une forme de réappropriation du travail par les agents qui se caractérise par plus d'autonomie, tant dans l'organisation du travail que dans la mise en pratique des savoir-faire professionnels. Pour les auteurs, le sens de cet engagement serait celui d'une cohérence retrouvée dans laquelle « l'action vécue et la finalité globale de l'institution se recouvrent » autour, notamment, des valeurs et missions de service public. Finalement, *via* les concepts de métier, d'autonomie, de coopération, d'identité, de culture travaillés par la sociologie du travail et

des organisations, c'est la nature du lien social dans l'entreprise et du « rapport à l'institution » qui se trouvent interrogés. Un questionnement qui s'avère crucial dans un contexte socio-politique et économique où les services publics semblent appeler de nouvelles formes de régulations sociales. Hélène Meynaud et Yann Cochin, quant à eux, s'interrogent sur les conditions d'interventions des chercheurs dans la mise en place du dispositif de soutien psychologique pour les agents. Sans remettre en cause l'utilité sociale des psychologues, les auteurs poursuivent leur questionnement sur le caractère présumé nécessaire d'un tel dispositif, non dépourvu d'ambiguïté, en ce qu'il tend à « victimiser » les individus, soulignant l'idée que « le regard que l'on porte sur autrui construit en partie ses réactions » (p. 146).

La troisième partie aborde la communication de l'entreprise avec son environnement selon deux axes. Le premier est fondé sur une analyse thématique des messages recensés sur le *forum* « Intempéries » de l'entreprise ouvert pour le public, et – soulignent les auteurs –, largement investi par les agents d'EDF. L'analyse montre aussi comment les préoccupations des internautes, centrées au départ sur l'événement lui-même, se déplacent vers des thématiques récurrentes et plus controversées tels le service public ou la politique énergétique. Le second axe s'appuie sur des entretiens réalisés auprès des différentes catégories de population « sinistrées », avec un objectif opérationnel, puisqu'il s'agit, à partir d'un bilan sur la perception de la crise, de « préparer la communication d'après-crise ». Si la perception, positive, de la gestion de la crise est relativement consensuelle, le chapitre met en évidence le rôle de médiation joué par les élus locaux entre l'entreprise et les populations, assurant une fonction d'information auprès des agents et de la population et une fonction de réassurance.

Malgré quelques redondances, l'ouvrage présente nombre d'éléments inté-

ressants en se situant pleinement dans l'actualité scientifique, politique et sociale. Sans faire l'impasse sur les dimensions conceptuelles (questionnement sur de nombreux présupposés) et méthodologique, il rencontre des interrogations qui traversent les sociétés post-industrielles contemporaines autour, notamment, des thèmes de la prévention du risque et des crises (le « principe de précaution »). Certes, l'événement est lié à un phénomène naturel – une tempête –, mais il pourrait être utilement mis en relation avec d'autres travaux relatifs à ces thèmes tel le travail du sociologue allemand Ulrich Beck (*La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001, recensé dans le n° 2 de *Questions de communication*).

**Géraldine Jannin,**  
CREM, université de Metz

Dominique CARRÉ, Jean-Guy LACROIX, dirs, *La santé et les autoroutes de l'information. La greffe informatique*. Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2001, 312 p.

Si le thème des autoroutes de l'information (AI) a déjà fait l'objet de nombreuses études et publications (Vedel, 1996 ; Guillaume, 1997 ; Lefebvre et Tremblay, 1998), notamment depuis le discours du vice-président américain Al Gore en 1991, l'ouvrage dirigé par Dominique Carré et Jean-Guy Lacroix, présente un double intérêt. D'abord, en proposant une analyse des conditions et modalités d'implantation des autoroutes de l'information, en France et au Québec, dans le secteur sans cesse réformé de la santé, les auteurs confrontent les discours – souvent apologétiques – et la réalité du terrain. Ensuite, l'ouvrage s'adresse surtout – et c'est aussi un « objectif social » que soulignent les auteurs – moins au consommateur et client qu'à l'utilisateur du système de santé et au personnel de santé, au citoyen. Il donne des clés pour décrypter et comprendre la complexité

des enjeux et les conséquences de ces AI sur le système socio-sanitaire pour, *in fine*, interroger le processus d'informatisation en cours de la société.

Les chercheurs seront aussi intéressés par les questions scientifiques que pose cet ouvrage qui s'inscrit dans la continuité d'une problématique, celle de la convergence, déjà développée dans le cadre du programme de recherche France-Québec auquel participent le GRICIS, le GRESEC, le LabSIC et dont une première phase (1991-1994) avait produit *De la télématique aux autoroutes électroniques. Le grand projet reconduit* (Québec/Grenoble, Presses de l'Université du Québec/Presses Universitaires de Grenoble, coll. Communication, culture et société, 1994). Dans cette perspective, la convergence n'est pas envisagée dans son substrat technologique, mais comme un construit social. Plusieurs questionnements sont à l'origine de *La santé et les autoroutes de l'information* : quelles sont les formes de cette convergence et comment se manifeste-t-elle ? Quels sont les freins et les leviers qui interviennent dans la mise en place des AI ? À travers le rôle de l'État, quel est le « sens sociopolitique » de ces initiatives ?

L'étude repose sur une double analyse. D'une part, celle des discours, à partir notamment des rapports officiels publiés en France et au Québec, tant dans le secteur de la santé que dans celui des autoroutes de l'information, d'autre part, celle des principales expérimentations en cours telles la télémédecine (télésurveillance, téléradiologie...) ou la mise en réseau des informations médicales. L'ouvrage est préfacé par deux professionnels de la santé. La pluralité des contributions et la pluridisciplinarité des auteurs (sociologues, politologues, chercheurs en sciences de la gestion et de l'économie ou en sciences de l'information et de la communication), experts, médecins et cadres de la santé éclairent le propos dans ses multiples aspects. Les contributions sont organisées en quatre parties (et quatorze chapitres). Dans un

premier temps, les auteurs proposent une lecture contextuelle des politiques mises en œuvre, tant dans le secteur de la santé que dans celui des nouvelles technologies de l'information et de la communication, en France et au Québec. Dans une perspective socio-historique sont développées les différentes causes à l'origine des difficultés qui affectent les systèmes de santé dans les pays industrialisés et la nécessité d'une « refonte » du système socio-sanitaire à laquelle doit contribuer la mise en place des AI, avec – pour objectif – une meilleure rationalisation des soins. Cet effort de contextualisation permet de resituer le débat dans un cadre sociétal plus large et plus libéral marqué, notamment, par la volonté des pouvoirs publics de moderniser ses services publics, volonté liée à la crise du modèle fordien-keynésien (État-Providence).

La deuxième partie éclaire les processus d'innovation en cours. Consacrée aux enjeux liés à l'introduction des AI dans le secteur de la santé et à l'évolution des stratégies d'acteurs – dont les objectifs ne sont pas toujours identiques –, elle infléchit la réflexion sur les conditions favorables au développement des AI : favoriser le jeu des interactions (coopération, coordination) entre les différents acteurs impliqués que sont l'État, les acteurs de la santé, les industriels, le « citoyen-patient », tout en privilégiant les « stratégies plurielles » plutôt que les « grands projets ».

Ces dimensions « macro » examinées, les auteurs s'intéressent, dans une troisième partie, à différentes expérimentations de télémédecine en cours – soulignons, au passage, l'effort de clarification des termes spécialisés ou professionnel – en cherchant à identifier les freins et les leviers susceptibles d'intervenir lors de la phase d'implantation. L'accent est mis sur les transformations socio-organisationnelles que ces technologies induisent dans les modes d'organisation du travail, les pratiques professionnelles et la relation médecin-patient. Observant, par exemple, plusieurs expériences réalisées

en radiologie – domaine fortement investi par ces technologies –, Vincent Hazebrucq souligne que ce sont moins les insuffisances techniques des systèmes qui sont en cause que la nature des liens entre les acteurs médicaux (telle la primauté de leurs relations interpersonnelles préexistantes). L'identification et la garantie de la qualification de celui qui répond, la nécessité de prendre en compte les réticences face à d'éventuels contrôles sur les pratiques des médecins sont autant de gages de confiance dans le cas de la téléradiologie. Enfin, dans une perspective critique, les auteurs questionnent le « sens sociopolitique » de ce processus d'informatisation du secteur de la santé et, plus généralement, de la société, présenté comme « incontournable », et regrettent que les enjeux sous-jacents pour les citoyens soient absents du débat.

L'intérêt majeur de l'ouvrage réside dans la mise en évidence de l'écart entre la « simplicité » des discours et la complexité des enjeux et logiques techniques, économiques, éthiques, sociaux et humains à l'œuvre. La qualité des données recueillies – analyse des rapports officiels, des discours et des actions des acteurs parties prenantes, observation de dispositifs en cours d'expérimentation – tant en France qu'au Québec, fait toutefois regretter l'absence de perspective ou de synthèse comparative dans l'analyse qui est proposée. En effet, si la convergence est ici envisagée comme un construit social et un processus, c'est-à-dire jamais déterminée, si la part belle est laissée aux stratégies et à l'action des différents groupes sociaux, une mise en relation des perspectives française et canadienne aurait enrichi le propos. Certes, la France et le Québec présentent nombre de points communs et, en l'occurrence, une histoire riche d'expérimentations dans le domaine des communications, mais compte tenu des cadres « idéaux-logiques » respectifs (« modernisation des services publics » pour l'un et « rationalisation » pour l'autre), les

enjeux et les logiques pèsent-ils le même poids dans les deux pays ? Les freins ou résistances sont-ils identiques ? Plus généralement, peut-on envisager l'hypothèse de l'existence de dynamiques culturelles dans les modalités d'implantation des AI ?

Ainsi, la métaphore de la « greffe informatique », sous-titre de l'ouvrage, prend-elle tout son sens. Face à la linéarité et aux déterminismes techniques et économiques sous-jacents dans les discours des promoteurs des TIC, les auteurs, à partir de l'observation des expérimentations, soulignent la complexité et les incertitudes relatives à la mise en place des AI dans le secteur de la santé. Dans cet ouvrage de type *work in progress*, la question des usages est peu abordée. Mais, à la lumière des nombreuses recherches menées sur l'insertion sociale des outils de communication, il est fort possible que les modalités d'appropriation de ces moyens de communication par les personnels de santé et les patients révéleront, avec le temps et en fonction des contextes, des pratiques inattendues. Dès lors, comment les acteurs de la santé se saisiront-ils, au sens originel du terme, des potentialités offertes par les AI ?

**Géraldine Jannin**  
CREM, université de Metz

Patrick CHARAUDEAU, Dominique MAINGUENEAU, dirs, *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris, Éd. du Seuil, 2002, 666 p.

Dans l'« Avant-propos », Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau prennent le soin de signaler que leur *Dictionnaire d'analyse du discours* est le premier du genre. Il a l'ambition de devenir un outil de travail essentiel pour les « chercheurs qui rencontrent le langage sous ses divers aspects », pour « les professionnels qui étudient comment manier le langage à des fins d'information, de persuasion ou de séduction », pour « les formateurs

travaillant en didactique de la langue, maternelle ou étrangère [...] comme pour les enseignants de toutes disciplines [qui voudraient] renouveler les pratiques traditionnelles du commentaire ». Pour ce faire, et sauvegarder la diversité inhérente à ce champ théorique, il a été fait appel aux meilleurs spécialistes (vingt-neuf au total) des courants qui travaillent à la constitution d'une linguistique du discours. Tous les articles sont signés et l'ouvrage constitue un panorama des recherches – essentiellement francophones – qui ont pour objet le discours. Il faut reconnaître que la variété des rédacteurs ne nuit aucunement à la cohérence de l'ouvrage, dans la mesure où ces derniers, tout en définissant les concepts clés de l'approche, donnent une vision dynamique d'une discipline en devenir et dont les recherches ont produit des outils conceptuels non négligeables. Ce dictionnaire est un « guide conceptuel facilement consultable, bien documenté et clairement exposé ». Pour cela, il a dû résoudre des problèmes à la fois de nomenclature et de définition, comme l'expliquent les deux maîtres d'œuvre dans leur « Avant-propos ».

En effet, le choix des entrées n'était pas évident tant l'analyse du discours est au carrefour de disciplines aussi variées que la sociologie, la psychologie, l'anthropologie, la linguistique textuelle, la théorie de l'argumentation, la rhétorique..., soit, en fait, la totalité du champ des sciences humaines et sociales. Aussi, d'une façon très pragmatique, les auteurs ont-ils demandé aux différentes équipes sollicitées de choisir les termes qui leur paraissaient devoir faire l'objet d'une entrée et ont privilégié les *items* que risque de rencontrer tout lecteur d'un article ou d'un livre traitant du discours. En priorité, ont été retenues les notions que les dictionnaires déjà parus passent sous silence et qui paraissent incontournables en analyse de discours. Ce dictionnaire se distingue, en effet, des dictionnaires de linguistique ou de

sociologie, dans la mesure où toutes ses entrées renvoient aux travaux sur le discours des dernières décennies, et que tout *item* importé d'un autre champ est traité selon le point de vue de l'analyse du discours. Ce parti pris a pour conséquence que, dans cet ouvrage, on ne trouvera pas d'entrées liées à des manifestations concrètes du discours (journal télévisé, déclaration politique, fiction, etc.). Il s'agit bien d'un dictionnaire de notions et de concepts pour l'analyse de discours.

Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau rappellent aussi que le traitement des définitions n'a pas été sans poser problèmes, tant les concepts choisis sont loin d'être univoques et tant ils apparaissent, parfois, consubstantiels au métalangage d'une équipe spécifique de chercheurs. Il fallait donc éviter le patchwork d'exposés théoriques isolés les uns des autres et la simple recension de mentions, sans aucun pouvoir explicatif. Aussi a-t-on demandé aux différents rédacteurs d'explicitier toutes les notions en faisant référence, en priorité, aux auteurs qui les ont définies, tout en tentant, chaque fois, de les mettre en perspective. C'est à ce principe que répond le système des renvois internes au dictionnaire. Ce dernier opère à deux niveaux. D'abord, dans le corps de l'article, la présence d'un astérisque à la suite de certains termes signale que les notions auxquelles renvoient ces items sont définies dans l'ouvrage. Ensuite, à la fin de nombreux articles, le rédacteur renvoie, sans souci d'exhaustivité bien évidemment, aux termes qui appartiennent au même champ notionnel. Enfin, il faut signaler l'intérêt de la « Table » qui se trouve à la fin du volume, car elle regroupe les entrées par centres d'intérêt et facilite, comme le souhaitent les auteurs, la circulation à l'intérieur du dictionnaire.

Le traitement de la bibliographie constitue une des originalités de ce dictionnaire. En effet, les références ne se trouvent pas à la fin de chaque article, mais dans le fil du texte selon les conventions dominantes dans la rédaction

des communications en sciences du langage. Ces références ont deux rôles essentiels : signaler les travaux qui viennent étayer l'exposé du rédacteur et donner les coordonnées exactes des citations utilisées. On ne s'étonnera donc pas de trouver, à la fin du volume, une très riche bibliographie (56 pages) qui recense les auteurs, les ouvrages et les communications cités dans le corps des articles. Aussi, cette bibliographie constitue-t-elle un index très précieux des noms cités. Ce dictionnaire permet, ainsi, au lecteur intéressé d'approfondir ses recherches en allant directement aux sources des différents articles. En conséquence, ce dernier devra être régulièrement réactualisé, afin de suivre au plus près l'état de la recherche, s'il veut conserver sa pertinence et ses ambitions.

Certes, cet ouvrage se veut un outil de travail efficace pour un public intéressé par l'analyse du discours, mais il est aussi signe de « l'émergence d'une discipline », et revendication d'un « territoire d'un champ de recherches qui est de plus en plus visible dans le paysage des sciences humaines et sociales » (p. 7). D'ailleurs, la définition qui est donnée de « discours » montre bien la richesse d'une telle approche. Selon Dominique Maingueneau, le discours, qui suppose une organisation transphrastique, est orienté : il est lié à la visée du locuteur et se développe dans le temps. Par ailleurs, il est une forme d'action. Il est interactif et contextualisé, tout en contribuant à définir son contexte qui peut se modifier en cours d'énonciation. Il est régi par des normes, et enfin, il est pris dans un interdiscours. En définitive, « considéré de cette façon, le discours ne délimite pas un domaine qui puisse être étudié par une discipline consistante. C'est davantage une manière d'appréhender le langage » (pp. 187-190).

**Raymond Michel**

*CELTED, université de Metz*

Akiba A. COHEN, Tamar ZEMACH-MAROM, Jürgen WILKEN, Birgit SCHENK, *The Holocaust and the Press. Nazi War Crimes Trials in Germany and Israel*. Cresskill (New Jersey), Hampton Press, 2002.

Contrairement à ce que le titre de ce volume pourrait laisser sous-entendre, l'étude présentée ici ne traite pas du silence des médias face à la shoah pendant la période nazie, mais de la couverture médiatique des grands procès nazis par la presse israélienne et allemande. L'approche des deux équipes de recherche, en Israël et en Allemagne, est très originale par son caractère comparatiste et par la taille du corpus permettant une analyse longitudinale. Très peu de travaux ont jusqu'alors abordé la problématique de la mémoire du judéocide sous cet angle qui permet, d'une part, d'explorer les différents rapports, difficiles dans les deux cas, des sociétés israélienne et allemande avec ce « passé qui ne veut pas passer » (E. Nolte) et de montrer, d'autre part, l'évolution de la perception de la shoah sur une période de plus de quarante ans.

Issu d'un projet de recherche binational, le livre présente quatre des grands procès du nazisme comme des événements médiatiques qui ont permis à des faits historiques de devenir partie prenante de l'actualité. Avec les procès de Nuremberg (1945-1946), Eichmann (Jérusalem, 1961-1962), Auschwitz (Francfort, 1963-1965) et Demjanjuk (Jérusalem, 1987-1988), le corpus prend en compte deux procès par pays, recherchant un équilibre entre couverture nationale et réception d'un événement dans l'autre pays. Après une brève mise en contexte historique et journalistique de chacun des procès et un aperçu de l'évolution du rôle de la shoah dans les deux sociétés – se fondant surtout sur des résultats de sondages –, les auteurs présentent les résultats d'une étude empirique qui porte sur six quotidiens dans chaque pays. Plus de 3 500 articles allemands et

5 600 articles israéliens ont été analysés selon la méthode de l'analyse de contenu qualitative prenant en compte une cinquantaine d'éléments codés. Le codage s'est effectué à deux niveaux : une première partie des éléments retenus concerne des aspects formels (longueur, taille, placement, thèmes abordés, etc.), une seconde porte sur les détails des arguments.

La plus grande partie de l'ouvrage expose, sous forme de tableaux commentés, les détails empiriques de cette recherche. L'analyse formelle, axée sur les aspects « physiques » des articles, permet de dégager l'importance attribuée à la thématique par rapport à d'autres sujets. Ainsi, apparaît-il que les journaux israéliens prêtent légèrement plus d'attention au procès nazis que les journaux allemands. En outre, ils mettent l'accent plus sur les témoignages – dans le texte ainsi que dans l'image – que les journaux allemands qui, eux, se concentrent plus sur les accusés, résultat évident si l'on considère l'évolution de la mémoire de la shoah dans les deux sociétés. Dans l'ensemble, cette étude contredit et renforce en même temps des acquis d'autres recherches. Ainsi, les auteurs montrent-ils que l'intérêt porté au procès de Nuremberg, en Allemagne, est nettement supérieur à ce que les précédentes recherches ont pu supposer, même si l'on considère la fonction de l'administration d'Occupation dans le contrôle des médias. La couverture journalistique du procès Eichmann marque, en revanche, une recrudescence de l'intérêt pour la shoah dans les deux pays, déjà démontrée dans des études antérieures. Dans le cas du procès Auschwitz, les auteurs peuvent confirmer qu'il était surtout axé sur le besoin d'apprendre les détails des événements pour savoir ce qui s'était réellement passé. Dans la mise en contexte de l'ensemble des résultats, on peut constater que, dans les journaux, se dégagent plus de différences entre l'Israël et l'Allemagne qu'il n'y en a sur l'axe temporel. La concentration des textes – dans la forme et au niveau

argumentatif – sur les victimes, du côté israélien, et sur les responsables des crimes, du côté allemand, en est le plus pertinent exemple. Là où la presse en Israël met l'accent, dès le début, sur la shoah, on peut observer un passage de la thématique de la guerre vers le judéocide dans l'opinion publique allemande.

Au niveau de la méthode, cette étude montre les forces de l'analyse qualitative du contenu, mais également ses faiblesses : l'analyse qualitative du contenu permet de travailler un très grand corpus sur une longue période, mais elle néglige les dynamiques et enjeux propres à chaque événement. La prise en compte des caractéristiques de la couverture médiatique de chaque procès pourrait contribuer à mieux élucider les processus mémoriels en cours. Les auteurs, conscients des limites de leur entreprise, soulignent que le déplacement de la problématique vers divers médias, comme la télévision et le cinéma, observable ces dernières années, nécessite d'autres études dans ce domaine.

**Christoph Vatter**  
Université de la Sarre  
CREM, université de Metz

Marlène COULOMB-GULLY,  
La démocratie mise en scènes.  
Télévision et élections.  
Paris, CNRS Éd., 2002, 166 p.

Comment, en sciences de l'information et de la communication, analyser la vie politique et, notamment, la vie électorale ? En spécifiant son objet, Marlène Coulomb-Gully définit les frontières, les particularités et donc l'intérêt de son approche de spécialiste des médias. Si d'autres disciplines, comme la sociologie ou les sciences politiques, se centrent sur les mutations récentes du jeu politique, les nouvelles configurations organisant les relations hommes politiques/journalistes/public, l'influence des médias, l'agenda politique, le travail gouvernemental, la vie politique, mais aussi sur les

connaissances des gouvernés, l'apport d'une approche communicationnelle est de montrer ce que change cette nouvelle médiatisation sur la représentation de la vie politique. Surtout si, comme le résume la belle formule initiale de l'auteur : « La politique à la télévision, c'est d'abord de la télévision ». Mais, d'emblée, l'auteur précise : « Le propre de la télévision réside dans sa formalisation "sensible", dans le formatage "esthétique" qu'elle impose ». Et cette rhétorique télévisuelle joue sur la narration et les rituels de campagne, sur la symbolique et l'incarnation politique, mais aussi de manière plus anecdotique, sur la satire politique.

D'abord, on ne peut parler de campagne électorale sans parler de mise en récit, de cet enchaînement de séquences qui partent de la candidature, des multiples rebondissements, jusqu'au dénouement que sont les résultats. Cette mise en récit permet et, en fait, oblige à s'inscrire dans un schéma prévisible, récurrent – tous les cinq ans désormais – et déjà connu, donc plus facilement compréhensible : le déroulement de la campagne. On peut d'ailleurs mesurer l'importance de ce récit de campagne, ou de cette campagne en récit, par la rationalisation, *a posteriori*, dont font l'objet toutes les campagnes présidentielles. Conformément aux règles de cohérence narrative, on reconstruit après coup la façon dont il fallait lire les signes de la victoire des uns (celle de Jacques Chirac sur Édouard Balladur, 1995), et la défaite des autres (celle de Lionel Jospin en 2002). Il est instructif de décrire comment les programmes télévisés ont contribué à cette économie du récit en 1995. Narration implique personnage. C'est Jacques Chirac, dépeint en héros trahi (cf. sa marionnette transpercée de couteaux par *Les Guignols de l'info*), ou en perdant annoncé (la fameuse interview d'Arlette Chabot) finalement vainqueur. C'est encore Édouard Balladur dépeint en héros/vainqueur probable.

Logiquement, c'est plus encore sur les moments forts de cette histoire que pèse

la rhétorique télévisée. Que change alors la présence des caméras sur ces rites politiques comme les meetings quasi quotidiens, le passage obligé de la déclaration des candidatures, le dépôt des cinq cents signatures, le commentaire des résultats des premier et deuxième tour ? Tous doivent être visibles, organisés pour être immédiatement lisibles. Par exemple, cela est vrai du rituel de visite des villes de province. Se déplacer sur un lieu public, un hôpital (Lionel Jospin, 1995, Carcassonne), ou visiter des PME-PMI (Édouard Balladur, Jacques Chirac), choisir tel ou tel décor de ce rituel de campagne, n'a pas la même signification, question de bord politique. Plus intéressant encore, à la lecture de ces différents rituels dont la médiatisation est analysée, l'effet télévision pèse plus encore dans certains domaines que dans d'autres. Bien sûr, convoquer les caméras pour déclarer sa candidature à Matignon, en tant que Premier ministre (Édouard Balladur, 1995), ne manque ni de poids ni de signification. Mais on peut encore le faire devant la presse régionale (Jacques Chirac, 1995), ou en direction de toute la presse écrite (Lionel Jospin, 2002). En revanche, tous les meetings politiques se sont adaptés à la rhétorique télévisée. Média audiovisuel oblige, le message doit à la fois être conçu pour l'écrit (le discours) et l'image. Désormais, explique Marlène Coulomb-Gully, le rôle de la foule, des soutiens du candidat placés au premier rang, de la couleur « repère » (bleu profond pour Jacques Chirac, vert espoir pour Lionel Jospin en 1995), les slogans inscrits sur les pupitres (suffisamment hauts pour être insérés dans un plan moyen) sont désormais incontournables, inévitables mais surtout visibles. Mais, autant que sur la forme, c'est sur le fond de ce rituel que pèse, selon l'auteur, cette rhétorique télévisée. À la diversification des genres informatifs télévisés (débat, JT) répond la diversification des moments du meeting (discours, débat sur une estrade ou encore interview du candidat par une personnalité de la région). Le contenu s'adapte au média.

Il faudrait alors interroger les raisons pour lesquelles certains rituels offrent plus de prise à l'institution et à la rhétorique télévisées que d'autres. Est-ce en raison de leur caractère plus visuel que sonore ? En raison de leur force dramatique ? Quoi qu'il en soit, et c'est l'une des forces de ce livre, en nous entraînant là où nous amènent aujourd'hui les candidats, en décryptant les lieux où ils se rendent (sorties publiques), les temps qu'ils choisissent (prendre le 1<sup>er</sup> mai pour faire des déclarations), les personnes qu'ils rencontrent devant les projecteurs ou non (foule ou non, personnalités locales présentes ou pas), les gestes qu'ils réalisent (discours, marche, cérémonie), cette diversification des regards et des rites analysés dit toute la complexité réelle des rapports entre télévision et politique. Dire cela, c'est dire, comme le fait l'auteur, qu'il faut déplacer l'analyse des rapports entre télévision et politique des seuls plateaux télévisés. C'est dire que ces rapports ne se construisent pas seulement dans les débats et les interviews politiques. C'est insister sur le fait que la démocratie télévisée prend de plus en plus corps dans les reportages de campagnes, ceux des JT comme ceux des reportages de magazines télévisés.

De la même façon, parce que, de plus en plus, une campagne électorale se joue de multiples significations, à la fois sur l'image et le son mais aussi sur des temps, des lieux, des attitudes préméditées, parce que les élections sont de plus en plus un moment de « surchauffe symbolique » pour reprendre le mot de Jacques Gerstlé, interroger l'impact de la télévision sur la symbolique politique était aussi une nécessité. Là encore, les constats sont multiples. Mettre en scène pour la télévision un symbole, c'est d'abord en faire quelque chose de visible. Ainsi de Jeanne d'Arc, pas seulement revendiquée par Jean-Marie Le Pen, mais visuellement et presque physiquement accaparée par le candidat, *via* une statue posée sur son bureau. C'est faire feu de tout bois. Visuellement : les couleurs, les drapeaux (celui de l'Europe et de la

France pour un discours européen), les sigles (la croix de Lorraine, symbole du gaullisme repris par Édouard Balladur). « Auditivement » : les slogans, les hymnes (l'Internationale versus la Marseillaise). Mais, c'est tout autant l'obligation pour les grands candidats de ne pas afficher des symboles trop clivants, tout obnubilés qu'ils sont par le double fait que, pour l'emporter, il faut déplaire au moins d'électeurs possibles et que la télévision est par excellence un média de masse, c'est-à-dire un média au public fortement pluriel. En ce sens, Marlène Coulomb-Gully a raison de rappeler qu'en obligeant à s'adresser à un public de téléspectateurs beaucoup plus indéterminé que celui des simples militants, la retransmission télévisée d'un meeting ou d'une rencontre incite à arrondir son discours. La dépolitisation de la vie politique est certes un phénomène qui dépasse de très loin le seul rapport télévision et politique, mais l'effet est tout de même aggravant. Ainsi de la pomme : qu'y a-t-il de moins clivant, de moins connoté politiquement et de plus éphémère qu'une pomme comme symbole de campagne (Jacques Chirac, 1995) ? Il en est de même du corps politique, tantôt proche (Jacques Chirac : le gaullisme populaire), tantôt distant (Édouard Balladur), tantôt absent (Lionel Jospin, candidat d'un parti plus que d'une personne), tantôt caricaturé (*Les Guignols de l'info*, *Le Bébête show*). Tout fait sens. Rien ne peut plus être laissé au hasard, et surtout pas aux hasards interprétatifs des électeurs.

Au total, l'accumulation des exemples, la multiplication des terrains d'analyses rendent la démonstration convaincante, instructive et agréable à suivre. Aujourd'hui, on ne peut occulter que la rhétorique politico-télévisuelle repose sur les principes du récit narratif, privilégiant la dimension rituelle de la campagne, une expression figurative symbolique mais aussi – comme l'avait aussi montré Patrick Lecomte à propos de Michel Noir (*Télévision, élections et démocratie*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1993) – une expression personnalisée et théâtralisée. Reste

malgré tout à savoir si en centrant son analyse sur un média – ici la télévision – on ne prend pas le risque de surestimer l'influence de ce seul média dans l'organisation de ce ballet médiatique ? Et par exemple de la visualisation des symboles. Comment séparer ce qui, parmi les symboles lisibles par l'image, est l'effet du seul média télévision ou des photos de Une de presse écrite ? Le langage photographique n'est-il pas tout autant un langage symbolique que le langage audiovisuel, un langage où l'expressivité des visages, la mise en situation, synthétisent en un cliché un point de vue sur un candidat ? Comment distinguer, dans le choix des slogans ou des musiques des meetings, ce qu'on doit à la seule présence des caméras et à celle des radios ? Comment différencier les procédés de narration des journalistes télévisés de ceux des journalistes de presse écrite racontant en feuilleton quotidien le déroulement de la campagne ? On doit, comme le fait Marlène Coulomb-Gully, rappeler que la mise en récit est une loi générale de l'information. Et insister sur ce qui est propre à ce véritable multimédia de masse qu'est la télévision. Peut-être faut-il alors généraliser cette perspective.

En ce sens, autant qu'une influence décisive de la télévision dans la mise en récit de la campagne électorale, c'est d'une influence particulière dont il faut parler. Ce livre doit donc être lu comme un travail permettant de cerner précisément les procédés particuliers au média télévisé pour mettre en scène et en récit tous les soubresauts électoraux qui traversent une campagne, télévisée en premier lieu mais, de plus en plus, multimédiatique.

**Sébastien Rouquette,**  
CEISME, université Paris 3

**Laurent CRETON, *Économie du cinéma, perspectives stratégiques.***  
Paris, Nathan, coll. Nathan Cinéma, 2001, 287 p.

Dans cette troisième réédition actualisée, Laurent Creton analyse l'industrie filmique

dans une perspective stratégique afin d'en montrer les enjeux. Les deux premiers chapitres confrontent la théorie économique aux paradoxes du cinéma, compris à la fois comme art et industrie. La deuxième présente les structures de la filière et la stratégie des entreprises et permet de revenir sur les outils conceptuels précédemment exposés. Les différents chapitres sont suivis de résumés didactiques permettant une lecture claire de l'ouvrage. Le marché cinématographique est abordé du point de vue du marketing, appliqué à l'exploitation et à son évolution. L'auteur décrypte l'ensemble de ces mécanismes promotionnels pour en faire la critique et en montrer les limites. D'ailleurs, ces thèses sur le marketing accordent au marché une fonction centrale (voir aussi cette approche développée par Laurent Creton, dans *Cinéma et marché*, Paris, A. Colin, 1997). Outil pédagogique, le livre revient sur la mutation de fond de l'ensemble de la filière, au début des années soixante. Liée à la chute de la fréquentation, elle avait généré une crise durable de l'exploitation cinématographique dont il réexamine ici les remèdes.

Diverses questions sont posées par l'auteur. Par exemple, dans le contexte d'internationalisation et d'innovation technologique permanente, comment appréhender de manière plus stratégique cette économie du cinéma ? Où pointer la véritable nature des contraintes socio-économiques ? L'ouvrage permet de mesurer les enjeux concurrentiels comme les stratégies d'investissements devenues plus complexes sur des marchés plus internationalisés. L'offensive commerciale autour de films nouveaux, conçus comme des produits recyclés dans l'audiovisuel, a encouragé depuis près d'une décennie la mise en place d'un cadre plus libéral des marchés du cinéma où l'« *entertainment* » devient un nouveau mode de régulation sociale. Le modèle du supermarché se déclinant dans la culture, de manière accélérée et dominante, interagit d'amont en aval sur la création artistique. Sur un marché du cinéma plus standardisé, comment préserver une création plurielle en amont ? La concentration verticale met

en péril le cinéma indépendant, générant une rotation plus rapide de films qui n'ont plus le temps aussi d'exister sur les marchés (la formule de prix unique ou les conflits entre partisans/adversaires des multiplexes et cinémas indépendants suscitent des polémiques locales). La guerre des prix, le développement conflictuel des multiplexes, depuis 1995, constituent les événements majeurs intervenus sur un marché du cinéma finalement encore atypique en France, puisque fortement soutenu par les politiques publiques. Quelles seront, dans ce contexte renouvelé, les perspectives du cinéma dans l'espace public (voir *Le cinéma dans la Cité*, Paris, Éd. Le félin, 2001). Mais à lire Laurent Creton, on peut se demander si l'enjeu n'est pas seulement économique ou bien révélateur de politique locale ? Dans un univers oligopolistique, le degré d'innovation du produit ou du service devient un avantage compétitif majeur. Il est aussi devenu un enjeu majeur. Comment mesurer l'impact de l'innovation – celles des nouvelles technologies par exemple – dans cette nouvelle donne stratégique ? À l'instar des nouvelles thèses de William J. Baumol, (*The free market innovation machine*, Princeton, Princeton University Press, 2002), citées dans le chapitre consacré au paradigme économique à propos de sa célèbre loi, on doit se demander comment le phénomène de l'innovation (les questions sur le cinéma et l'innovation apparaissent comme le fil conducteur des première et troisième parties de l'ouvrage) participe de la croissance des secteurs de l'audiovisuel et du cinéma. En filigrane, reprenant une réflexion sur la démarche stratégique, cette « économie du cinéma » cherche plutôt une filiation avec Schumpeter, économiste des années 1930, qui avait mis en évidence le rôle central de l'entrepreneur dans la théorie économique. L'innovation devient coefficient multiplicateur pour l'entreprise dans ses stratégies de diversification. À partir d'une évaluation comparée des différentes filières en Europe comme aux États-Unis, notamment dans le domaine de la télévision à péage, on perçoit comment les modèles audiovisuels européens ont puisé dans l'expérience américaine. Du moins dans les rapports cinéma et

audiovisuel, où la chaîne Home Box Office, dès la fin des années 1970, réussit à drainer les principaux câblo-opérateurs pour favoriser la croissance des groupes multimédias et relancer le marché du cinéma. Cet ouvrage trace les perspectives à moyen terme du cinéma en France et vérifie l'actualité toujours mouvante du secteur, sans pour autant confronter cinéma et audiovisuel. Quelles seront à l'avenir les logiques financières et techniques prédominantes au cinéma ? Ainsi, la description de Canal+ explicitant ses stratégies, aurait-elle ici mérité d'être réévaluée à la lumière de cette actualité. Car cette étude du cinéma ne peut aujourd'hui se départir d'une réflexion en profondeur sur le secteur de l'audiovisuel (reprise dans un récent ouvrage collectif : *Le cinéma à l'épreuve du système télévisuel*, Paris, CNRS Éd., 2002). Les péripéties du groupe Vivendi-Universal (en couverture de l'ouvrage où le studio Universal apparaît comme sous-fond d'une guerre larvée !) et les processus accélérés de concentration de la production/distribution pourraient être des exemples plus parlants dans une réédition ultérieure. Le nouvel équilibre plus précaire du secteur cinématographique repose sur l'apport des chaînes de télévision hertzienne et de Canal+ (la moitié des 0,5 milliard d'euros de recettes des producteurs, quand les salles génèrent environ 50 millions d'euros). Par exemple, si Canal+ en crise n'assume plus ses obligations, quelle sera alors la pérennité du StudioCanal dans ce dispositif de financement, aujourd'hui éclaté, avec la faillite de Vivendi Universal ? Ou comment intégrer le rôle crucial des chaînes généralistes au regard de celui des salles ayant un rôle aujourd'hui minorisé ? Autant de questions stratégiques et d'exemples sur lesquels l'ouvrage pourrait s'appuyer. La dernière partie autour d'une description détaillée et illustrée de la production et de ses budgets apporte des éléments de réponse : existe-t-il toujours dans l'industrie cinématographique une cohérence entre un projet filmique, son budget et le public escompté ? Cette question stratégique n'inaugure-t-elle pas une nouvelle réflexion à développer sur les relations entre l'oeuvre

cinématographique et son public ? En fin de compte, les faiblesses essentielles de l'acte créateur, évoquées tout au long de cet ouvrage, feraient peut-être écho à cette réflexion de Jean-Luc Godard pour qui le cinéma fait preuve d'absence de réelles perspectives stratégiques : « Le cinéma n'est pas parvenu à fonctionner comme la science, où on travaille de plus en plus en équipe. Autrefois, l'auteur de cinéma ne pouvait exister que dans une communauté qui partageait une cause commune, et à l'intérieur de laquelle on pouvait parler... ».

**Kristian Feigelson**  
IRCAV, université Paris 3

**Aeron Davis, *Public Relations Democracy. Public Relations, Politics and the Mass Media in Britain.***  
Manchester, Manchester University Press, 2002, 237 p.

Thème fondamental dans la médiologie anglo-saxonne, l'analyse des négociations en amont relate systématiquement des activités des attachés de presse. Toutefois, les analyses qui recensent dans le détail les interactions entre ceux-ci et les journalistes sont rares. Pendant longtemps, la tradition anglo-saxonne a été dominée par une série d'études qui insistent sur le rôle dominant des sources dans les négociations en amont – revenant à appuyer une thèse marxiste – ou marxisante – selon laquelle les relations presse-politique soutenaient le pouvoir. Plus récemment, des études plus pluralistes ont démontré qu'un certain niveau de désaccord entre les sources « officielles » est normal (e.g., Miller D., « Official sources and "primary definition" : the case of Northern Ireland », *Media, Culture and Society*, 15, 1993, pp. 385-406 ; Schlesinger P., Tumber H., *Reporting Crime*, Oxford, Clarendon Press, 1994). Il s'ensuit que l'analyse des négociations en amont doit tenir compte de la grande variété de sources qui y prennent part. Surtout, plusieurs études ont montré la croissance rapide des effectifs de la communication gouvernementale, autant que dans les entreprises, les ONG et les syndicats

(Miller D. et Dinan W., «The Rise of the PR Industry in Britain, 1979-1988», *European Journal of Communication*, 15, 2000, pp. 5-35).

Dans quelle mesure les activités des attachés de presse favorisent-elles l'État et les grandes entreprises ? Dans quelle mesure l'autonomie professionnelle des journalistes en est-elle entravée ? Dans quelle mesure d'autres organisations, telles les associations ou les syndicats, peuvent-elles profiter d'une professionnalisation de leurs activités communicationnelles ? De telles questions sont le point de départ d'Aeron Davis dans ce livre richement étoffé d'analyses empiriques.

L'expansion des entreprises de relations publiques a coïncidé avec l'essor des médias, surtout radiodiffusés, amenant une compétition plus importante ; en même temps, chaque chaîne, ou chaque titre de presse, a réduit ses effectifs journalistiques. Ces deux pressions simultanées ont abouti à une demande croissante de performativité journalistique, ce qui a élargi le domaine d'influence des attachés de presse, la performativité accrue ouvrant une marge toujours croissante aux « subventions informationnelles » offertes par ceux-ci, selon l'expression d'Oscar Gandy (*Beyond Agenda Setting*, Norwood, NJ, Ablex, 1982). Deux études de cas fournissent la base empirique de cette étude : la communication financière, surtout par le biais des pages « saumon », et la professionnalisation de la communication des syndicats.

Dans le premier cas – assez peu étudié par les spécialistes anglo-saxons – le point de départ de Aeron Davis est un compte rendu pluraliste, montrant l'augmentation de l'activité financière d'un nombre croissant de Britanniques, concernant principalement l'achat d'actions boursières. Le phénomène aurait généré une demande croissante d'informations financières, offertes conséquemment par les médias et les entreprises. Mais selon ses informateurs (des attachés de presse et des directeurs de la communication), les mobiles des

entreprises, en augmentant leurs activités communicationnelles, provenaient surtout du besoin d'exercer de l'influence dans le cadre du nouveau régime réglementaire, d'étayer le prix des actions et de poursuivre des stratégies cohérentes dans les processus de fusion et d'acquisition. Les activités des attachés de presse dans le secteur financier sont surtout dirigées vers les pages « saumon », ce qui explique le paradoxe souvent noté qu'une presse largement favorable à l'ordre capitaliste, et plutôt dominée par les activités des sources, soit pourtant très ouverte aux scandales commerciaux, et détestée par les dirigeants des entreprises (Tumber H., « Selling scandal : business and the media », *Media, Culture and Society*, 15, 1993, pp. 345-361). Le paradoxe s'explique facilement par le fait que les relations de presse financières ont assez peu de succès auprès des journalistes travaillant dans les JT et au sein des pages générales des quotidiens, mais beaucoup de succès dans les pages dédiées à l'information économique et financière. D'habitude, ces activités ciblent un public très restreint, peut-être une centaine de personnes pouvant exercer une influence ponctuelle.

Dans un deuxième temps, l'auteur s'attarde au cas des syndicats. Les textes classiques britanniques dans ce domaine sont datés et la situation des syndicats a beaucoup évolué : des réformes thatchériennes ont réduit leur capacité d'intervention et diminué leur intérêt médiatique. Surtout négatif, cet intérêt provenait d'abord de leur capacité de perturbation, ce qui avait comme effet d'empêcher la reconnaissance médiatique de leurs revendications. Avant les réformes, les syndicats étaient plutôt hostiles aux médias ; depuis, les syndicats se sont rendus compte que cette hostilité avait des effets négatifs. Ils ont professionnalisé leurs activités communicationnelles, en embauchant un personnel spécialisé qui intervenait dans leur planning stratégique. Comme beaucoup d'autres ONG (Palmer J., « Les négociations en amont : associations caritatives et médias en Angleterre », pp. 235-50, in : Walter J., dir., *Télévision et*

*exclusion*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2001 ; Deacon D., « The Voluntary Sector in a Changing Communication Environment », *European Journal of Communication*, 11, 1996, pp. 173-99), ils ont commencé à poursuivre une stratégie médiatique cohérente à long terme. Aeron Davis montre que, dans un cas précis, cette nouvelle capacité à développer une stratégie communicationnelle a permis de contrarier certaines initiatives politiques du gouvernement.

Enfin, l'ouvrage ajoute beaucoup de détails à ce que nous savons, par ailleurs, des négociations en amont, dans les domaines auxquels il se réfère. Il modifie les grandes lignes des théories dominantes (en usage dans le monde anglo-saxon), et concernant les relations entre les médias et les autres grandes institutions de nos sociétés.

**Jerry Palmer**

*London Metropolitan University*

François DUBET, *Le déclin de l'institution*. Paris, Éd. du Seuil, coll. L'épreuve des faits, 2002, 419 p.

Dans la lignée de deux de ses ouvrages, *Sociologie de l'expérience* (Éd. du Seuil, 1994), dans lequel François Dubet constatait le déclin de l'idée de société, et *Dans quelle société vivons nous* (Éd. du Seuil, 1998), *Le déclin des institutions* reprend la controverse sur la crise des institutions, récurrente depuis les années soixante-dix et dont on trouve de nombreux échos dans les médias. Certes, l'auteur ne prend pas la médiatisation comme objet central, mais son propos est susceptible d'éclairer celle-ci. François Dubet analyse un type particulier d'institution composée, comme il le définit dès l'introduction, de « travailleur[s] sur autrui ». Si le rôle de ces acteurs sociaux est de s'occuper des autres, le sociologue montre cependant que ce type de soin se poursuit par une socialisation, donc une transformation des individus.

La démarche est originale et se révèle explicative. Il ne s'agit pas d'une sociologie de la dénonciation, puisque la méthode ici utilisée, mêlant intelligemment la sociologie du travail et celle de la socialisation, amène le lecteur à réfléchir sur la possibilité de nouvelles formes institutionnelles. En effet, l'analyse ne porte pas sur la crise de l'institution, mais sur celle du modèle institutionnel. Elle concerne le passage d'un monde construit sur le modèle de l'Église – qui reste la première institution à s'être chargée, par vocation, du travail sur autrui – à un monde fondé sur la professionnalisation des acteurs et surtout sur la prise en compte croissante des compétences de ceux-ci. Dans la tradition sociologique, notre modernité se caractérise par l'importance croissante de la spécialisation (cf. Max Weber).

Trois « expériences particulières », l'éducation, la santé et le travail social, sont plus précisément discutées dans cet ouvrage. Débutant son diagnostic par le dossier sur l'éducation, François Dubet réaffirme certaines de ses précédentes analyses, en particulier l'idée que l'école doit compenser les inégalités sociales. L'enseignant est décrit comme étant un acteur de la vie sociale, réduit à accepter, de fait, la crise de l'éducation. Il se perçoit de plus en plus comme un spécialiste de l'enfance, non plus de l'élève : un effacement qui reste, pour l'auteur, la preuve incontestable que « le monde des lycées et des collèges balance entre crise et mutation [et que] les professeurs se sentent assiégés » (p. 166). Le sociologue s'intéresse ensuite au domaine de la santé par le biais du statut ambigu des infirmières, représentatif de la réelle crise de l'institution hospitalière. « Ni bonnes, ni connes, ni nonnes », les infirmières ont pourtant réussi à dépasser cet état inhérent à la modernité, notamment par la passion qui les anime. Cette analyse permet de poser la question d'une culture de la plainte. Certes, la passion du travail est plus forte chez les infirmières que chez d'autres travailleurs, mais François Dubet explique cette

dimension par « le sentiment d'utilité indiscutable, l'impression de sauver des vies ou de faire ce dont la société ne veut pas se charger » (p. 230). Le troisième et dernier terrain d'expérience conduit le sociologue à s'intéresser aux travailleurs sociaux, à partir d'une catégorie hybride du « travailleur sur autrui », celle des médiateurs qui se trouvent hors de l'institution. L'auteur retrouve les analyses de type foucauldien qui sont parvenues à expliquer le fonctionnement de la société par l'histoire de ceux qu'elle exclut – en particulier les fous et les délinquants –, tout comme par les multiples usages de cette exclusion. Les médiateurs sont les seuls à ne pas détenir un capital certifié, au sens bourdieusien du terme, et donc à être employés non seulement pour leur compétence, mais principalement pour leur « être ».

Après six interventions sociologiques (« Une mutation maîtrisée : les instituteurs », « Une expérience assiégée : les professeurs », « La place du métier : les formateurs d'adultes », « Entre technique, relations et organisation : les infirmières », « Une expérience critique : les travailleurs sociaux », « Hors de l'institution : les médiateurs »), François Dubet, dans la dernière partie de l'ouvrage, revient sur l'idée de la socialisation et des activités tournées vers les autres. Il ne lui importe ni de critiquer la modernité ni de renouer avec certains auteurs ayant montré que le désir de guérir, de reformer ou de rééduquer un individu, pouvait se résumer à une ruse de la raison. Déjà, Gilles Deleuze, dans *Pourparlers : 1972-1990* (Paris, Éd. de Minuit, coll. Documents, 1990, p. 241), constatait que « nous sommes dans une crise généralisée de tous les milieux d'enfermement, prison, hôpital, usine, école, famille ». Pour François Dubet, il faut montrer que si le travail sur autrui est de l'ordre d'une incorporation du social, il est important, avant tout, de prendre acte de cet inévitable déclin. La société actuelle est certes plus complexe, mais en contrepartie, elle permet aux individus d'accéder à plus d'autonomie et de responsabilité.

**Jean-François Bert**  
ÉRIASE, université de Metz

**Claude FOREST, *Économies contemporaines du cinéma en Europe*.**

Paris, CNRS Éd., 2001, 374 p.

Adoptant une perspective comparatiste, après un précédent travail d'histoire économique (*Cent ans d'exploitation des salles de cinéma*, Paris, CNRS Éd., 1995), Claude Forest analyse l'industrie filmique en Europe. Développant l'idée d'une industrie improbable, l'auteur s'efforce, avant tout, de répertorier les points forts et faibles du cinéma en Europe (les ressources de la filière, l'offre filmique et la programmation en salles, le statut de l'exploitation et l'évolution comparée de la fréquentation). Dans un contexte européen déséquilibré, cette recherche peut aussi se lire comme un véritable parcours du film vers la salle, et de la salle au spectateur. Divisé en deux parties, l'ouvrage confronte une partie plus conceptuelle qui analyse les mécanismes de dépendance de la filière en Europe à une seconde, plus descriptive, des vingt-huit pays rassemblés sous forme de fiches synthétiques, résumant la situation respective de l'exploitation et le statut des interventions publiques. Ce recueil de données statistiques sur la filière a le mérite d'ouvrir un premier travail comparatif sur la dernière décennie en Europe. S'appuyant sur une série de ressources documentaires, jusqu'ici éparpillées ou souvent mal exploitées, l'auteur propose une photographie comparée des situations cinématographiques de l'Europe du nord à l'est de l'Oural. Outil de travail indispensable, le livre revient sur la mutation de fond des années soixante, liée à la chute de la fréquentation qui provoqua une crise durable de l'exploitation cinématographique en Europe. L'ouvrage ne donne qu'un aperçu parcellaire de grandes tendances nationales, en pointant certaines contraintes, sans toujours les approfondir. Comme le reconnaît d'ailleurs son auteur, cette deuxième partie peut sembler plus critiquable, mais elle permet de soulever un certain nombre de questions. Car finalement, quels sont les éléments de convergences –

sinon la proximité et l'histoire de certains de ces pays – pour comprendre les interactions entre les industries cinématographiques ? L'idée d'Europe peut alors sembler réductrice dans cette approche, si l'on explore une dimension plus sociologique du cinéma. Par exemple avec le cinéma, l'avènement et l'impact d'une réelle société des loisirs prendraient un tour spécifique selon les contextes (voir à partir de l'exemple français les travaux de P. Yonnet, *Jeux, modes et masses*, Paris, Gallimard, 1985 ; *Travail, loisir*, Paris, Gallimard, 1999). Peut-on réserver un traitement aussi global à cette filière à partir d'une réflexion sur la segmentation des publics et l'évolution de la fréquentation ? En outre, ce modèle européen, souvent vécu comme mythique ou même comme contre-modèle en Europe, ne permet-il pas de relativiser une certaine expérience européenne en matière de cinéma, au travers les programmes Media et Eurimages ? L'Europe cinématographique, à supposer qu'elle existe en dehors de ces institutions européennes, manquant souvent de fonds importants pour financer sa production, contredirait-elle les thèses d'Edgar Morin (*Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 1987) que prône une communauté (au moins culturelle) de destin ? *Breaking the waves* (Lars von Triers), avait réuni plus d'une vingtaine de coproducteurs issus du monde entier, renforçant cette thèse d'une improbable industrie européenne. Une dizaine de ces pays, dont certains sont appelés à rejoindre l'Union européenne, sont toujours confrontés à une transition économique de type plutôt néo-libérale où, sous tous ces aspects, le cinéma autrefois affaire d'État n'est plus une priorité nationale. Dans certains cas, la production s'est effondrée. La question de l'absence de véritables publics européens pointe ici le véritable déficit d'Europe. On peut donner l'exemple des films de Ken Loach, plus populaires en France qu'en Grande-Bretagne, ou inversement, celui de l'absence d'un véritable intérêt du public britannique pour les films français, minoritaires et peu distribués. On voit ici l'enjeu du local dans

le processus actuel de globalisation. L'histoire du cinéma en Europe (cf. entre autres ouvrages, Sorlin P., *European Cinemas, European societies 1939-1990*, London, Routledge, 1991) a aussi pu montrer l'évolution de différents pôles tour à tour dominants ou dominés, et d'ailleurs plus souvent concurrentiels que complémentaires. On a le cas de Cinecitta, en crise après les années quatre-vingt, qui s'est reconverti dans le téléfilm, ou du pôle Babelsberg, à Berlin, aujourd'hui dominant en Europe, grâce à l'apport du groupe Vivendi. Peut-on présenter ces pôles de manière aussi autonome et selon un découpage géographique, ou pouvant prêter à confusion ? La Turquie, aujourd'hui controversée dans le débat européen, n'y figure pas, alors que la Russie, présente de manière sommaire, pourrait être renvoyée à sa configuration plus asiatique qu'européenne ? Une approche géo-économique, comme l'entend Claude Forest, rend difficile la comparaison de cinématographies aussi diversifiées et parfois même isolées. Elles recomposent leur spécificité européenne face à un pôle américain concurrentiel et hégémonique. Le principe d'un « cinéma-monde » renforcerait cette thèse d'un pôle hollywoodien offensif, face à une économie d'archipels disséminés en Europe. Cette domination (diffusion numérique satellitaire, multiplexes, films formatés, distribution offensive...) s'appuie sur les faiblesses structurelles de la filière européenne, rendant caduque l'idée d'un cinéma européen qui, néanmoins, relève d'un projet politique. Le cas français apparaît ici à la fois comme exemplaire (un modèle envié et parfois copié en Europe), et coûteux dans sa politique de soutien au cinéma, défendu comme une « exception culturelle » (Farchy J., *La fin de l'exception culturelle*, Paris, CNRS Éd., 1999). S'interroger, comme Claude Forest, sur les effets de cette domination américaine sur les marchés européens permet de comprendre le processus de standardisation d'une production filmique qui n'échappe pas à la concentration. Sa définition du film renvoie à celle, assez classique, d'un produit culturel de masse

et appréhende le cinéma « européen » sous l'angle d'une culture de masse fragilisée. Mais ne peut-on pas aussi se demander si certains films emblématiques (ceux du cinéma indépendant britannique ou certains films récents du finlandais Kaurismäki) ont réussi à relever des défis paradoxaux en terme de succès et de publics ? Claude Forest conclut ainsi : « L'appétence pour le cinéma semble surdéterminée par de puissants facteurs socioculturels indépendants de la taille de la nation, de sa puissance économique ou de la force de l'offre de la filière cinématographique ». Ambitieux, cet ouvrage a le mérite de poser à nouveau certains termes d'un débat toujours ouvert.

**Kristian Feigelson**  
IRCAV, université Paris 3

**Alessandro GOMARASCA, dir.,  
Poupées, robots. La culture pop  
japonaise.**

Paris, Éd. Autrement, coll. Mutations,  
2002, 159 p.

Sous ce titre accrocheur de catalogue d'objets cultes *made in Japan*, se cache une étude sociologique sur les mœurs et les modes extravagantes des jeunes Japonais d'aujourd'hui. Outre la curiosité qu'il éveille au sujet de cette jeunesse haute en couleurs et en excentricités, l'ouvrage intéresse d'autant plus le lecteur occidental que ces modes nippones transforment les images de ces adolescents en symboles du Japon contemporain. Ces modes composent cette fameuse « culture pop japonaise », une sous-culture jeune qui présente la même différence que la pop culture avec la culture populaire : elle en est sa forme contemporaine, juvénile et façonnée par la consommation et les médias de masse, mais aussi par les « nouvelles » technologies. En décrivant ces comportements et ces usages, les auteurs des articles du recueil s'attachent surtout à en analyser le sens : l'adolescence est l'âge d'or au Japon, celui qui suit la période de l'enfant-roi et précède l'hypernormalité de la vie active (dont les archétypes sont le *salaryman* –

jusqu'à la retraite pour les hommes – et l'*office lady*, ou « fleur de bureau » – jusqu'au mariage pour les femmes). Des pratiques sociales de ces jeunes, nous ne voyons que l'enveloppe : tenues et coupes de cheveux ahurissantes, consommation effrénée de produits de luxe ou d'objets infantilisans (les *Pokemons* ou *Hello Kitty*), extravertissement tape-à-l'œil ou, au contraire, renfermement sur soi à la limite de l'autisme et dans les limites du monde virtuel, électronique ou vidéo (les *otakus*), attrait pour la bande dessinée fleur bleue (le *shojo manga* : manga pour les jeunes filles) ou pornographique et violente (le genre *hentai*, littéralement : pervers). Ces études indiquent le sens que revêtent ces pratiques pour les jeunes Japonais, et ce qu'elles signifient de la société japonaise actuelle. Ainsi, selon Alessandro Gomarasca, Sharon Kinsella ou Toshio Miyake qui analysent, chacun, un aspect de la culture des jeunes filles, le jeu de l'apparence à outrance cacherait chez elles, une véritable remise en cause des codes sociaux et leur permettrait d'exprimer un refus des valeurs traditionnelles. Loin d'une simple révolte adolescente et individuelle, l'attitude de ces lycéennes est considérée par les observateurs japonais comme le parangon de la crise de l'identité japonaise et de sa mutation. À l'étudiant sage et discipliné succède la jeune lycéenne en uniforme (celui de son école ou celui du groupe auquel elle s'identifie), pratiquant la prostitution occasionnelle pour satisfaire ses besoins d'articles de luxe, un portable greffé dans la main et un gri-gri de toute petite fille dans l'autre. On pourrait dénoncer la caricature sauf que, précisément, c'est la caricature de la féminité elle-même qui est au cœur de la mode *kawai* (« mignon ») ; le détournement opéré par ces jeunes filles n'est pas exempt d'ironie, malgré son aspect infantile et superficiel. Brandir des peluches et accessoires de bébé serait moins le symptôme visible du complexe de Peter Pan que la bannière d'une appropriation de son corps, de son âge, de ses choix de vie. Ce que dit la *gyaru* (transposition japonaise de *girl*, à la fois la

petite et la jeune fille) c'est qu'elle n'est plus une enfant et pas encore une femme, mais qu'elle possède les attributs de ces deux étapes de la vie dans son état intermédiaire, et qu'elle veut en jouer. Par ce biais, les jeunes filles révolutionnent leur place traditionnelle dans la société : elles s'approprient un espace de liberté que leur envient les hommes.

Le titre de l'ouvrage renvoie donc aux archétypes sexués de la culture adolescente au Japon : les poupées des filles et les robots des garçons. Celles-là vivent le monde futile de Barbie version japonaise, tout de minauderie et de garde-robe sans fin, ceux-là s'enferment dans le monde de leur écran, rêvant parfois comme à l'âge du cyberpunk de faire corps avec leur machine. Ces deux icônes déterminent la structure du livre en deux grandes parties, « Lolitas » et « Monstres rêvés », bien qu'au fil des articles et des analyses en profondeur des phénomènes phares, le lecteur s'aperçoive que certains sont d'autant plus complexes qu'on ne peut les expliquer seulement en leur attribuant un sexe.

L'imaginaire de cette jeunesse, à travers sa culture particulière, est ainsi décortiquée dans des essais très documentés et précis, les auteurs étant décidés à sortir de l'impasse manichéenne qui a accaparé le débat sur la culture pop japonaise sortie de ses frontières. Avant tout, leur volonté est de procéder à une analyse critique de cette culture, propédeutique à toute analyse de sa diffusion en Asie et en Occident. C'est d'ailleurs en cela que l'ouvrage laisse le lecteur sur sa faim, ou plutôt qu'il se présente comme le premier volume d'un hypothétique série. En effet, la préface du directeur de l'ouvrage, Alessandro Gomasca, nous montre que la culture pop japonaise, déjà populaire en Occident, connaît son heure de gloire parmi la jeunesse asiatique. Fait d'autant plus remarquable que, si les adolescents coréens du Sud imitent en tous points leurs homologues japonais, copiant leurs modes et considérant comme absolument branché tout ce qui vient du Japon, les adultes,

voient d'un mauvais œil cet impérialisme culturel remplacer les invasions militaires de la première moitié du siècle. L'auteur reprend des éléments « historiques » d'apparition de la culture nippone en Occident et pose la question de sa pénétration dans les imaginaires et les cultures non japonaises, sans toutefois y répondre directement : il donne cependant les clés de lecture de cette culture protéiforme, étape obligatoire dans la compréhension de ces icônes japonaises qui synthétisent l'esprit de la jeunesse et les fantasmes de la modernité jusqu'en Occident.

**Béatrice Rafoni**  
CREM, université de Metz

**Philippe HAMMAN, Jean-Matthieu MÉON, Benoît VERRIER, dirs, *Discours savants, discours militants : mélange des genres.***

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Logiques politiques, 2002, 318 p.

Au-delà de ce que le titre suggère, cet ouvrage collectif traite non seulement des rapports entre discours militants et discours savants, mais pose de façon plus générale une question récurrente dans les sciences humaines et sociales, celle du statut du chercheur face à son « terrain de recherche », et face aux usages qui peuvent être faits de ses travaux dans l'espace social. Il rassemble une dizaine de contributions de jeunes chercheurs, encadrée par deux textes de synthèse écrits par Johanna Siméant et Brigitte Gaiï. Le principal intérêt de ce livre est de proposer des pistes d'interrogation, à partir de recherches empiriques bien documentées et touchant à des domaines extrêmement diversifiés, allant des partis politiques – le conseil scientifique du Front national (Alexandre Dézé), le Cères de Jean-Pierre Chevènement (Benoît Verrier) –, à certains mouvements de militants – Greenpeace (Gérald Gallet), militants anti-jeu d'argent nord-américains (Claudia Dubuis), syndicalistes (Hélène Michel et Laurent Willemez, Hélène Pernot) –, en passant par certaines situations historiquement spécifiques – la

mobilisation contre les *comic books* aux États-Unis (Jean-Mathieu Méon), la situation de l'Irlande du Nord (Élise Féron), la politique de l'environnement dans l'agglomération strasbourgeoise (Virginie Anquetin). La diversité de ces recherches permet de dépasser les cadres habituels à travers lesquels sont appréhendés les rapports entre discours savants et discours militants et, plus largement, les rapport entre chercheurs et militants, à savoir une approche en termes d'instrumentalisation (du savoir savant par les mouvements sociaux) ou de transfert illégitime d'autorité scientifique dans l'espace public.

Le premier constat se dégageant des analyses est l'imposition de plus en plus généralisée d'un registre spécifique de discours public relevant du propos scientifique ou expert. La légitimité de nombreux mouvements sociaux à intervenir sur la scène publique tient, de manière croissante, à leur capacité à asseoir les revendications sur des discours revêtant les formes de la science ou de l'expertise. Le cas est assez connu pour les associations écologiques (voir P. Lascoumes, *L'éco-pouvoir : environnements et politiques*, Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui/série écologie et société, 1994), mais il est revu à partir du cas de Greenpeace France, dans un texte qui montre la modification des stratégies de cette association, conduite à intégrer la production de discours d'expertise, afin de compléter ses interventions plus spectaculaires à destination des médias d'information. L'analyse des militants anti-jeu d'argent révèle aussi de façon très nette comment les discours en termes purement moralisateurs perdent du crédit et doivent laisser la place à des discours plus psychologisants ou développant des analyses économiques.

Un autre apport de cet ouvrage est de montrer le difficile établissement de frontières entre discours. Le cas du conseil scientifique du Front national amène par exemple à s'interroger sur les fondements à partir desquels des chercheurs prennent position dans un domaine social, ou politique, au nom d'une notoriété acquise sur des questions très éloignées des problèmes dont ils ont à traiter dans cette

nouvelle arène. L'investissement du psychiatre Fredric Wertham contre les *comic books* soulève le problème des conditions de possibilité d'un tel engagement qui rompt avec la définition du rôle d'un psychiatre dans son secteur d'appartenance. Les textes sur les syndicalistes insistent sur les rapports spécifiques de ces acteurs à des savoirs (juridiques ou issus des sciences sociales), et les stratégies mises en œuvre pour contrer ce qu'ils peuvent parfois ressentir comme une forme d'illégitimité.

Enfin, le livre met en évidence des logiques internes à chacun de ces espaces sociaux pouvant expliquer les transferts si réguliers entre les espaces militants et scientifiques. Du point de vue des mouvements sociaux, l'analyse de l'appropriation de discours savant ne peut être simplement menée en termes d'instrumentalisation puisque, comme le souligne Johanna Siméant, la connaissance a une triple fonction dans le militantisme : « Une fonction de connaissance destinée à guider l'action, mais aussi une fonction de rationalisation, et enfin de réassurance » (p. 24). L'analyse de la façon dont certains mouvements de prostituées ont utilisé la notion de « conscientisation » montre que nous sommes loin d'une simple utilisation d'un savoir extérieur mais, au contraire, proches d'une appropriation allant dans le sens de dispositions préexistant dans les groupes qui mobilisent un tel type de savoir. À l'inverse, les logiques de l'espace scientifique peuvent amener les chercheurs, presque malgré eux, à devoir prendre position, ne serait-ce qu'en choisissant une université, ou en engageant un certain type de recherche, comme dans le cas de l'Irlande du Nord.

Cet ouvrage ouvre donc des perspectives de recherche stimulantes. Il est le résultat d'une réelle interrogation des différents contributeurs sur leur propre positionnement en tant que chercheurs. Il permet de renouveler les questionnements classiques autour de l'expertise, de l'engagement et du rôle de la recherche scientifique.

**Emmanuel Henry**  
IEP, université Strasbourg 3

ROLAND HUESCA, Triomphes et scandales. La belle époque des ballets russes. Paris, Hermann, 2001, 185 p.

Expert en esthétique de la danse, Roland Huesca s'appuie sur de précises descriptions, pour proposer une Histoire culturelle d'un mythe du spectacle vivant : les Ballets russes à Paris. Le 29 mai 1912, au théâtre du Châtelet, la légendaire représentation de *L'Après-midi d'un faune*, mise en scène et interprétée audacieusement par Vaslav Nijinsky, tend, à son époque, un miroir aux reflets équivoques. Le siècle à peine naissant voit s'aviver une controverse entre chroniqueurs (Robert Brussel, Abel Bonnard) et l'impresario de l'affaire, Serge de Diaghilev. Très vite, le spectaculaire s'exporte hors des murs du théâtre pour marquer le quotidien de son empreinte. À travers son étude, Roland Huesca lève le voile sur les coutumes et les mises en scène de la vie parisienne à la Belle Époque. La description méticuleuse du Théâtre des Champs-Élysées montre le désir de s'inscrire dans un lieu de « parfaite visibilité ». Une tendance que Francis Picabia a qualifiée, quelques années plus tard, de « règne absolu de l'ersatz ». La haute société s'ouvre aux arts comme à une curiosité exotique, pour mieux voir et se donner à voir. Ici, chacun veut faire de sa vie une œuvre d'art. Les mystères de l'Orient exercent une fascination insolite, née des récits littéraires de voyages et de la création des artistes, qui ont durablement imprimé la mémoire collective. L'image imposée de « ces contrées barbares et belliqueuses » vaut plus par la transfiguration de la mémoire nostalgique que par la fidélité à une réalité historique. Quand bien même ! Le public retient ce que le spectaculaire en propose et s'abandonne à cette part de rêve que la réalité ne peut plus produire : de l'exposition fondatrice des peintres orientalistes en 1910, aux premières créations parisiennes des Ballets russes (*Danses polovtsiennes du Prince Igor*, *Cléopâtre*, *Schéhérazade*, *Les*

*Orientales*). S'invitant ainsi au voyage, le spectateur met à distance toutes les angoisses accentuées par les contraintes des bonnes mœurs. Du même geste, « cet attrait [...] reste avant tout un retour sur soi, sur ses craintes, ses espoirs et ses tentations » (p. 25). Le Tout-Paris découvre l'expression explicite d'une sexualité féminine, véritable « transgression de l'interdit », que seule la danse permet d'assumer. Incitant le spectateur à répondre à ces tentations, à s'affranchir du classicisme français, cet art du trompe-l'œil et de l'opulence retenait encore les malheurs promis par la Première Guerre mondiale. Dans une forme de transsubstantiation, le corps se substitue au théâtre lui-même, pour mieux s'engager dans un combat vain contre la morale et les désirs. Et Abel Bonnard de noircir les colonnes du *Figaro* : « [Le corps] nous ne l'habitons plus, il nous devient étranger ».

« L'engouement de l'époque pour le libertinage », célébré par les arts vivants, semble initié par la représentation du désir féminin qui « rayonne de cet attrait oriental » (p. 31). Sur les programmes de ces soirées, des photographies suggestives de certaines ballerines évoquent l'ouverture totale au désir. Ainsi exhibée, la sensualité de Natalia Trouhanova déstabilise et fascine. Sur scène, les formes du sexe faible sont mises en valeur par les costumes de ville dessinés par le décorateur Léon Bakst, et reprises par les couturiers qui « libèrent la femme du corset ». Ville du goût et du raffinement depuis le XVIII<sup>e</sup> des Lumières, Paris devient le temple de la rapidité, du mouvement et de la séduction des corps en action, que les articles de Pierre de Coubertin, dans un tout autre registre, aiment contenir sous le contrôle hygiénique de l'éducation physique.

Plus qu'implicitement, le *Faune* de Vaslav Nijinsky fait l'apologie d'une altérité difficile à accepter à l'époque : l'animalité (forcément d'origine orientale) enfermée dans tout homme. Le sauvage et le primitif explosent dans les

suggestions jugées indécentes des mouvements de l'artiste. Chaque geste, chaque posture, interpellent le public. Le viol de l'intimité, la violence de la représentation sexuelle ne sont que les reflets de fantasmes enfouis, désirés secrètement et fustigés publiquement. Au plus fort du scandale, l'érotisme se fait vulgaire dans les colonnes du journal royaliste *Le Gaulois* ; l'obscénité se décline sous la plume des célèbres éditorialistes du *Figaro* (Robert Brussel, Gabriel Hanotaux), journal mondain dont le rayonnement fait et défait les réputations. On oppose alors l'indécence orientale à la pureté gréco-romaine, seule lignée tolérée par le nationaliste esthétique français. *L'Action Française* (Léon Daudet, Charles Maurras), *La Libre Parole* (presse antisémite) s'acharnent contre le directeur du théâtre, Gabriel Astruc, figure célèbre du Tout-Paris, mais critiqué dans ses colonnes pour ses origines juives. La vision lubrique de la chorégraphie inspire à l'auteur, quelques saillies savoureuses : « La masturbation dilate les passions » (p. 143), « Lorsque Nijinski se frôle, la morale se froisse ».

Vaslav Nijinski assume de vivre en contradiction avec son temps, par un art de l'enfermement, alors que l'époque était au foisonnement et à l'ouverture. La danse, art de la mutation et du mouvement attire les personnalités de l'art (peintres, sculpteurs, musiciens et mécènes), dépositaires du beau et du bon goût. Les bonds du danseur érigent des passerelles qui le lient à l'époque, en empruntant différentes strates d'historicité (art, social, religion) : genèse d'une révolution industrielle et d'une évolution technique, dont le rythme promet de s'accélérer, et, par la même, de se caractériser par son obsolescence. Une analyse externe propose de se tenir de part et d'autre du rideau du théâtre, d'en révéler le sens caché. L'importance du hors-scène, et la complexité du dispositif spectaculaire, s'expriment autant dans le politique que le culturel. Financée en partie par les fonds russes, la redoutable presse d'influence

(principalement *Le Figaro*) s'emploie à magnifier l'exhibition des spectacles flamboyants des ballets russes, vecteur diplomatique des rapports franco-russes.

Enfin, l'épisode du Châtelet est significatif d'une époque soucieuse de « sauver les apparences ». Situé loin des boulevards et de l'Opéra, ce théâtre est habituellement « fréquenté par les ouvriers et la moyenne bourgeoisie », donc peu préparé à accueillir, dans un même lieu, le « demi-monde » de la bourgeoisie parisienne et les spectacles ambitieux des Ballets russes. Cependant, le maître d'œuvre de ce nouveau chantier, isolé des centres d'attraction mondains, Gabriel Astruc, fait le pari de la qualité du spectacle recherchée par un public concerné. Une politique de rénovation et de communication, relayée par les articles des chroniqueurs mondains du *Figaro* (Raoul Brévannes, Robert Brussel), finit de convaincre de l'entreprise de séduction orchestrée par Serge de Diaghilev. Comme l'écrit précisément l'auteur, « La Belle Epoque rend conforme le bijou et l'écrin », confondus dans la mise en scène codifiée d'une « habile distribution des corps ». Lieu de convergences esthétiques et de rencontres, le dispositif théâtral ménage une place particulière au public et à l'environnement. Fonctionnel et confortable, « il est possible [...] de circuler sans se lever » (p. 83), et de profiter pleinement d'une corbeille composée des plus belles fleurs de Paris. En réalité, des comédiennes et des ballerines, réparties dans la salle par Gabriel Astruc, parées de bijoux scintillants, mais factices. Elles se fondent dans un public ravi de se donner tout entier, à ce qu'il imagine être « la culture de l'esprit » (p. 112).

En s'attachant à un moment historico-artistique majeur du XX<sup>e</sup> siècle, Roland Huesca présente une enquête considérable et rigoureusement construite, notamment mise en valeur par une iconographie abondante. Guidé par l'École des Annales, mais aussi par les travaux de Michel Foucault, l'auteur

déploie son travail sur un objet, en apparence rebelle à toute prise historique : la danse. En France, et contrairement aux pays anglo-saxons, ces tentatives sont suffisamment rares pour être mentionnées.

**Jean-François Diana**  
CREM, université de Metz

Martine JOLY, L'image et son interprétation.

Paris, Nathan, coll. Nathan cinéma, 2002, 219 p.

À partir de différents travaux menés sur plusieurs années, Martine Joly propose un parcours en quatre parties pour tenter de répondre à la vaste question de l'interprétation de l'image. Dès l'introduction, elle rappelle que s'il y a différents types d'images, il y a inévitablement plusieurs types d'interprétation, mais que, néanmoins, l'interprétation d'une œuvre n'est pas pour autant inextensible et comporte des limites et des règles de fonctionnement. L'idée majeure de cette étude est de tenter de trouver une certaine unité dans la réflexion sur l'interprétation, une démarche significative permettant de passer du « pluriel au singulier; des images à l'image, des interprétations à l'interprétation » (p. 4). Pour cela, l'auteur passe par le biais de l'interprétation intrinsèque, celle qui met en évidence les éléments visibles (dans le texte ou le message), et par celui de l'interprétation extrinsèque qui produit des significations non présentes (dans le texte ou le message). En fait, si la démarche est aussi captivante, c'est parce que l'analyste décortique un large panel de textes littéraires, journalistiques, critiques et scientifiques portant sur l'image et parlant d'elle. Tout en donnant des clés utiles à la fois à l'éducation à la lecture et à l'interprétation, en incitant le lecteur à prendre conscience qu'il a une part essentielle dans ce travail de décryptage puisque, naturellement, il porte en lui une culture, des acquis et des réflexes qui lui sont propres et/ou collectifs, Martine Joly

aborde tous les types d'images que chacun est amené à côtoyer au quotidien, jusqu'aux images absentes (pellicules de photos ratées, photos qu'on ne prend pas mais dont on parle etc.) ou aux images médicales (la radiographie de Hans Castorp, personnage central de *La Montagne magique* de Thomas Mann). En cela, l'exemple de la séance de cinéma au *Bioscope*, extrait de *La Montagne magique* (publié pour la première fois en 1925), illustre parfaitement l'étude des interprétations ou le déroulement de la pensée de l'auteur. L'auteur démontre comment cette séance de cinéma (datée des années 1910) « met en place un système concentrique de postes d'observation et de regards » (p. 42) que l'on pourrait également qualifier d'éléments gigognes. Pour ce faire, elle analyse successivement l'environnement du roman, la place de la séance de cinéma dans (le) et en dehors du roman, la relation de ce livre avec d'autres œuvres romanesques et artistiques, la séance de cinéma elle-même et le spectacle proposé, les emboîtements énonciatifs et narratifs, les personnages et leurs fonctions, le temps, le public, etc. Si bien que la synthèse de ces diverses sphères permet d'avoir un regard et une vue d'ensemble plus clairs et plus révélateurs de l'image à interpréter. Un autre exemple significatif de l'étude est celui de la *Pietà* algérienne, publiée le 24 septembre 1997 à la Une de nombreux journaux. Cette photographie représente une mère qui vient d'apprendre la mort de ses huit enfants au cours des massacres perpétrés en Algérie. Ne pouvant se rendre sur les lieux des massacres, un photographe algérien et anonyme de l'AFP se rend à l'hôpital et photographie cette femme par défaut. Le travail de Martine Joly consiste à comprendre en quoi cette image a un tel retentissement jusque dans les rétrospectives de la presse occidentale de l'année 1997 où elle devient un symbole marquant. En effet, l'auteur émet l'idée que le monde judéo-chrétien y reconnaît une icône religieuse qui a marqué les siècles de l'histoire de la représentation visuelle occidentale, à savoir celle de la

*Pietà* ou de la *Mater dolorosa* (déplacement iconique), alors que dans le milieu arabomusulman, la photographie et celle de la femme en particulier reste marquée par le tabou islamique qui en fait un objet honteux (déplacement culturel). Le succès de cette image est donc bien lié à la vision de la presse occidentale, d'autant que cette femme semble représenter une trace de la réalité, symboliser le massacre non photographié ou la mort irréprésentée (déplacement indiciaire) et la vérité du massacre absent (déplacement du motif). Cet exemple montre à quel point les attentes (notamment celle de vérité), les préjugés, les stéréotypes, l'histoire, la mémoire conditionnent l'interprétation que le lecteur/spectateur peut se faire. Par conséquent, Martine Joly propose de partir du principe très clair que « l'image n'est pas la réalité mais une réalité, c'est-à-dire une représentation (p. 101). À la suite de cette réflexion, l'auteur choisit d'examiner en amont (notes, fiches, courrier, brouillons, manuscrits...) quelques productions audiovisuelles ou cinématographiques pour s'interroger sur les intentions de l'auteur. Admettant que l'accès à ce travail préparatoire ou accompagnateur d'une œuvre n'est pas toujours aisé, notamment pour les chercheurs (traces difficiles à obtenir, à consulter, souvent incomplètes), l'analyste a pu user de ce moyen pour le documentaire *Dermantzi, un automne en Bulgarie* (52 minutes, 1994), signé par Malin Detcheva, cherche par la même occasion à mesurer si ce manque généralisé d'accès aux intentions de l'auteur ou l'*intentio auctoris*, peut restreindre réellement une interprétation juste de certaines œuvres. Elle constate très vite que, si du passage de projet à l'objet (documentaire), de l'intention de l'auteur à celle de l'œuvre comme support d'interprétation, un certain nombre d'éléments demeurent, disparaissent ou apparaissent, l'esprit initial du documentaire est respecté bien plus qu'on ne pouvait l'imaginer. Et de rappeler que l'image n'est au fond « qu'une organisation filtrée des données

du monde, une interprétation, un discours "sur le monde", [...] un ensemble de signes, [...] construit, sémiotisé, déplacé, relatif et contextualisé » (pp. 158-159). Elle poursuit sa démonstration en développant un thème qu'elle avait déjà abordé sous le titre *Le cinéma d'archives, preuve de l'histoire ?*, texte publié dans *Les institutions de L'image* (Bertin-Maghit J.-P., Fleury-Vilatte B., dirs, 2001, pp. 201-212), pour déduire que la question est mal posée, parce qu'elle contient sa réponse : elle prouve au lecteur, explications et exemples à l'appui, que si le film d'archives est construit et utilisé avec les vérifications nécessaires et avec sincérité, il peut, avec ses limites bien sûr et au même titre que le discours historique ou journalistique, servir la vérité. Ce qui l'amène à rappeler ce c'est aussi au spectateur d'engager sa propre responsabilité à l'égard de l'image, puisque « l'image et l'organisation [du discours audiovisuel] ne sont, de toutes les façons, ni neutres ni le reflet exact (et impossible) de la réalité, elle-même multiforme ». Enfin, dans son dernier chapitre, Martine Joly établit le lien entre la mémoire (terreau de souvenirs des images précédentes, lieu de stockage, stéréotypes) et l'interprétation de l'image. Elle en conclut que l'interprétation de l'image ne se réduit pas au décryptage pur et simple de son contenu, mais qu'elle est fortement conditionnée par un ensemble d'indices qu'elle a proposés tout au long de son étude (analyses de discours tenus sur l'image croisés avec des analyses d'images variées, contexte de production et de réception, etc.). Elle offre ainsi une série de propositions concrètes et pédagogiques qui incite celui (ou ceux) qui regarde(nt) à faire l'effort de jugement, à s'engager dans l'appréciation d'une œuvre, sans complexe et sans démission intellectuelle et à assumer les choix interprétatifs qu'il(s) peut(vent) avoir d'une image, quelle qu'elle soit. En cela, l'ouvrage fait preuve d'originalité car il sort des sentiers battus et de théories, parfois complexes et redonne une certaine liberté à ceux qui veulent étudier

ou comprendre les images. Ainsi, a-t-il l'audace d'engager une démarche pluridisciplinaire avec une vraie rigueur scientifique.

**Sylvie Thiéblemont-Dollet**  
GRICP, université Nancy 2

Laurent JULLIER, L'analyse de séquences.  
Paris, Nathan, coll. 128, 2002, 185 p.

La visée pédagogique du livre de Laurent Jullier possède, comme à l'accoutumée, la précision remarquable d'une recherche universitaire qui s'adresse à un lecteur déjà renseigné sur la terminologie et les concepts de base, les courants théoriques, et ayant une certaine habitude de la pratique. Ainsi, tant les enseignants de la spécialité que les candidats aux concours d'entrée des écoles de cinéma, dont on peut s'assurer de la passion qui les anime, devraient-ils trouver au fil des pages, des éléments de réponses sur les conditions matérielles des épreuves d'oral tant redoutées.

Cette étude n'a cependant pas pour ambition, de proposer un modèle unique d'analyse. L'auteur précise, à juste titre, qu'au niveau desdits concours, « il y a autant de méthodes prescrites que de correcteurs interrogés » (p. 163), et ajoute, non sans humour, « qu'une bonne analyse [...] est [...] conforme à ce que l'examineur définit comme une bonne analyse ». Afin d'éviter les écueils habituels de la pure subjectivité, il penche pour une approche interne, qui consiste à « percevoir toutes les composantes de la séquence », et non à « s'efforcer d'y découvrir un sens caché » (p. 7). D'entrée, il conteste, les excès de l'analyse externe mobilisée, notamment, par le monde enseignant qui ne propose que des interprétations vues de la place de l'analyste. Il rappelle à cet égard, que l'appropriation de la notion de focalisation (d'origine littéraire) constitue un véritable « cauchemar pour l'étudiant en cinéma », parce que confrontée à autant d'acceptions que de positions théoriques. Déjà initiée dans un autre de ses ouvrages (*Cinéma et cognition*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2002), sa réflexion tente d'ébaucher une théorie élargie à la

sémantique cognitive : « L'univers de croyance » imputé à ce que le personnage ressent et tient pour vrai. Ce que la méthode anglo-saxonne désigne sous les expressions (p. 11) *seeing through hearing through* (voir et entendre à travers), *seeing as et hearing as* (voir et entendre tel que cela est).

Aussi, peut-on effectivement s'étonner que Laurent Jullier privilégie – comme d'autres avant lui – des concepts déjà éprouvés, issus de la théorie de la littérature et de la linguistique. Certes, les œuvres d'auteurs tels que Gérard Genette et Roland Barthes ont nourri de nombreuses réflexions sur le cinéma et l'audiovisuel et ont facilité l'entrée dans « la polyphonie permanente du langage cinématographique » (p. 20). Des notions, telles que méganarrateur, métalepse ou isotopies, y sont particulièrement observées, et sont ainsi assurées d'un bel avenir pédagogique. Les nombreux emprunts, à la théorie de la littérature, d'une part, confortent la légitimité et la scientificité de l'analyse et, d'autre part, soulignent la difficulté récurrente de la théorie du cinéma à se construire de manière autonome par rapport à d'autres disciplines, mieux installées. En d'autres termes, et malgré les propositions fondatrices de Jacques Aumont, une question se fait ritournelle dans le champ : l'esthétique du cinéma est-elle susceptible (et est-il temps pour elle ?) de générer des outils propres d'analyse, plutôt que de les importer depuis d'autres champs de réflexion ? C'est l'une des problématiques qui animent ce livre, dont nous soulignons à nouveau la dimension originale. Par exemple, le recours à la définition de la séquence, (qui se « prête le mieux » (p. 7) à une analyse détaillée », selon Gérard Genette, manifeste un désir de stigmatiser l'usage abusif de la terminologie technique, et un débat qui ne manquera pas de s'ouvrir autour de la complexité actuelle de l'incessant flux des images. « Une séquence est un morceau de film qui délimite l'analyse à laquelle il est soumis » (p. 106). Nous pouvons donc croire que les termes nécessaires à l'analyse de l'image que la force du temps a fini par

imposer, méritent encore d'être discutés. L'auteur rappelle, par exemple, que le panel de l'échelle de plan relève d'une confusion gênante entre la distance focale et la place de la caméra. Selon une même logique, la question du point de vue est saisie sous un angle propre, et il distingue entre entrée optique et entrée éthique (p. 62). Enfin, la partie sur le style est particulièrement éclairante (p. 122 et sq.).

Grâce à la justesse des modèles d'analyse (chapitre 4) et au choix des films, l'ouvrage convainc avec force, et parfois avec humour (la métaphore de « la part de tarte » pour décrire la scénographie, celle de « la paire de ciseau pour la distance focale »), la valeur de son projet pédagogique. Il ne s'agit donc pas plus de revenir sur des concepts que de s'émouvoir d'une découverte. Plus pragmatiquement, il est question de préparer des candidats aux exigences d'un concours qui demande un fort cadre théorique et prévient, paradoxalement, contre « trop d'érudition universitaire » (hormis l'agrégation de lettres classiques). Sachant que la mention de la seule notion métadiscursive est rédhitoire dans une copie de la Fémis, l'anaphore interphrastique, est-elle alors essentielle pour désigner le point logique de montage entre deux plans (p. 57) ?

À un autre niveau, le livre prétend répondre, de façon plus implicite, à une question masquée par la formulation neutre du titre. « Qu'est-ce qu'une bonne analyse de séquence ? » pourrait-on comprendre en filigrane. Un projet, forcément polémique et ambitieux, qui a le mérite d'affronter les heurts d'une tâche souvent reprise, aussi bien dans le cadre d'une recherche, que dans celle d'une confrontation pédagogique ordinaire. Il est vrai que ce sujet conteste deux obstacles majeurs. D'une part, il fait l'objet de régulières et nombreuses publications et, d'autre part, l'analyse de séquence de film s'est imposée comme l'exercice naturel des enseignants de cinéma (écoles, section A3 et supérieure). On attend donc d'un tel ouvrage qu'il propose un éclairage original et des réponses urgentes et utiles.

Dans un même temps, l'auteur force à

nous interroger sur les attentes supposées du public étudiant voire des formateurs. À cet égard, il est difficile d'évaluer avec certitude, le savoir d'un étudiant en matière cinématographique, ce qu'il est prêt à recevoir ou à rejeter, ou bien encore, pour aller plus loin, ce qui motive son engagement dans des études de cinéma. Aussi, l'émergence linguistique (p. 51) peut-elle mettre l'étudiant à distance, de la théorie et du plaisir du film. En particulier, les intitulés des trois premiers chapitres suggèrent de partir de la simplicité des demandes de chacun pour mieux tendre vers la complexité : Quoi ? Comment ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'un film ? Comment s'organise-t-il ? Quels sont les moyens mobilisés ? Enfin, le film est-il un objet digne d'analyse ? Ce dernier point reflète la tendance actuelle du « tout analysable ». Ainsi, les films choisis ne sont-ils pas tous de « grands candidats à l'analyse ». Laurent Jullier prône l'abandon provisoire de l'histoire-Panthéon du cinéma pour s'intéresser à des œuvres modernes que le public plébiscite. Entendons-nous bien : préférer analyser *Gladiator* de Ridley Scott à *Citizen Kane* d'Orson Welles n'apparaît pas pour autant, comme une défaite de la pensée. Bien au contraire, et pour reprendre la description d'une figure de style (p. 124), ces choix assumés s'expliquent par quatre critères : l'émergence de nouveaux objets d'analyse, à l'image des dispositifs de télé-réalité qui suscitent une abondante littérature savante ; la codification qui les légitime savamment ; la transgression marque le désir de contre-culture et, naturellement, en vient à contester ces objets ; enfin, la neutralité retrouvée qui en régit l'usage académique.

Le livre s'achève par une description utile des épreuves d'oral des principales écoles de cinéma (Fémis, Louis-Lumière, INSA), et des épreuves d'agrégation et de Baccalauréat A3. On regrettera cependant le choix éditorial qui supprime l'idée d'un glossaire synthétisant les termes fondamentaux utiles à l'analyse de séquence.

**Jean-François Diana**  
CREM, université de Metz

Ingo Kolboom, Sabine Alice Grzonka, eds, *Gedächtnisorte im anderen Amerika. Tradition und Moderne in Québec/Lieux de mémoire dans l'autre Amérique. Tradition et modernité au Québec.* Heidelberg, Synchron Wissenschaftsverlag der Autoren, 2002, 202 p.

L'ouvrage réunit onze contributions présentées lors du 2<sup>e</sup> Congrès des franco-romanistes de langue allemande à Dresde, en septembre 2000, dans la section consacrée au Québec. Conservant les langues originales des textes, cinq en allemand et six en français (complétés par une introduction dans les deux langues), le livre s'adresse à un public intéressé par les questions de l'identité québécoise qui, par ailleurs, maîtrise les deux langues. Il s'ajoute à de nombreuses études sur la culture du Québec et propose une interrogation sur cette « quête identitaire » québécoise depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, en se fondant sur l'exploration du rôle des « lieux de mémoire » (Pierre Nora) pour la plus grande communauté francophone en Amérique.

Au lieu de présenter l'inventaire d'un certain nombre d'éléments de la mémoire québécoise, l'ouvrage procède par études de cas provenant des domaines des arts plastiques, du cinéma, de l'histoire et, surtout, de la littérature. Ces dernières n'analysent pas seulement quelques balises importantes de la mémoire collective du Québec, mais dégagent aussi les modes de fonctionnement de la mémoire, passant par « l'invention des traditions » (Eric Hobsbawm) et par leur contestation, pour analyser les processus de construction d'une mémoire plurielle. C'est sur la base de ces éléments constitutifs de la mémoire collective (émotion, invention, contestation, construction) que sont organisées les quatre parties du livre qui suivent l'introduction de Ingo Kolboom et Sabine Alice Grzonka dans laquelle les auteurs font le lien entre les différents sujets abordés et le contexte théorique des « lieux de mémoire » et de l'identité québécoise.

La première partie, « Émotions : mythes de la liberté », est consacrée au mythe de la liberté en Amérique du Nord à partir de deux études littéraires. Hans-Jürgen Greif, après un bref récapitulatif des relations jusqu'à aujourd'hui parfois conflictuelles entre autochtones et « Blancs » sur le territoire québécois, analyse la fascination qu'exerce la figure de l'Indien. Il retrace les différents éléments de ce mythe, du rôle de l'Indien en tant que médiateur entre Amérique et Europe, à l'opposition des deux modèles de vie représentés par le nomade et le sédentaire, pour souligner les efforts récents de réévaluation de l'Indien. Le voyageur/coureur des bois est le second représentant du mythe de la liberté québécois. Il fait partie de la mémoire traditionnelle, mais selon la lecture proposée par Fritz-Peter Kirsch, le voyageur peut aussi être perçu comme représentant d'une nouvelle américanité.

Les textes réunis dans la deuxième partie « Invention : lieux de mémoire et commémorations » sont consacrés à la création d'une mémoire nationale à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans son analyse très instructive, Ingo Kolboom retrace, à partir du poème *Le Drapeau de Carillon* d'Octave Crémazie (1858) et de son usage depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les processus de construction complexes d'une mémoire collective. Ce texte célébrant « la victoire de Carillon », dernière bataille victorieuse des troupes françaises au Canada en 1758, joue un rôle clé dans la constitution de la mémoire québécoise, concernant surtout l'identité québécoise qui est celle d'un peuple ayant subi une « défaite victorieuse » contre le conquérant britannique, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les autres contributions de cette partie (Colin M. Oats, Sabine Alice Grzonka) présentent l'époque de la formation d'une mémoire nationale, à travers les monuments commémoratifs de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1920, opposant souvent les mémoires anglo- et franco-canadiennes, via les processus menant à l'intégration de la modernité culturelle représentée par le manifeste surréaliste automatiste *Refus global* (Paul-Émile Borduas, 1948) dans la

mémoire collective. Par l'analyse des différentes étapes de la commémoration de ce manifeste, Sabine Alice Grzonka montre l'enchevêtrement de deux mythes fondateurs du Québec moderne : celui de l'État québécois démocratique moderne et celui d'une tradition artistique authentiquement québécoise.

La troisième partie, « Contestation : l'enjeu de la tradition », est consacrée à la critique de la mémoire traditionnelle. Trois exemples sont présentés : le peintre Fernand Leduc, représentant de la modernité culturelle du Québec (Yannick Resch), et les écrivains Jean-Charles Harvey (Klaus-Dietler Ertler) et Louis Hémon (Arpád Vigh). Jean-Charles Harvey, considéré comme précurseur des idées de la Révolution tranquille, s'opposait à la tradition intellectuelle rurale agricole pour devenir lui-même partie prenante de la mémoire d'un Québec moderne. Le roman classique canadien-français *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon est présenté dans la lecture d'Arpád Vigh comme une œuvre qui ne mérite guère son image traditionaliste et archaïsante.

La dernière partie, « Construction : une mémoire plurielle », donne des exemples de l'ouverture de la société québécoise vers l'interculturalité et la postmodernité. Les analyses de Doris G. Eibl, de Hans-Jürgen Lüsebrink et de Peter Klaus témoignent de l'intégration de la réalité moderne et multiculturelle dans l'identité du Québec contemporain. Doris G. Eibl propose une analyse de la déconstruction du mythe de la mère canadienne-française par les écrivaines québécoises à partir des années soixante-dix. Le film *Nô* (1997) du metteur en scène et cinéaste québécois Robert Lepage se révèle, dans l'analyse de Hans-Jürgen Lüsebrink, comme exemplaire pour les dimensions interculturelle et multiculturelle de la création québécoise à caractère postmoderne.

Malgré quelques erreurs éditoriales fâcheuses (par exemple le mot « original » désignant l'élan d'Amérique,

est constamment corrigé en « original » (p. 27), ou les événements autour de 1759, année de la défaite contre les Britanniques à Québec, qui sont datés un siècle plus tard (p. 56), l'ouvrage propose une excellente analyse de quelques-uns des plus importantes balises identitaires du Québec. Ce tour d'horizon de l'identité et de la mémoire québécoises sera donc utile en tant qu'introduction, ainsi qu'en tant qu'approfondissement, pour toute personne intéressée par la recherche culturelle sur le Québec. En outre, ces études invitent à approfondir ce domaine de recherche, notamment dans une perspective interdisciplinaire.

**Christoph Vatter**  
Université de la Sarre  
CREM, université de Metz

David LE BRETON, *Conduites à risque : des jeux de mort aux jeux de vivre*. Paris, Presses universitaires de France, coll. Quadrige, 2002, 224 p.

Le corps humain obsède notre société post-moderne. Dans les différentes sphères de la vie sociale, l'intimité de la chair est soit banalisée, soit tabou. Pulsions, émotions, sensations sont survalorisées par les médias et la société marchande et, inversement, dévalorisées par l'entreprise. Sur la scène médiatique, la logique de l'audimat incite à toujours plus de sensationnel alors qu'au contraire, dans la sphère professionnelle, la norme implicite est celle du contrôle émotionnel.

Selon les ancrages disciplinaires, la condition du corps dans notre société occidentale s'explique de différentes manières. David Le Breton, sociologue, a choisi de s'intéresser aux logiques sociales et culturelles qui justifient le rapport occidental au corporel. Dans *Anthropologie du corps et modernité* (Paris, Presses universitaires de France, coll. *Sociologie d'aujourd'hui*, 1990), il explicite déjà les relations qu'entretiennent les occidentaux avec leur corps par des arguments socio-historiques. Profondément ancré dans des ritualités sociales, l'homme moderne considère son corps

comme une marchandise, un *alter ego* qu'il doit maîtriser, un artefact à perfectionner, un objet à façonner.

L'intérêt de l'auteur pour les pratiques du corps « extrême » se place dans la continuité de son travail sur la corporéité contemporaine. Modeler sa chair, la faire souffrir afin de la rendre parfaite à son image – sujets de ses différents ouvrages sur les piercings, les tatouages et les scarifications corporelles –, prendre des risques au péril de sa vie sont les manifestations d'une même obsession individuelle : harceler la chair jusqu'à ce qu'elle renvoie des réponses à des questions d'identité et de sens.

Dans ce dernier ouvrage, David Le Breton dresse un inventaire complet des différentes pratiques sociales et sportives du corps extrême, et en esquisse les conséquences socio-politiques. L'expression « conduites à risque », appliquée aux jeunes générations, s'impose de plus en plus pour désigner une série de conduites disparates, dont le trait commun consiste dans l'exposition de soi à une probabilité non négligeable de se blesser ou de mourir, de léser son avenir personnel ou de mettre sa santé en péril » (p. 61). Les jeunes filles recherchent le vertige, la sublimation de soi, dans des conduites silencieuses telles l'anorexie, la boulimie ou les tentatives de suicide par absorption de médicaments. Les garçons, pour leur part, sont plus expressifs : drogues, alcool, excès de vitesse, défenestration, délinquance sont les modes de manifestation de leurs recherches de limites et de liens symboliques. Il s'agit de pactiser avec la mort pour mieux vivre.

Les adultes choisissent des activités physiques et sportives dangereuses. Les raids, les expériences de survie en milieu hostile connaissent un succès grandissant car la vie des classes moyennes et supérieures manque cruellement de piment. Aussi, la nécessité d'une recherche de vertige chez ces catégories socio-professionnelles sera-t-elle proportionnellement liée à la force du sentiment d'ennui dans la vie quotidienne : « Le

discours profane sur les activités physiques et sportives à risque insiste sur le manque de stimulation pesant sur des existences surprotégées par les règlements sociaux et le confort technique de nos sociétés » (p. 128). Les adolescents et les adultes ne manifestent pas de la même manière leurs désirs de dépassement, d'oubli de soi, voire d'extase. Cependant, même si ces pratiques semblent comporter peu de points communs, les motivations intrinsèques restent les mêmes.

Interroger sa chair au risque d'en mourir, afin que celle-ci délivre des réponses aux questions existentielles, relève du narcissisme. L'individu cherche un sens à sa vie dans une société où il ne se sent plus à sa place. Par la douleur et la peur, paradoxalement sources de plaisir, il se sent à nouveau exister. Il part aussi en quête ultime du sacré lorsque les repères religieux du collectif s'effondrent. Il s'impose des rites de passage pour naître au monde et mériter de vivre. Les sportifs de l'extrême (alpinistes, navigateurs, etc.) témoignent en chœur de la puissance symbolique des épreuves qu'ils subissent. Ces expériences lumineuses ont une fonction d'ordalie : « Plus un passage soulève de difficultés tout en restant à la mesure de l'homme, plus les adeptes des activités à risque se sentent renforcés et heureux de les avoir affrontées, plus elles laissent une trace de mémoire, et plus est puissant leur rendement symbolique » (p. 134).

David Le Breton souligne, cependant, le paradoxe d'un collectif surprotégé, désireux de sécurité et qui, parallèlement, est en quête de sensations fortes où l'« écart entre le souci politique de réduction des risques d'accidents, de maladie, de catastrophes technologiques ou naturelles, de protection optimale des populations et la recherche individuelle de sensations fortes, marque en profondeur l'ambivalence de nos sociétés occidentales » (p. 10). Enfin, une différence majeure demeure entre les pratiques à risques des jeunes et des adultes. Les premiers, par leurs comportements, refusent les garde-fous, les filets de protection, ils risquent réellement leurs

vies. Les seconds, les sportifs de l'extrême, prennent des risques subjectifs. Ils jouent à se faire peur puisqu'ils sont sur encadrés et sur médiatisés. Dans la plupart des cas, la « perception du risque implique une forte connotation affective et le relais d'un discours social et culturel. La peur est moins liée à l'objectivité du risque qu'aux imaginaires induits » (p. 29). L'apport de l'œuvre de David Le Breton est important pour les sciences de l'information et de la communication. Ses réflexions sur le rôle de la corporéité dans la construction du lien individuel et social s'inscrivent dans le prolongement de la sociologie compréhensive et de l'interactionnisme symbolique. Le sociologue rappelle le rôle fondateur des sensations et des émotions dans la constitution d'un système communicationnel. Il précise, enfin, d'un point de vue théorique, la composante agonale de tout processus de communication. Le sens naît d'une tension, d'une confrontation entre deux pôles distincts. Sans système d'opposition d'unités, il n'y a pas de génération d'un processus sémiotique. La relation est stérile. Ce rappel sémiotique explique, en partie, la surenchère du sensationnel médiatique. L'homme post-moderne est en quête de signification et c'est par des confrontations sensorielle, pulsionnelle et émotionnelle au monde qu'il peut relancer le processus de génération du sens. Du reste, aujourd'hui, les médias répondent parfaitement à cette demande souvent inconsciente.

**Fabienne Martin-Juchat**  
LIMSIC, université de Bourgogne

MELANI MACALISTER, *Epic Encounters. Culture, Media and U.S. Interests in the Middle East, 1945-2000*. Berkeley, University of California Press, 2001, 352 p.

« Avalanche de livres consacrés au terrorisme – tomes académiques, livres de poche et productions de circonstance – dans les années 1980 [...] » (p. 223) : cet extrait, choisi presque au hasard, atteste

du débat états-unien consacré au terrorisme, bien avant les attentats du 11 septembre 2001. Il suggère, par ailleurs, l'un des attraits de l'ouvrage de Melani MacAlister qui consiste à embrasser toute la gamme de produits culturels (films, journaux télévisés, expositions, romans...) qui, au cours du demi-siècle écoulé, façonnaient le débat d'idées à propos des rapports entre les USA et le Moyen-Orient.

La politique étrangère de la principale puissance mondiale et les intérêts qu'elle défend (en l'occurrence le pétrole et divers autres facteurs stratégiques, ou encore Israël), seraient à penser en symbiose avec les représentations qui touchent à l'affect des noirs, des blancs, des Amérindiens, des hommes, des femmes, de la diversité multiethnique et pluriculturelle des composantes du pays. L'auteur résume ainsi son projet (p. 274) : « J'ai tenté d'écrire une histoire post-nationaliste du nationalisme et de ses laissés-pour-compte ». Cela la conduit à étudier l'osmose entre la politique étrangère, la politique interne, les trajectoires des intellectuels et des produits culturels, et ce, des années cinquante aux années quatre-vingt-dix. La focale sur le Moyen-Orient éclaire la production du discours nationaliste et celle des discours qui s'y opposent – écrivains et poètes afro-américains dans les années soixante et soixante-dix, chercheurs et journalistes afro-américains à la fin des années 1970.

Pour Melani MacAlister, les représentations d'une puissance impériale qui valorise ses attributs multiculturels modèlent en retour, mais de manière complexe, le discours intra-états-unien ; les discours dits libéraux, touchant aux rapports entre ethnies et entre hommes et femmes, auraient débouché sur une forme de « multiculturalisme militarisé ». « Étude de cas » d'une réelle importance, *Epic Encounters* enrichit les approches méthodologiques de la question complexe des interactions entre les textes et produits culturels, la conduite de la politique étrangère et les éléments qui forgent l'appartenance identitaire. Ces

interactions sont plus ou moins synchrones : les produits culturels (les péplums et autres épopées bibliques, par exemple) sont à prendre en compte dans le contexte d'autres discours porteurs de sens, qu'il s'agisse des faits et gestes des responsables de la politique étrangère ou du marketing des discours prophétiques (p. 8). La signification de chaque texte n'a de sens que dans son intrication avec d'autres textes d'un domaine donné qui, eux-mêmes, interagissent avec d'autres domaines, et ainsi de suite, dans le monde social et politique. La production de la connaissance se situe bien moins dans l'analyse des stéréotypes ou de l'action des médias, que dans l'examen de ce qui s'opère dans les marges, si floues soient-elles. D'où parfois, une certaine frustration chez le lecteur : *quid* des classes sociales ? *quid* de la réception de ces « textes » dans les diverses populations de la mosaïque des composantes états-uniennes ? Frustration atténuée, il est vrai, par la subtilité de l'analyse de l'identité des noirs d'Amérique – qui chercheraient des repères transnationaux, parfois du côté arabe et contre Israël (p.115). Quel discours véhiculent les médias états-uniens qui se veulent forgerons d'un consensus *mainstream*, face au sentiment d'appartenance arabo-américain (p. 263) ?

Fort bien écrit, l'ouvrage s'attaque de front à plusieurs débats et controverses. Les représentations Orient/Occident – avec les écrits d'Edward Saïd, depuis 1978, sur la question de l'« orientalisme » que relancent les gloses sur « le choc des civilisations » promu par Samuel Huntington – sont au cœur de l'analyse (p. 8), même si cette vision par trop binaire (l'Orient cantonnée à la portion congrue) est délaissée comme pertinente. Site fondateur du Judaïsme, de la Chrétienté et de l'Islam, le Moyen-Orient nourrit des géographies morales qu'investissent et se réapproprient diverses communautés aux États-Unis. Depuis plus d'un demi-siècle, il alimente les thématiques de l'actualité et cristallise les intérêts géopolitiques des États-Unis ; il sert de décor et de scénarios multiples

à une foule de productions médiatiques dans les studios, les salles de rédaction, les maisons d'édition. Melani MacAlister étudie ainsi diverses crises au Moyen-Orient : les otages états-uniens de Téhéran (1979-1981) ou la charge symbolique, véhiculée depuis au moins 1900, par les péplums, les expositions et les chansons (une véritable égyptomanie sévit aux États-Unis, lors d'une exposition Toutankhamon, en 1977-1979).

Les deux titres de chapitre – « *The Middle East in African American Cultural Politics, 1855-72, The Good Fight : Israel after Vietnam, 1972-1980* » –, les vingt-cinq illustrations (dont deux concernant le roman/film *Ben Hur*, deux le film *Les Dix commandements*, et deux la transposition de l'image d'un otage à Téhéran en symbole iconique de journal télévisé), suffisent peut-être à pointer la richesse des thématiques ici pistées, et la pertinence de l'ouvrage pour des chercheurs en Europe qui analysent les rapports entre la géopolitique, les produits culturels et les représentations.

**Michael Palmer**  
*CHROME-CIM, université Paris 3*

John MACCUMBER, *Time in the Ditch : American Philosophy and the McCarthy Era*.  
Northwestern, University Press, 2001,  
213 p.

Sans doute les philosophes ne sont-ils pas réputés pour leur perception claire des rapports entre leur discipline et la politique. Dans le champ philosophique, la relation entre théorie et pratique pose depuis longtemps problème. Mais s'il est difficile d'accepter la soumission de la théorie à la pratique, affirmer la primauté de la théorie permet fréquemment de déguiser de profonds problèmes politiques. Dans *Time in the Ditch*, John MacCumber soutient que la philosophie américaine a besoin d'une introspection sur cette question. Il en appelle en particulier à un examen serré des rapports entre la philosophie américaine – sa structure institutionnelle comme son

contenu conceptuel – et le maccarthysme. Car pour John MacCumber, ce mouvement, censé être limité à l'anticommunisme, a donné lieu à une puissante vague d'intimidation conformiste, aux victimes et aux répercussions nombreuses. Si les philosophes américains se sont jusqu'ici targués de n'avoir subi aucune intimidation – et donc de n'avoir dû céder en rien au maccarthysme – l'auteur avance que tel n'est pas le cas. Il affirme surtout que les philosophes ne sauraient en aucun cas se contenter de cette image d'une discipline restée intacte et inchangée au sortir du maccarthysme.

Dans un premier chapitre factuel, le chercheur expose des éléments de preuve permettant d'établir combien les étudiants et professeurs de philosophie – avant tout les professeurs – furent des cibles privilégiées pour les maccarthystes et, particulièrement nombreuses, en comparaison avec celles issues de toutes les autres disciplines des sciences humaines et au-delà. Plus important, peut-être, il démontre que la structure institutionnelle et universitaire de la philosophie américaine la rendait singulièrement vulnérable, en ce que des attaques sur un petit nombre de programmes universitaires de premier plan ont pu provoquer des dégâts de grande ampleur à moyen et à long terme, au moment où ils étaient frappés.

Dans le second chapitre, l'auteur examine les réactions institutionnelles aux persécutions exposées initialement. Il souligne la faible réaction de l'American Philosophical Association (APA) et de l'American Association of University Professors (AAUP), deux organisations qui auraient dû avoir, entre autres fonctions, celle de protéger la liberté intellectuelle de leurs membres. Il avance ensuite qu'en l'absence de toute protection institutionnelle, les philosophes optèrent pour une conception de la philosophie, présentée comme politiquement neutre, espérant ainsi éviter la persécution. Ce fut la conception positiviste et analytique liée à l'interprétation logique du langage, qui domine encore aujourd'hui la plupart des

départements de philosophie aux États-Unis. Cette conception positiviste de la philosophie, en alignant son travail sur celui des sciences dures, se rapprochait des disciplines dont la recherche était légitimée par la guerre froide, tout en s'éloignant des disciplines visées par les soupçons maccarthystes : les sciences humaines, et dans une moindre mesure les sciences sociales. Ainsi, le versant théorique et analytique de la philosophie – logique, épistémologie, philosophie et méthodologie des sciences, philosophie du langage – en vint-il à être assimilé à la philosophie elle-même, tandis que le versant pratique – éthique, philosophie politique, esthétique, philosophie de l'histoire, existentialisme, phénoménologie, métaphysique non scientifique – était éliminé ou abandonné à d'autres départements.

Le troisième chapitre s'intéresse à la situation actuelle et montre que les conséquences de ce compromis conceptuel avec le maccarthysme sont toujours considérables pour la philosophie américaine. Ils sont visibles dans la fermeture de la discipline et son incapacité à réfléchir sur elle-même, dans sa dislocation intellectuelle et son contrôle disciplinaire excessif. Enfin, le quatrième chapitre envisage la culture américaine dans son ensemble et avance que l'absence indiscutable de la philosophie dans la culture contemporaine peut s'expliquer par les efforts conscients ou inconscients fournis par les philosophes américains pour éviter, sciemment ou non, d'être poursuivis par MacCarthy et ses partisans.

L'ouvrage de John MacCumber force le respect. Il pose de justes questions à une discipline qui, jusqu'il y a peu, s'est largement désintéressée – aux États-Unis du moins – de sa propre histoire, aussi bien sur le plan intellectuel que politique et institutionnel. Il explique de manière convaincante nombre de traits spécifiques de la philosophie américaine, restés sans cela incompréhensibles. De plus, il y parvient sans condamner la philosophie positiviste et logique qui a émergé sous les pressions du maccarthysme. Ce qui est critiqué est bien davantage la position

hégémonique, presque exclusive, de ce type de philosophie aux États-Unis. L'auteur est d'ailleurs prompt à souligner les points forts de cette conception tout comme les points faibles de ses adversaires, et il n'a pas la naïveté de croire que, face au maccarthysme, les alternatives étaient nombreuses ni la résistance aisée. Ces points sont toutefois secondaires par rapport à l'axe principal de la démonstration : la domination institutionnelle et intellectuelle de la philosophie analytique, acquise durant la période considérée et toujours tangible aujourd'hui, constitue un véritable problème. Ce qui fut un efficace moyen de défense est devenu une anomalie sclérosante, qui ne pourra être dépassée que par un effort réflexif et historique de la philosophie sur elle-même.

L'intérêt majeur de ce livre est la poursuite du but affiché : fournir le point de départ historique à l'ouverture d'un débat. Les thèses qu'il développe sur la philosophie contemporaine sont mieux développées dans d'autres de ses livres et, en particulier, *Metaphysics and Oppression* (Bloomington, Indiana University Press, 1999) et *Philosophy and Freedom* (Bloomington, Indiana University Press, 2000). Mais la philosophie américaine gagnant une plus grande influence chaque jour, cet ouvrage doit être lu par tous ceux qui sont intéressés non seulement par le passé, mais aussi par l'avenir de la discipline.

**Sebastian Rand**

*Department of Philosophy,  
Northwestern University, Evanston, IL, USA*

Philip MILBURN, La médiation : expériences et compétences. Paris, Éd. La Découverte-Syros, coll. Alternatives sociales, 2002, 171 p.

L'analyse de la médiation proposée par Philip Milburn répond à un double questionnement : comment font les médiateurs et que font-ils ? Il nous propose ainsi une analyse particulièrement complète de la médiation, mettant en relation ses

manières de faire de la médiation et les enjeux qui la concernent. Le déplacement ainsi proposé par Philip Milburn est important. Son analyse rompt avec les lieux communs de la critique qui voit dans la médiation une forme renouvelée de contrôle social, selon une perspective critique ou fonctionnaliste. Elle se différencie aussi des arguments de la célébration qui l'envisagent comme une forme « adoucie », ou même « nouvelle », de justice. Ainsi, l'auteur met-il au jour et interroge-t-il les enjeux proprement politiques de la médiation et ce qui se joue à travers elle, comme production de normes et comme justice.

Au premier abord, la médiation semble pouvoir être distinguée des autres modes alternatifs de résolution du conflit (comme la conciliation judiciaire) en ce qu'elle repose sur le principe du volontariat, qu'elle est facultative et, qui plus est, que ce principe est une condition de son efficacité : en médiation, l'accord est produit par les parties. Il n'est pas le produit d'un arbitrage. Mais, comme le souligne l'auteur, peut-on considérer que toutes les formes de médiation (sociales, pénales, familiales) réalisent au même point cet idéal ? La réalité des pratiques est-elle conforme à la doctrine ?

Sur le papier, s'agissant de la médiation pénale, cet idéal du consentement ou de l'adhésion libre apparaît très vite battu en brèche, puisque cette forme de médiation peut permettre à un justiciable d'éviter une condamnation pénale et que le médiateur y est mandaté. Ce qui rejoint d'ailleurs la critique de la médiation qui, n'offrant aucune garantie procédurale, serait une justice au rabais. Mais, surtout, selon Philip Milburn, l'observation empirique met au jour une grande diversité dans l'organisation institutionnelle de la médiation. De ce fait, le champ de compétence de la médiation apparaît bien plus constitué par la structure du dispositif que par la nature du conflit : « Le contrôle des flux de dossier est essentiel dans la définition des domaines de compétence des différents types de médiation » (p. 74). L'accès à la médiation familiale met ainsi en jeu une

multiplicité d'intermédiaires et est rarement spontané. L'accès à la médiation sociale, sur le champ des « incivilités » est relativement plus direct, et sa clientèle provient des services de police et de proximité. Enfin, la médiation pénale renvoie à des situations locales particulièrement contrastées. Comme le souligne l'auteur, même si la médiation pénale se déploie souvent dans l'orbe du judiciaire et apparaît en moyenne moins autonome – elle est souvent prescrite, s'opère sous mandat et certains médiateurs détiennent parfois une compétence et autorité judiciaire –, ce constat doit lui-même être relativisé en regard de la grande variété des formes et manières de la pratiquer, et que seule peut révéler l'enquête empirique.

Mais, si la médiation ne se réduit pas à son assise et inscription institutionnelles, elle ne se déduit pas non plus de la doctrine. Celle-ci constitue, certes, un élément de cadrage de la médiation et elle est une ressource pour les médiateurs. Mais, selon le chercheur, la médiation suppose surtout une compétence pratique. Amener et mener en médiation suppose une compétence relationnelle (ou peut-être même interactionnelle) des médiateurs. Les principes, les règles et méthodes, les ressources du contexte (le lieu constituant un équipement scénique) constituent le cadre stable de la médiation, mais sa réussite est très largement fonction de la compétence du médiateur à calmer le jeu et contrôler l'interaction, à stabiliser la situation. Sur ce point, l'analyse proposée par Philip Milburn des manières de faire, et des contraintes et/ou ressources pour l'action, est particulièrement fine. Elle montre combien la médiation est organisée, certes par des valeurs et principes doctrinaux guidant l'action, mais aussi par une organisation temporelle (les séquences) ou un dispositif scénique assurant le cadrage de la relation et l'inscrivant à un pôle bureaucratique ou domestique. On pourra toutefois regretter que l'analyse soit trop peu détaillée en ce qui concerne les médiateurs, et donne peu d'indications

sur la nature et l'origine des compétences mobilisées en situation. Sans aller jusqu'à poser que les dispositions mobilisées par les médiateurs sont héritées de leurs trajectoires et que celles-ci suffisent à analyser ce que font les médiateurs, l'analyse aurait sans doute gagné à décrire plus finement qui sont les médiateurs et d'où leur vient ce sens pratique qui est une des conditions de félicité de l'action.

Par son mode de fonctionnement, la médiation procède d'une technologie sociale assurant la pacification des relations : le médiateur est un tiers neutre à la relation qui, respectant les principes d'impartialité et de neutralité, permet l'épuisement de la dispute et la conciliation des points de vue sans faire perdre la face. Le principe de symétrie de la médiation s'oppose de ce point de vue à l'asymétrie de la justice formelle recherchant les responsabilités, causes et torts. En médiation, l'accord est produit par les parties et n'est pas le produit d'un arbitrage : le médiateur est moins un juge qu'un diplomate qui s'appuie sur les personnes pour régler un différend qui leur est propre et les engage en leur faisant parapher un protocole d'accord. Elle réalise donc une régulation centrifuge en convoquant la relation et la responsabilité des personnes, alors que la justice réalise une régulation centripète en convoquant le droit pour arbitrer. En ce sens, la médiation constitue, selon l'auteur, une forme de justice particulièrement efficace : elle répond de manière paradoxale à la judiciarisation des rapports sociaux en déplaçant la demande de justice la plus difficilement justiciable du terrain de la justice légale à la justice morale.

Mais la réponse doctrinale à la question de savoir ce que font les médiateurs apparaît alors partielle. Par toute sa mécanique, la médiation déplace la responsabilité : « La neutralité permet de sortir d'une invocation de la responsabilité de l'autre pour orienter vers une responsabilité personnelle pour solution » (p. 142). En appelant à la dignité des personnes et au sens des responsabilités de chacun, la médiation constitue la responsabilité

personnelle en principe de régulation sociale, assis sur une grandeur civique plus que politique. Ainsi que le souligne Philip Milburn, la question reste alors entière de savoir jusqu'à quel point cet accord privé, produit entre deux personnes, peut contrevenir à l'intérêt collectif ? Ou encore la médiation, comme normalisation informelle et interpersonnelle, répond-elle au principe d'universalité de la justice et est-elle universalisable à l'égal du droit ?

**Hervé Levilain**

*ÉRIASE, université de Metz*

Michel MUSIOL, Alain TROGNON, dirs,  
Éléments de psychopathologie  
cognitive. Le discours schizophrène.  
Paris, A. Colin, coll. U. Psychologie,  
Paris, 2000, 256 p.

L'ouvrage dirigé par Michel Musiol et Alain Trognon consiste en une présentation des approches explicatives de la pathologie schizophrénique qui s'inscrivent dans la perspective de la psychopathologie cognitive. De nombreux auteurs, enseignants-chercheurs et professionnels praticiens, ont collaboré à l'élaboration de cet ouvrage (A. André-Joris, B. Andrieu, B. Claudel, C. et J.-M. Durand, J.-A. Meynard, B. Pachoud, C. Passerieux et Y. Sarfati). Les causes de la schizophrénie demeurent encore mal connues, mais plusieurs hypothèses pertinentes sont avancées.

La psychopathologie cognitive est un domaine de recherche interdisciplinaire qui se propose d'utiliser les concepts et les méthodes de la psychologie cognitive, et plus généralement des sciences cognitives, pour étudier les dysfonctionnements de la cognition qui accompagnent les troubles mentaux. Cet ouvrage expose et discute les principaux apports méthodologiques et théoriques des disciplines traditionnelles à propos du syndrome schizophrénique, telles que la neuropsychologie cognitive, l'approche neurodéveloppementale ou encore l'approche psychopharmacologique. Au-delà des théories classiques, il propose de nouvelles techniques de recherche, de plus en plus fécondes, visant à expliciter certaines

caractéristiques du comportement discursif du sujet schizophrène, notamment en appréhendant les troubles de la pensée schizophrène en contexte interactionnel (lesquels troubles sont éventuellement spécifiques). L'originalité de cette approche consiste à s'appuyer sur le langage et la communication afin d'ériger un paradigme d'investigation nouveau sur la base de l'analyse cognitivo-conversationnelle.

Le cadre épistémologique, méthodologique et théorique de l'ouvrage permet de considérer les troubles psychiatriques en termes de perturbations des processus cognitifs et de construire ainsi des modèles explicatifs. Un certain nombre de théories interprétatives coexistent sans pour autant parvenir à une explication causale unifiée de la pathologie schizophrénique. Certaines s'intéressent à des processus cognitifs élémentaires comme la planification de l'action, et d'autres proposent des niveaux d'explication plus complexes comme les capacités méta-représentationnelles (Claudel : chapitre 4). Ainsi, pour la psychopathologie cognitive, les troubles recensés sont susceptibles d'affecter les deux niveaux de la cognition, ce qui relève plutôt du cerveau ou ce qui relève plutôt de l'esprit. Quel que soit le domaine de la cognition étudié, les auteurs partagent tous l'idée selon laquelle l'esprit correspond à la continuité du fonctionnement dynamique du cerveau. Toutefois, la conception du lien entre ces deux entités diffère. Nous pouvons donc envisager deux niveaux d'appréhension. Une thèse conçoit un lien direct dans la mesure où ce sont des contraintes psychobiologiques qui déterminent à la fois le fonctionnement du cerveau et celui de l'esprit. Ces contraintes seraient responsables du comportement, y compris du comportement pathologique. La thèse alternative conçoit un lien indirect ; elle postule que le niveau psychologique a ses propres contraintes, relativement indépendantes du niveau biologique. Par conséquent, nous choisissons de présenter les contributions de l'ouvrage sur la base de l'appartenance épistémologique des théories abordées, et par là-même en fonction de la dimension de la cognition

mise en cause dans l'émergence des troubles mentaux affectant le syndrome schizophrénique.

D'une part, en trois chapitres, l'ouvrage rend compte des principaux modèles explicatifs qui s'étaient sur des phénomènes neuro-élémentaires dépendants de l'organisation biologique. Les comportements défectueux ou incohérents sont ainsi rapportés aux processus cognitifs élémentaires. Les modèles « psychobiologiques » en question sont, en fait, résolument réductionnistes. La schizophrénie serait avant tout la conséquence d'un dysfonctionnement du cerveau. Le niveau psychobiologique serait le seul organisateur des processus pathologiques. En effet, leur domaine d'expertise s'attelle principalement à la description de certaines opérations élémentaires de la pensée (M. Musiol, « Neuropsychologie et tentatives de modélisation des aberrations de la cognition schizophrénique », *Intellectica*, 28/1, 1999, pp. 251-273). Cependant, ces processus élémentaires, justement parce qu'ils sont élémentaires, ne concernent que les fonctions cognitives globales comme l'attention, la mémoire et la planification de l'action. Les chapitres quatre, cinq et six abondent en ce sens et montrent en quoi les phénomènes cognitifs neuro-élémentaires sous-jacents aux troubles de la pathologie schizophrénique peuvent être interprétés en terme de phénomènes cérébraux. Le chapitre quatre détaille et examine l'évolution des modèles neuropsychologiques et psychopharmacologiques de la schizophrénie. Le chapitre cinq décrit une approche cognitive de la désorganisation schizophrénique aboutissant à l'élaboration d'une échelle pathogénique de la désorganisation. Enfin, le chapitre six développe le bien-fondé et les apports de la théorie neurodéveloppementale au traitement de la schizophrénie.

D'autre part, l'ouvrage présente une approche plus récente, qui s'apparente à une démarche alternative, dont la spécificité est de décrire les phénomènes cognitifs « complexes ». Cette approche, sans nier la plausibilité du paradigme psychobiologique, puise sa légitimité dans les limites de ce paradigme dominant dans sa

tentative à expliquer toute la complexité du comportement pathologique. La méthodologie, développée par l'approche cognitivo-conversationnelle, est compatible avec l'analyse de la cognition, envisagée dès lors comme un phénomène complexe, relativement indépendant de l'organisation biologique. Elle seule permet alors d'accéder au niveau psychologique, c'est-à-dire le niveau symbolique relevant de l'activité de l'esprit, proche des processus centraux au sens de Fodor (J.-A. Fodor, 1986, *La modularité de l'esprit*, Paris, Éd. de Minuit, 1986), impliqués dans les activités mentales complexes telles que la prise de décision, l'interprétation et l'évaluation. Ces processus cognitifs sont ainsi apparentés à la pensée complexe des sujets et relèvent de l'intentionnalité, de la rationalité, de l'inférence ou encore de la coordination de l'action. De tels modèles s'inscrivent pleinement dans une approche psychopathologique de type cognitive et pragmatique.

En effet, les recherches d'inspiration pragmatique en psychopathologie cognitive ont pris comme domaine opérationnel le discours en contexte pour appréhender et ensuite formaliser les éventuels dysfonctionnements de la pensée complexe. Cette approche utilise comme outil méthodologique la logique interlocutoire (A. Trognon et R. Ghiglione, *Où va la pragmatique*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1993) articulée à la théorie des actes de langage (J. R. Searle, D. Vanderveken, *Foundations of Illocutionary Logic*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985), mettant en exergue les processus mentaux présentés dans la littérature comme des phénomènes intentionnels, au sens de la psychologie cognitive fonctionnaliste, et par conséquent relativement indépendants du cerveau. C'est à partir de ces préceptes qu'il faut envisager l'achoppement du réductionnisme. Il s'agit alors plutôt de décrire des stratégies « mentales » dont un sujet est susceptible quand il interagit avec le monde. On peut étudier les caractéristiques et propriétés de son esprit, et puis, plus indirectement, celles de son cerveau. La mise en évidence de troubles de la pensée complexe apparaissant de façon décidable au

sens logico-syntaxique (M. Musiol) explicite des déficits de nature intentionnelle, localisés au niveau des processus cognitifs centraux, impliqués dans la relation du sujet au contexte, essentielle à la gestion inter-subjective de l'intentionnalité. Cette perspective non réductionniste ne se contente donc pas de rapporter ces troubles à la simple altération d'une compétence de planification ou de coordination. Cette démarche d'appréhension des troubles mentaux sous-jacents à la pathologie schizophrénique est très largement abordée, développée et justifiée dans l'introduction ainsi que dans les chapitres un, deux et trois. L'introduction et le chapitre un exposent les aspects et les apports scientifiques de l'intégration des opérations mentales complexes, liées aux activités de l'esprit ; ces deux contributions sont directement liées aux deux suivantes. Les chapitres deux et trois élucident et légitiment l'approche pragmatique en psychopathologie cognitive, c'est-à-dire une psychologie de l'usage du langage en contexte spécifié de communication, de type clinique, expérimentale ou casuelle. Cette orientation offre la possibilité de décrire quelques aspects du comportement en appréhendant certains processus psychocognitifs s'apparentant à la pensée complexe, qui sont impliqués ou bien affectés par le syndrome schizophrénique.

L'ouvrage constitue une bonne synthèse didactique des différentes approches scientifiques, traditionnelles et plus récentes, de la schizophrénie et conduit à un regard très raisonnable, suffisant et critique sur les acquis de la recherche concernant l'appréhension du syndrome schizophrénique. Il permet une initiation à la psychopathologie cognitive pour les étudiants de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycles ; il intéressera également les chercheurs en analyse conversationnelle, les psychothérapeutes et les professionnels de la santé.

**Alexandra Ponsignon**  
LPI/GRC, université Nancy 2

Gérard NOIRIEL, Atlas de l'immigration en France. Paris, Éd. Autrement, coll. Atlas Mémoires, 2002, 63 p.

L'*Atlas historique de l'immigration*, conçu par Gérard Noiriel, comble indéniablement un vide en la matière, parce qu'il permet, enfin, aux chercheurs de spécialités différentes, et à tous ceux qui s'intéressent au phénomène de l'immigration en France, d'y trouver une mine d'informations, souvent difficiles d'accès en raison de l'éparpillement des données et de la difficile accessibilité aux archives. Secondé par la cartographe Claire Lévassuer, qui a réalisé l'ensemble des cartes, l'auteur offre un recensement exhaustif d'histogrammes et de graphiques extraits essentiellement de la littérature universitaire, mais aussi de l'Ofpra et des instituts de statistiques comme l'Insee et l'Ined. Accompagnés de très courts commentaires, ces outils et instruments d'analyse présentent les vagues successives de l'immigration depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et donnent une vue d'ensemble des caractéristiques sociales, culturelles et religieuses des populations qui en sont issues. Dès l'introduction, l'auteur pose quelques définitions concernant la terminologie de l'immigration, complétée en fin d'ouvrage par un glossaire tout aussi utile. L'intérêt pédagogique de la démarche tient dans les différenciations sémantiques proposées par l'auteur. Le vocabulaire de l'immigration est, en effet, souvent maladroitement utilisé et donne lieu à des contresens, des affrontements ou des débats qui ne devraient plus avoir lieu, si chacun entendait de la même façon son contenu historique, juridique et administratif.

Ainsi, précise-t-il en quoi les termes les plus usités actuellement pour qualifier ceux et celles venus d'autres nations sont à nuancer de manière rigoureuse. Par exemple, il démontre que le substantif « immigré » a changé de signification dans les années quatre-vingt, depuis que les démographes et les économistes ont revu son contenu et ce,

pour intégrer définitivement le langage administratif. Désormais, il désigne de façon officielle, « tout individu habitant en France mais qui n'y est pas né [...] et dans cette perspective, un immigré n'est pas forcément un étranger et réciproquement » (p. 7). Néanmoins, par ignorance de la re-définition du terme, les journalistes et les hommes politiques s'obstinent à l'utiliser selon sa première acception, ce qui occasionne parfois quelques malentendus. L'auteur explique également que l'appellation « étranger » désigne, juridiquement, l'individu qui est d'une autre nation, en opposition à celui qui appartient à la nation, en l'occurrence la France. Aussi, suggère-t-il l'emprunt du terme américain *immigrant*, plus approprié selon lui, pour parler de ceux qui se sont installés en France – cette dénomination permettant de souligner leur rôle dans l'histoire contemporaine de la nation, et de mettre l'accent sur d'autres aspects tels le déracinement et l'exclusion.

Ceci posé, Gérard Noiriel développe, en trois grandes parties distinctes, l'histoire de l'immigration en France, les difficultés d'intégration des immigrants et leurs contributions à la société d'accueil. Plusieurs sous-parties composent cette architecture et donnent un éclairage précis aux thématiques que voudrait choisir un chercheur. La lecture des fiches qui structurent l'ensemble peut se faire de manière croisée, et en cela, l'*Atlas* représente un outil de travail intéressant. Il en est ainsi de l'idée de communauté associée à celle de territoire. Il est possible d'y cerner aussi bien la chronologie des lieux d'accueil accordés aux immigrants que leur emplacement géographique, les tendances au regroupement et leurs raisons à la fois historiques, sociologiques et économiques que les solidarités villageoises, voire ethniques. De même, une série d'informations consacrées à la deuxième génération tant sur les résultats scolaires, les mariages avec des personnes issues d'autres origines, les professions et l'ascension sociale, la participation dans

les différents secteurs de l'économie, l'adhésion à la vie politique et/ou syndicale et notamment l'inscription sur les listes électorales permet de démontrer que cette deuxième génération n'existe pas et que l'expression est à utiliser avec précaution. Si elle n'existe pas, écrit l'auteur, c'est parce que « ces enfants ont construit leurs repères constitutifs de leur habitus social dans la société d'accueil » et que l'hypothétique combat qu'ils mènent, entre la culture d'origine et la culture du pays où ils vivent, n'est pas « un obstacle au processus d'assimilation de la culture nationale » (p. 40). Pour cautionner son argumentaire, Gérard Noiriel évoque également des « études sérieuses et convergentes », sans pour autant les citer. Le faire aurait été judicieux parce que d'autres travaux, menés dans le même champ, sont plus nuancés et parlent des réelles difficultés d'intégration de certains adolescents et jeunes adultes de la dite génération (pp. 40-41, 44-47, 56-57). On pensera notamment aux réflexions menées par les contributeurs de la revue *Hommes et Migrations* tels que Dominique Baillet, Alain Battagay, Gaye Petek-Salom, et aux observations et enquêtes d'Ahmed Boubeker (*Familles de l'intégration*, Paris, Stock, 1999), de Nacira Guénif Souilamas (*Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset/Le Monde, 2000) ou d'Emmanuel Todd (*Le destin des immigrés*, Paris, Éd. du Seuil, 1997). En effet, ces chercheurs déclinent la question sous différents aspects, sans pour autant ne jamais rien affirmer de manière aussi abrupte et définitive que Gérard Noiriel.

Son engagement à vouloir déjouer les poncifs donnant une image plutôt dérangeante et désagréable des immigrants semble le distinguer des autres chercheurs travaillant sur le même sujet. Du reste, à la fin de son ouvrage, il justifie ses prises de position, en écrivant que « l'historien s'inscrit en faux contre les discours que l'on rencontre même dans les études

savantes, visant à expliquer les difficultés d'intégration des étrangers par leurs particularités nationales, ethniques ou religieuses » (p. 57). Pour exemple, il dénonce ce que certains appellent aujourd'hui « l'exception turque », expliquant qu'une telle position alimente les présupposés et que, dans le passé, tous les immigrants ont été les victimes de ces stéréotypes (*ibid.*). Toutefois, en se fondant systématiquement sur des *a priori* et des clichés populaires concernant l'immigrant que, non seulement, il décortique, mais déconstruit à partir de chiffres, de cartes et de résumés d'études qu'il a personnellement menées, il fait preuve d'une habileté certaine pour asseoir son engagement et propose indéniablement une image renouvelée du phénomène de l'immigration.

**Sylvie Thiéblemont-Dollet**  
*GRICP, université Nancy 2*

Stéphane OLIVESI, La communication au travail. Une critique des nouvelles formes de pouvoir dans les entreprises.  
Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, coll. La communication en plus, 2002, 164 p.

Qu'on ne s'y trompe pas, cet ouvrage n'est pas le énième manuel d'introduction commis pour la littérature managériale sur une « bonne » communication interne ou le bien-gérer par la communication. On découvre rapidement le projet de l'auteur : élucider le lien entre communication et pouvoir. Stéphane Olivesi, consultant en entreprise puis maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, voit dans la communication en entreprise des formes et des intentions de communication-pouvoir, et même de communications-dominations : « L'émergence de la communication et les nouvelles formes de pouvoir qui lui sont associées, découlent de la nécessité d'adapter les rapports de domination à l'évolution des rapports de production » (p.10). Quoique sans grande nouveauté, la (re)mise au jour de ce lien est

exposée avec clarté et les pratiques et les recettes de la communication managériale, voire de « l'assujettissement managérial », sont judicieusement questionnées.

Le livre est structuré en cinq chapitres utilisés pour comprendre le développement et le renforcement de ce lien dans les logiques actuelles de production. L'abondance bibliographique autour de la communication dans le monde du travail motive, sans doute, le souci de « mise au point » présent dans les deux premiers chapitres. Ainsi, est d'abord mis en évidence l'institutionnalisation de la communication dans l'entreprise, notamment par les influences successives de la sociologie crozérienne, des dimensions législative et syndicale mais surtout par ce que l'auteur appelle, à juste titre, « l'illusion participative » dont les méthodes traduisent « la nécessité de rendre acceptables les contraintes de la production et, à cette fin, de conduire les salariés à devenir des prescripteurs dans l'exercice de ces mêmes contraintes » (p. 30). Prenant acte de ces différentes pratiques, Stéphane Olivesi décrit ensuite l'organisation communicationnelle et précise en quoi « la communication joue un rôle prépondérant [...] à la fois comme outil et [comme] la condition de la recomposition des rapports de production et de la relation salariale fordienne » (p. 41). Ici, l'auteur ne conclut pas, loin s'en faut, à un « effacement du taylorisme » et, ce faisant, questionne l'émergence de certains aménagements organisationnels (« juste-à-temps, *kaizen*, cercles de qualité, équipes autonomes de production, etc. »). Puis, une large place est faite aux nouveaux lieux communs des rapports de production où les formes et intentions de communication sont pensées comme primordiales à savoir : la rationalité gestionnaire, la flexibilité, les aménagements sociotechniques liés à l'informatisation. Stéphane Olivesi tente, ensuite, de montrer par le résumé de cinq études sur l'insertion des technologies de l'information et de la communication (TIC), l'impact et l'apport de ces dernières. Ici, on peut regretter qu'il soit aussi elliptique et ne consacre pas davantage de pages à cette nouvelle instrumentalisation de la

communication, notamment aux contraintes d'appropriation et d'utilisation des objets techniques, ou encore à la réorganisation des espaces de travail qu'elle demande ou prévoit.

Un chapitre est ensuite consacré à la gestion du symbolique par la communication. Ce point est d'importance dans une communication-pouvoir, en particulier lorsque cette gestion vise « une volonté de neutralisation et d'imposition de systèmes de représentation ». L'auteur revient ainsi sur l'influence du discours managérial et de l'idéologie qu'il sous-tend, sur la promotion de celui-ci par diverses institutions de formation et sur les traductions édulcorées de l'apport des sciences sociales dans différentes stratégies internes de communication et d'expression. Ces dernières peuvent progressivement instituer une « parole légitime » et/ou limiter tout contre-discours ou discours alternatif sur l'organisation du travail ou des rapports sociaux dans l'entreprise. Comme le fait justement remarquer Stéphane Olivesi : « Le rôle croissant imparti à la communication interne traduit [aussi] la volonté de maîtriser l'environnement symbolique dans lequel les salariés inscrivent leur force de travail » (p. 89). Il rappelle encore, par quelques lignes essentielles, que dans ces « nouveaux impératifs de gouvernement des salariés », domination linguistique et domination sociale ne font qu'une.

La question de « l'emprise des savoir-être » permet d'aborder un pan spécifique et bien connu de la professionnalisation dans et par la communication, telle la façon dont les uns et les autres, en fonction de leurs (dis)positions, équipent leur compétence professionnelle par des formes particulières de sociabilité, par des signes et objets conventionnels, avec des événements « hors les murs » : l'ensemble permettant d'établir des logiques de distinction et de démarcation et donc de reconnaissance, de conformité et d'acceptation de la culture managériale et/ou d'entreprise. Cette acculturation passe aussi par les possibilités de plus en plus importantes

de formation continue dont les contenus, les propositions de (re)médiation et d'apprentissages communicationnels (e.g. l'autoscopie, l'analyse transactionnelle, la Programmation Neuro-Linguistique) souvent discutables, méritaient d'être ici encore davantage discutées, pour mieux montrer l'éclectisme de leurs hypothétiques apports comme celui de leurs fondements. Tout ceci mettant progressivement « la personnalité » au cœur de la légitimation d'une compétence reléguant du même coup la qualification au second plan ; ceci, notamment dans certains recrutements et/ou dans l'art et la manière de faire carrière dans une gestion toujours plus instrumentalisée des ressources dites humaines. Le livre se clôt (en l'absence, assez surprenante, de conclusion) par une analyse rapide du phénomène qualité (équipement aujourd'hui indispensable de l'expertise des rapports de production) et de son versant communicationnel, notamment parce que, pour l'auteur, elle participe « de la politique de communication externe puisqu'elle constitue un outil essentiel de la fiabilisation des relations interentreprises » (p.133), mais traduit, aussi, une volonté de rationalisation, de transparence, de traçabilité et, *in fine*, de contrôle généralisé.

En résumé, l'intérêt de l'ouvrage tient dans les deux lectures qu'on peut en faire : celle d'une mise à jour synthétique (toujours utile) des « formes vivantes de la communication » en entreprise, et celle d'une généalogie bien esquissée des formes de communication-pouvoir dans les situations de travail.

**Vincent Meyer**  
CREM, université de Metz

Jerry PALMER, *Spinning into Control. News values and Source Strategies*. London, Continuum Books/Leicester, University Press, 2000, 195 p.

Le but principal du livre de Jerry Palmer est de fusionner deux traditions de recherche dans le domaine de la médiologie. La première – la plus courante dans les pays anglo-saxons – est l'analyse des négociations en amont et de leur contribution à la production journalistique. Jusqu'il y a dix ans, de telles analyses étaient plutôt rares, et ce sujet était d'abord considéré comme un épiphénomène dans les études classiques du travail journalistique. En soutenant que la médiologie était devenue trop « médiacentrique », Philip Schlesinger (« Rethinking the Sociology of Journalism : Source Strategies and the Limits of Media-Centrism », pp 61-83, in : Ferguson M., dir., *Public Communication. The New Imperatives*, London, Sage, 1990) a propulsé le thème des négociations en amont au cœur de la recherche médiatique, et une production importante d'études s'est développée par la suite. La seconde tradition se consacre au développement des valeurs universelles d'actualité, ou critères journalistiques, qui guident la sélection et la présentation journalistiques. Ce thème, qui a une histoire plus étendue, puisque l'étude classique de Johan Galtung et Mari Ruge date de 1965, a été relativement négligé au cours de ces dernières années (Galtung J., Ruge M. H., « The Structure of Foreign News », pp. 259-300, in : Tunstall J., dir., *Media Sociology*, London, Constable, 1970).

La grande force de l'analyse de Jerry Palmer est de résumer et de fusionner ces deux corpus. Il est évident que les médiologues d'inspiration sociologique qui, pendant des décennies pendant des décennies, ont laissé à l'écart l'analyse des négociations en amont, avaient exclu du domaine analytique l'une des influences les plus importantes pesant sur la production journalistique. De même, les travaux récents consacrés à ce sujet, qui soulignent le dispositif dont

disposent les sources et qui sous-estiment le travail journalistique, se sont centrés, peut-être à l'excès, sur les sources. Comme le souligne l'auteur (p.17), il est urgent de regarder les deux côtés de la négociation : « En bref, il faut comprendre la production journalistique à partir des interactions entre les journalistes et leurs sources – ou les sources et leurs journalistes – dans le cadre des “valeurs d'actualité” ou critères journalistiques ».

Divisé en trois parties, le livre comprend huit chapitres. La première partie – les trois chapitres initiaux – est consacrée à une discussion critique des analyses qui constituent les deux domaines de recherche. Les résumés sont pertinemment illustrés de plusieurs exemples tirés de la dernière décennie. Dans la deuxième partie, la théorie est mise à l'épreuve d'une série d'analyses empiriques, dédiées aux scandales sexuels du dernier gouvernement conservateur, à des exemples de scandales financiers et au conflit très public déclenché par la tentative de sabordage de l'installation pétrolière Brent Spar en 1995. Ce conflit médiatisé, où la compagnie pétrolière et l'ONG Greenpeace se sont confrontées, se trouve au centre de cette étude. L'analyse comprend les reportages des médias allemands, néerlandais et britanniques, ainsi que les activités d'une série de participants dans ces trois pays. La conclusion principale en est que ce fût Greenpeace, plutôt que Shell ou le gouvernement britannique, qui a établi le cadre interprétatif du reportage, car l'ONG a mieux su intégrer ses besoins et les critères professionnels des reporters. Ceci renforce les conclusions principales du livre.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, Jerry Palmer tente de situer la discussion parmi des référents théoriques élargis. Le septième chapitre est consacré à la thèse de la « définition primaire », avancée par les critiques de Hall et al. (Hall S., Critcher C., Jefferson T., Clarke J., Roberts B., *Policing the Crisis : Mugging, the State, and Law and Order*, London,

MacMillan, 1978). Ici, l'auteur évalue les positions opposées mais, en dernier lieu, les rejette en raison de leur démenti du pouvoir journalistique. Dans le chapitre final, les termes habermassiens le remplacent dans la discussion des négociations en amont. Pourtant, au cadre – habituel à la médiologie – de la « sphère publique », Jerry Palmer préfère l'analyse des négociations en amont en tant que forme de « l'action communicative ».

En général, le chercheur a produit une vue d'ensemble nouvelle – et qui fait autorité – plutôt qu'il n'a parcouru les contours d'un nouveau champ de recherche. Les médiologues, et en particulier les spécialistes des négociations en amont, y trouveront peu de choses qu'ils n'auront déjà vues. Le sujet principal de la recherche, l'affaire Brent Spar, a par exemple été couvert par d'autres analyses. Par conséquent, le texte est plus utile aux étudiants qui ont besoin d'une vue d'ensemble fortement étayée de ce domaine, même s'il n'est pas une introduction générale à la production journalistique. Son langage est assuré, en même temps qu'il est sans emphase et accessible. Par ailleurs, il rappelle pertinemment aux chercheurs mettant en évidence la puissance des propriétaires et/ou des publics que les journalistes et leurs critères professionnels ont aussi de l'importance. Ce faisant, Jerry Palmer fait un compte rendu pluraliste du thème des négociations en amont et de la production journalistique qui était largement absent de la littérature universitaire. En tant que tel, autant qu'une bonne introduction, il est aussi une intervention utile dans le débat universitaire.

**Aeron Davis**  
Département de sociologie,  
université de Londres

Jacques PERRIAULT *Éducation et nouvelles technologies. Théories et pratiques.*  
Paris, Nathan université, coll. 128,  
2002, 125 p.

Se refusant à réaliser un recueil de « recettes » pédagogiques ou un ouvrage strictement théorique, Jacques Perriault a souhaité fournir à des enseignants, expérimentés ou novices, un vademecum qui rende compte des enjeux et des difficultés liés à l'utilisation, dans le cadre scolaire, des technologies informatiques et numériques, et qui fournisse des pistes de réflexion pour la mise en œuvre de leurs usages pédagogiques. Pour cela, il a choisi d'alterner une approche théorique et des fiches pratiques réalisées par des chercheurs ou des enseignants qui rendent compte des utilisations possibles des technologies dans tous les « lieux » d'apprentissage à l'école, non seulement la classe, mais aussi le Centre de documentation et d'information (CDI). Toutefois, considérant dès l'introduction que l'apprentissage est « un fait d'information et de communication », il situe délibérément son propos, non pas dans le champ de la pédagogie, mais dans celui des sciences de l'information et de la communication (SIC). L'auteur décèle trois invariants dans l'usage des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans l'enseignement. D'abord, toute nouvelle technologie fait naître des discours et des applications pédagogiques. Ensuite, il faut que l'enseignant apprenne à maîtriser les dispositifs de présentation des connaissances pour les utiliser sans dommage et que l'élève maîtrise le fonctionnement de l'outil pour se concentrer sur l'apprentissage. Enfin, contrairement aux entreprises, l'école introduit des techniques sans pour autant renouveler son dispositif d'enseignement, faisant naître ainsi les résistances en son sein.

Huit chapitres d'inégale longueur composent l'ouvrage. Trois sont particulièrement développés : les processus de construction du savoir, le rôle des

TIC dans le raisonnement – l'auteur pense, à juste titre, que ces technologies ne sont plus nouvelles ou qu'elles le seront toujours –, et le rôle important que joue l'enseignement dans la préparation des jeunes à une activité fondamentale de notre société : la recherche et l'exploitation d'informations.

Le premier axe, développé dans le deuxième chapitre, concerne les processus socio-cognitifs que mettent en évidence les travaux effectués sur l'usage des technologies informatiques. Après avoir clarifié la différence qui existe entre transmission et construction de connaissances, l'auteur propose d'aborder la question du type de connaissances que les jeunes sont appelés à acquérir, et les outils dont ils disposent pour y parvenir. Si l'on peut considérer l'ordinateur comme un vecteur de médiation sociale, il porte pourtant en lui toute la rigidité de la technique. Cette rigidité peut être palliée par la médiation que représente l'environnement humain. À ce titre, les pairs sont essentiels dans un travail de groupe, l'enseignant dans le rôle qui lui revient – à savoir rendre les élèves capables de transférer les connaissances qu'ils ont acquises sur écran (transfert qui rend nécessaire l'échange avec le « maître ») – ainsi que l'usage d'intermédiaires tels que des représentations sur support papier.

Dans le troisième chapitre, et en relation avec un précédent ouvrage de l'auteur (*La logique de l'usage*, Paris, Flammarion, 1989) le second axe traite des différents modes de raisonnement qui interviennent dans l'utilisation des outils techniques. Ces raisonnements conduisent les individus ou les groupes à adopter des comportements, fondés sur une représentation de l'utilisation, qui les conduisent parfois à un détournement d'usage, preuve de leur appropriation de l'outil. À partir de l'exposé des trois types d'inférences – abduction, induction et déduction – qui sont constamment à l'œuvre dans la pratique des outils informatiques, et particulièrement d'Internet, Jacques Perriault met en lumière les capacités qu'ils sollicitent au cours du processus d'apprentissage. Ces capacités, qu'il s'agisse

de la sérendipité, de la métacognition ou de l'apprentissage collaboratif, permettent de pallier les difficultés de réaction et d'organisation que peut rencontrer l'élève. Traitées en corollaire de la question du raisonnement, les difficultés naissent d'une modification du repérage dans l'espace de l'écran, mais aussi du réseau, et d'une modification de la temporalité.

Enfin, le cinquième chapitre s'intéresse aux apports que représentent l'ordinateur et l'Internet pour l'initiation à la recherche d'information et aux enjeux sous-tendus par cet apprentissage. L'auteur insiste sur le rôle, dans la construction des savoirs, des systèmes de recherche et d'exploitation des informations que sont les CDI présents dans tous les établissements scolaires, ainsi que sur celui des documentalistes qui les animent. Eu égard à l'importance croissante de la recherche et du traitement des informations, d'une part, et à la multiplicité des sources, d'autre part, les documentalistes doivent avoir pour mission pédagogique d'initier les jeunes à cette pratique par diverses activités prévues dans les textes en vigueur, et ce, bien au-delà d'une simple initiation aux outils informatiques.

Quatre autres problèmes sont également évoqués dans cet ouvrage. Les changements qu'apporte la pratique des outils informatiques dans la relation que l'institution éducative entretient avec l'image, relation encore tendue malgré des siècles d'utilisation. Cette pratique permet d'accéder à un monde artistique et technique dont l'enseignement se tient à distance. En outre, le traitement des informations par les technologies numériques introduit une nouvelle manière de solliciter le langage et la mémoire. Ces outils, qui véhiculent une combinaison d'image et de texte et à laquelle on serait tenté d'attribuer abusivement des facultés de mémorisation identiques aux processus humains, encouragent enseignants et élèves à développer des figures de rhétorique telles que la métaphore ou l'allégorie, et à renforcer la mémoire humaine pour continuer à maîtriser les machines.

Le dernier point concerne l'indispensable transformation de l'organisation éducative qu'implique l'usage des TIC, car il n'est pas facile « d'apprendre à apprendre » avec elles dans le découpage traditionnel de l'école. Toutefois, Jacques Perriault préconise avec prudence d'adopter un compromis entre l'utilisation des outils et l'organisation de la classe. Pour cela, il conviendrait que la classe, en tant qu'organisation apprenante, mette en place une gestion des connaissances, adopte une logique de projet et prenne en compte, avant de se lancer dans l'utilisation des TIC, des paramètres aussi importants que les contraintes imposées par l'organisation matérielle et les compétences disponibles. De telles précautions ont pour conséquence, dans les expériences déjà réalisées, de favoriser l'apprentissage de tous les élèves en permettant à chacun de travailler selon son rythme. Cette remise en cause de l'organisation de la classe et, plus largement, de l'institution éducative est rendue indispensable par le développement de systèmes d'enseignement en ligne, bien que ceux-ci n'en soient encore qu'à leurs débuts.

Cet ouvrage est court mais dense en informations données. Outre les aspects théoriques traités par Jacques Perriault et les fiches techniques réalisées par les praticiens qui, loin d'illustrer simplement la réflexion de l'auteur, la nourrissent, il fournit au lecteur un grand nombre de documents annexes. L'ensemble représente une quantité d'information qui peut déconcerter le lecteur, mais qui constitue des apports utiles pour connaître les enjeux qui sous-tendent l'utilisation des TIC.

**Gisèle Bezon**  
CREM, université de Metz

Michel PICARD, *La Tentation. Essai sur l'art comme jeu*.  
Nîmes, J. Chambon, coll. Rayon'Art,  
2002, 260 p.

La démonstration de Michel Picard se fonde sur une analyse pénétrante de la *Tentation de saint Antoine*, gravée par Jacques Callot et éditée en 1635, l'année

de sa mort. Il commence sa réflexion par une mise au point à propos du vocabulaire français lié à l'art et constate qu'il n'existe pas de terme spécifique appliqué aux diverses actions que suggère une œuvre d'art, de faire à regarder, en passant par lecture et réception. Il est préoccupé par le manque d'un mot qui qualifie, clairement, soit celui qui se place devant un tableau et agit comme cela lui est suggéré, soit son activité. Il met en évidence la gravité de cette lacune, parce que toute sa démonstration repose sur un exercice que le langage ne sait pas désigner, mais qui n'en existe pas moins.

L'auteur examine la gravure avec une infinie précision et guide le regard de ses lecteurs par une succession de descriptions et d'interprétations qui permettent de saisir toute la richesse et la complexité des nombreux épisodes représentés. On comprend que sa recherche ne pouvait exister qu'à la faveur d'une œuvre énigmatique. Ainsi, met-il au jour une série de questions liminaires, les plus évidentes car indispensables pour accéder à un degré de décryptage plus approfondi. Cette gravure – qui a plus tard inspiré Nicolas Cochin –, doit beaucoup à Jérôme Bosch ainsi qu'à Albrecht Dürer et s'inscrit dans un courant dont les modèles sont à rechercher dans les représentations d'Apocalypse, d'Enfer, de Sabbats de sorcières et de Martyres. Michel Picard insiste sur la vision terrifiante du dragon gigantesque, disposé au sommet de la scène, et qui occasionne le premier choc en occupant la place réservée à Dieu. Ce n'est là ni une provocation ni un sacrilège, mais une image du « monde à l'envers » dont les conditions de création, guerre de Trente ans et peste, évoquent « l'enfer sur terre ». Suivant l'habitude de Jacques Callot, la scène contient d'innombrables créatures, souvent disposées en déséquilibre, et divisées en deux catégories, monstres hybrides pittoresques et hommes handicapés. Les premiers sont récurrents dans l'art depuis le Moyen Âge, mais la nouveauté apportée par

Jacques Callot tient à leur profusion, leur réalisme et leur férocité. Cette multitude contribue à produire une ambiance singulière et Michel Picard révèle le trouble produit par la gravure en montrant que le thème relève du fantastique. L'utilisation de la scatologie, qui y contribue largement, est justifiée par le renforcement de cette idée du « monde à l'envers » avec des monstres qui en enfantent d'autres par une naissance anale. Nombre de ces figures expriment une cruauté obscène par une référence omniprésente à la sodomie et créent un univers sadique où les proies expriment leur désapprobation sinon leur douleur, tandis que leurs tortionnaires rient. Cette observation conduit Michel Picard à donner une interprétation nouvelle de la scène dans son ensemble, en s'interrogeant sur les liens qui existent entre le titre, *La Tentation*, et l'agression dont saint Antoine est victime, assailli par des démons qui le tourmentent et dont l'un lui transperce l'œil. Grâce au détail presque imperceptible du saint retenant la chaîne qui lui enserre le cou, il conclut à une attirance pour le masochisme, à une tentation à rechercher le martyr à l'image du Christ. L'auteur affirme alors la nécessité – ou simplement l'existence – d'un triple regard pour comprendre l'œuvre : un regard éloigné pour saisir la composition générale de la gravure, avec le rôle majeur du dragon dans le ciel ; un regard plus proche pour cerner les principes de la construction par une juxtaposition très étudiée des divers groupes ; un regard très rapproché pour distinguer chaque créature, les plus petites, les plus isolées, les plus étranges, comme le gnome situé au-dessous du groupe de saint Antoine.

L'analyse de cette gravure conduit à identifier les sentiments et les réactions qu'elle peut provoquer, dans une réflexion parfois complexe et très savante qui conditionne de multiples interprétations lorsque certains motifs sont apparentés à des symboles. Parmi les exemples les plus significatifs, il faut relever celui d'une présence féminine,

discrète mais affirmée, souvent associée à l'idée de la tentation, ici tout à fait énigmatique, composée par trois figures : une jeune femme nue, assise sur le crâne d'un imposant squelette, tenant un miroir dans lequel elle se regarde et suivie par un cortège de créatures étranges ; une femme très âgée, coiffée de serpents, à califourchon sur un monstre qui crache de la fumée, du feu et des insectes vers saint Antoine ; une jeune démonsse qui s'enfuit derrière l'ermite. Michel Picard donne un éclairage entièrement neuf sur cette iconographie : il pense qu'elle évoque réellement la tentation, attirante lorsqu'on la voit de loin, révélée dans toute son horreur lorsqu'elle se rapproche, et enfin s'enfuyant après avoir échoué. En définitive, l'auteur se réfère au philosophe Karl Fischer et au psychanalyste Donald Winnicott et assimile deux activités, l'art et le jeu, pour la forme instinctive et spontanée de certaines de leurs manifestations.

**Catherine Bourdieu,**  
*CHCEO, université de Metz*

Muniz SODRÉ, Raquel PAIVA, *O império do grotesco.*  
Rio de Janeiro, Éd. Mauad, 2002,  
160 p.

Y aurait-il une dimension scatologique dans la culture consommée au Brésil par le grand public ? Posée par Muniz Sodré, au début des années soixante-dix, cette interrogation avait déjà nourri sa réflexion à l'occasion d'une brève analyse de la presse écrite et télévisée brésiliennes, désignée « culture de masse ». Dans *A comunicação do grotesco*, (Rio de Janeiro, Vozes, 1972), qui atteint aujourd'hui sa quinzième édition, l'auteur traduit l'éthos de la culture diffusée par les médias au Brésil comme étant fortement attaché aux influences scatologiques de la tradition populaire, dont le trait distinctif serait la fascination pour l'absurde, l'extraordinaire, le bizarre.

Trente ans après cette première approche, le professeur de l'École de

communication de l'université fédérale de Rio de Janeiro reprend la problématique dans *O império do grotesco*. Écrit en collaboration avec Raquel Paiva, professeur et chercheur dans la même institution, l'œuvre représente non seulement la relecture d'un sujet insuffisamment exploré, mais surtout un effort d'analyse critique de la permanence du grotesque dans l'histoire occidentale. L'archéologie et la typologie de celui-ci s'appliquent aux domaines de la vie privée et publique, des arts plastiques, de la littérature, de la télévision et du cinéma. Ils permettent de reconnaître, dans des expressions diversifiées, quelques traits communs : le déplacement du sens, la distorsion des formes, le phénomène de la « disharmonie » du goût.

Chercheur en communication parmi les plus respectés en Amérique Latine, Muniz Sodré est connu pour son originalité, son érudition et son éclectisme qui font de la lecture de son œuvre une condition *sine qua non* pour l'analyse des médias dans le Brésil contemporain. Dans la préface de *A comunicação do grotesco* (1972), l'auteur avouait qu'il s'agissait simplement d'un essai reprenant ses propres interprétations de la culture de masse brésilienne, selon une perspective analytique fondée sur les thèmes de l'aliénation et de la crise. Avec ce nouveau travail, beaucoup plus solide en ce qui concerne le rapport à la tradition philosophique et sociologique, Muniz Sodré approfondit les thèses initialement présentées.

La référence à l'œuvre de Wolfgang Kayser (*Das Grotteske : seine Gestaltung in Malerei und Dichtung*, Oldenburg, Stallung, 1957) est commune aux deux études de Muniz Sodré. À côté de l'œuvre de Mikhail Bakhtine sur Rabelais, écrite dans les années trente, l'analyse de Wolfgang Kayser (malgré la limitation de son objet aux expressions du grotesque dans la peinture et dans la littérature) est une contribution fondamentale pour la compréhension du thème. Tandis que Mikhail Bakhtine s'occupe de la reconnaissance des images du grotesque

de la Renaissance dans la sphère des formes sensibles liées à la culture populaire, Wolfgang Kayser fait de la définition du grotesque le problème central de son étude et s'élançait, comme le signalent Muniz Sodré et Raquel Paiva, dans l'étude historique et psychologique des œuvres et commentaires présentant quelque affinité avec ce phénomène.

Le cheminement des auteurs dans l'univers des mots, des images et des impressions qui renvoient aux traits distinctifs du grotesque, est fondé sur trois questions centrales contribuant à l'éclaircissement des propositions et à la familiarisation du lecteur avec la terminologie, la bibliographie et la trajectoire du grotesque dans l'histoire. Présentés sous une forme interrogative, les trois premiers chapitres définissent le grotesque et la catégorie esthétique, d'une part, et présentent, d'autre part, les travaux de ceux qui ont pensé ce phénomène. Ces pistes sont suivies d'une approche du grotesque dans la littérature, le cinéma et la télévision.

La variété des situations décrites dans le premier chapitre rend possible le rapport à la figure du *bathos* (rabaïssement), dénonciateur de la « disharmonie » du goût (ou du *disgusto*, selon la perspective des esthètes italiens) dans la rhétorique classique. La figure du rabaïssement serait le point commun, par exemple, entre les films américains, très populaires à cause de l'exploration des aspects les plus sordides de la condition humaine, et les spectacles télévisuelles d'exhibition. L'association caractéristique du rabaïssement, toujours insolite, a d'ailleurs traversé les siècles et les conjonctures historiques, de l'Antiquité à nos jours.

Muniz Sodré et Raquel Paiva désignent le grotesque d'abord comme un *éon*, dénomination empruntée à l'œuvre d'Eugène d'Ors, comparable aux notions d'*épistémé* ou de mentalité d'une époque, et mettent en relief sa spécificité comme un élément supratemporel. Les auteurs localisent aussi la naissance

d'une variation grotesque au sein de la transition de l'art de la Renaissance vers un art proprement baroque, qui serait l'expression d'une crise de l'Occident au XVI<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne les attitudes d'une personne ou d'un groupe, le grotesque peut être reconnu comme un *modus vivendi*. Les modalités expressives rencontrent quelques-unes de leurs manifestations dans le grotesque scatologique (quand il se réfère à la déjection humaine), tératologique choquant ou critique (quand il évoque la monstruosité, dont l'exemple classique serait Quasimodo).

La description des situations emblématiques est suivie d'une réflexion sur les éléments qui composent une catégorie esthétique. Les auteurs indiquent la possibilité d'une reconnaissance du grotesque avant la lettre. Cette dernière était fondée sur l'existence du phénomène comme catégorie, avant même la création d'un mot qui puisse faire le lien entre l'observation et l'abstraction. Bien que les premières tentatives de production d'une théorie du grotesque soient apparues au XIX<sup>e</sup> siècle, il est possible de l'identifier, par exemple, dans les dites « plaisanteries scatologiques » de la Grèce antique. Analysées par la perspective de la catégorie esthétique, les œuvres du Français Jacques Callot qui illustrent la *Commedia dell'arte* sont aussi des manifestations de la constitution lointaine de ce grotesque avant la lettre.

Selon Muniz Sodré et Raquel Paiva, Victor Hugo a été le premier à attirer l'attention sur la proposition d'une théorie relative au grotesque. Dans la célèbre préface de sa pièce, *Cromwell*, il aurait inventé le grotesque comme catégorie esthétique en comprenant son importance dans le drame. Il s'y intéresse à la disproportion, au laid ou au monstrueux qui défient l'équilibre et la beauté de la tradition classique. Pourtant, c'est à partir d'une proposition de Nietzsche, dans *Le gai savoir* (1886), que l'œuvre de Muniz Sodré et Raquel Paiva assume son aspect le plus

intéressant : *O império do grotesco* révèle le biais créatif de son analyse en rapprochant le grotesque et l'animal. Nietzsche donne au grotesque un statut particulier, dans la mesure où il valorise de façon précise les affections du corps, non celles de l'esprit. Cette valorisation met l'accent sur la référence aux parties inférieures du corps, ce qui constitue une dérivation du thème de l'animalité. Les auteurs reconnaissent l'existence d'un homme qui abandonnerait les règles de la société et attendrait, dans le cas extrême, ce qu'ils appellent la fantaisie de réversibilité entre l'homme et l'animal.

La perception de l'importance du corps dans les expressions grotesques nous rappelle la réflexion de Gilles Deleuze, dans *Le Pli. Leibniz et le Baroque* (Paris, Éd. de Minuit, 1988). Selon le philosophe, la relation établie entre l'âme et le corps est complexe. Bien qu'indissociable du corps, l'âme reconnaît en lui une animalité qui l'étourdit complètement. En contrepartie, l'élément humain (l'humanité cérébrale) donnerait à l'âme la possibilité d'élévation, malgré les vicissitudes de la matière physique. L'analogie entre l'homme et l'animal constitue le noyau de ce que Muniz Sodré et Raquel Paiva croient être un instrument théorique tout à fait nouveau pour comprendre le grotesque, ainsi que les ramifications de cette catégorie qui appartiennent aux mondes de la vie quotidienne ou les dépassent.

Après l'incursion dans le domaine de la théorie, les auteurs reprennent le thème de l'universalité et de la permanence du grotesque. Ils s'intéressent d'abord au phénomène dans la littérature, où ils relèvent la présence de la catégorie esthétique du grotesque dans les œuvres d'écrivains très différents, qu'ils soient consacrés par la critique ou auteurs médiocres. *Grosso modo*, dans le Romantisme, le grotesque est associé à la crise des représentations et à la tentative de rabaissement de l'idée de beauté ; chez les modernes, le grotesque suit l'idée de subversion ontologique des choses. *La métamorphose* de Franz Kafka

est vue comme grand exemple de la fantaisie grotesque. Au Brésil, les œuvres classiques de Machado de Assis (1839-1908), et de Lima Barreto (1881-1922), sont définies comme représentations de la variante « critique-ironique » du grotesque et comme une violente manifestation de l'exaspération des contraires. Dans le roman *Mémoires posthumes de Brás Cubas*, le « défunt auteur » dédie ses mémoires au premier vers qui lui avait rongé le corps.

Les auteurs prennent aussi en compte le domaine audiovisuel en analysant les cinémas européen, nord-américain et brésilien. Le grotesque est présent dans la tradition européenne et joue avec des allusions aux aspects monstrueux et scatologiques. Parmi les nombreux exemples de la production cinématographique contemporaine, le film *Elephant Man* de David Lynch (États-Unis, 1980), représente peut-être la forme la plus aiguë du grotesque tératologique, en montrant le conflit entre l'aberration physique et les réactions de la société. Pour finir, Muniz Sodré et Raquel Paiva étudient le grotesque à la télévision. Comme dans *La communication du grotesque*, le cas brésilien est au centre de la réflexion. Ils caractérisent le développement et l'affirmation d'une identité entre la télévision et son public : pour eux, la télévision s'incorpore à l'idée qui l'individu se fait de lui-même et des autres. Une telle influence exercée sur la vie de l'individu est attribuée au rôle de la télévision comme élément régulateur du flux de la vie quotidienne. La télévision « ouverte » au Brésil est vue dans son aspect le plus pervers : l'appel à l'esthétique du grotesque, traduit dans le prédominance des formes populaires ou hégémoniques, aboutit à l'ouverture d'un fossé entre une programmation de qualité (dite culturelle) et une programmation véhiculant le grotesque, établie sur un champ symbolique et politique où se déroule la guerre de l'audience. Selon les auteurs, la télévision n'est le miroir d'aucune autre réalité que la sienne. En un contexte où

« s'animaliser » ou non apparaît comme le dilemme principal de la culture du grotesque, le public aurait signé une sorte de « pacte symbolique hystérique avec la Bête télévisée ». Le public n'est donc pas la victime, mais le passif complice d'un genre auquel il s'est habitué.

**Marcelle Santana**  
Escola de comunicação,  
universidade federal do Rio de Janeiro

Alfred WAHL, La balle au pied.  
Histoire du football.  
Paris, Gallimard, coll. Découvertes,  
2002, 144 p.

Clair, cultivé et superbement illustré, l'ouvrage d'Alfred Wahl propose un panorama savant de l'histoire du football. Hérité des jeux de balles du Moyen Âge, mais surtout issu de la modernité du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sport, au gré des pages, s'anime sous nos yeux. Convoquant l'histoire des sociétés, des institutions, des techniques et des règlements, ou encore retraçant la carte géopolitique de son implantation progressive, l'auteur dessine les multiples facettes de ce « roi du sport ». Gravures, peintures, affiches, revue de presse, témoignages et documents affinent le dessin et plongent le lecteur dans cet univers de passion.

Le football moderne naît dans les *public school* anglaises fréquentées par les jeunes gens de l'élite sociale. Dès 1863, à Londres, la *Football Association* tente d'harmoniser les différents règlements du jeu, distinguant ainsi le football du rugby. Le phénomène s'étend et gagne bien vite l'ensemble des Îles britanniques. Dans l'enthousiasme, la jeunesse foule les pelouses « balle au pied ». Dans le même temps, cette pratique, aux règles simples, se démocratise et se popularise. Grâce à la présence de nombreux ressortissants britanniques aux quatre coins du monde, elle part à la conquête de la planète. Rapidement, associations et fédérations institutionnalisent le football dans tous les continents. Rencontres nationales et

internationales, coupe du monde (dès 1904) donnent ce coup d'envoi planétaire. À partir de 1920, l'universalisation prend l'offensive. Dans la foulée, la pratique évolue. Un peu fruste à ses débuts, car joué « à grands coups de pied », ce jeu fait place à un « sport » aux développements techniques et tactiques de plus en plus élaborés. Mais l'étude ne s'arrête pas là.

Sélectionnant chaque événement, Alfred Wahl construit, au gré des archives, ses thèmes de réflexion : l'accouchement difficile du professionnalisme et les rejets de l'amateurisme marron, le chauvinisme, le nationalisme, la part croissante des mouvements associatifs (catholiques ou ouvriers), le poids de plus en plus grand de l'économie sont convoqués sur le terrain de cette réflexion. Car le football ne saurait être à l'abri des enjeux des sociétés où il est pratiqué. Au contraire, il en est le reflet. Un exemple ? Aux mains des magnats de la finance depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ce sport voit s'envoler peu à peu les droits de retransmission à la télévision, les sommes drainées pas les recettes publicitaires et les salaires des joueurs. Dopé par cette ère médiatique, le héros sportif occupe le terrain de nos quotidiens. Pelé, Platini, Maradona, Figo ou encore Zidane incarnent ces êtres adulés par le monde entier.

Bien sûr, on aimerait parfois trouver des analyses plus approfondies, mais l'auteur se soumet à la loi du genre : faire « découvrir » le football son jeu et ses enjeux. En ce sens, l'ouvrage d'Alfred Wahl, historien professionnel et amateur passionné de football, est un document de premier plan. Précise et documentée – on apprécie la bibliographie, les tableaux, les chronologies, les palmarès, les sites internet, les tables d'illustrations ou encore l'index –, cette réédition revue et augmentée peut être un outil précieux pour la recherche en sciences humaines. Légitimant un objet longtemps délaissé, elle met le chercheur sur les chemins d'approches et de problématiques singulières sur la façon de percevoir et de construire le monde.

Bien ancré dans l'histoire, cet ouvrage se lit comme une invitation à entrer en relation avec le monde du football. Une réussite, assurément.

**Roland Huesca**  
*ÉRIASE, université de Metz*